

Caroline Langevin

Le TRIP d'une Vie



ÉDITIONS DE MORTAGNE

Caroline Langevin

Le trip d'une vie



ÉDITIONS DE MORTAGNE

OceanofPDF.com

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives
Canada**

Titre : Le trip d'une vie / Caroline Langevin.

Noms : Langevin, Caroline, 1987- auteur.

Collections : Lime et citron.

Description : Mention de collection : Collection Lime et citron

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20230054196 | Canadiana (livre numérique) 2023005420X | ISBN

9782897924935 | ISBN 9782897924942 (PDF) | ISBN 9782897924959 (EPUB)

Classification : LCC PS8623.A5249 T75 2023 | CDD C843/.6—dc23

Tous droits réservés

Les Éditions de Mortagne

© Ottawa 2023

Édition : Jade Lavoie

Direction littéraire et révision : Élyse-Andrée Héroux

Correction d'épreuves : Éline Parisien

Graphisme : Ateliers Prêt-Pressé

Illustration de la couverture : Géraldine Charette

Adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale de France

2^e trimestre 2023

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

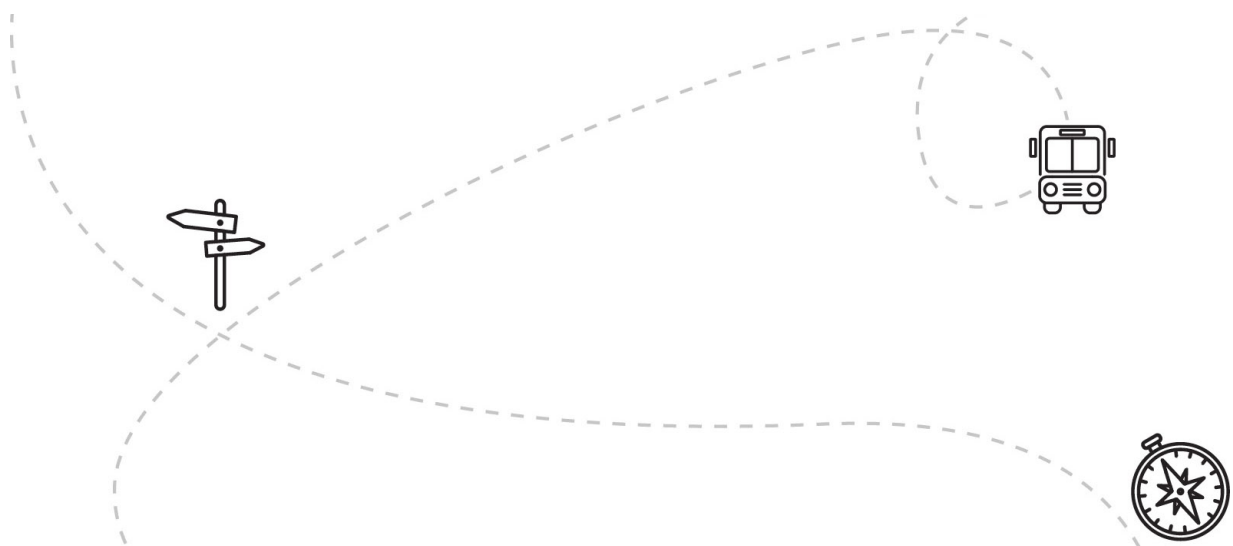
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

J'accepte la grande aventure d'être moi-même.

Simone de Beauvoir

OceanofPDF.com



Chapitre 1

ON EFFACE PIS ON RECOMMENCE

— S'te plaît, s'te plaît, s'te plaît ! Resteeeee ! m'implore Éloïse, les mains jointes en prière dans une ultime tentative de me convaincre de ne pas partir.

Pour la réconforter, son amoureux Édouard l'entoure de sa large charpente, qui paraît davantage imposante dans notre appartement maintenant complètement vide. Ma coloc se blottit contre son chum et me fixe de son regard désespéré de biche. Elle aimerait bien que je fasse volte-face à la dernière minute. Éloïse, c'est ma meilleure amie, et la coloc parfaite depuis les six dernières années. C'est étrange de se dire au revoir pour partir faire notre vie chacune de notre côté, mais il faut bien qu'un jour ou l'autre on grandisse.

En passant, c'est Éloïse qui grandit, pas moi. C'est elle qui est tombée en amour avec Édouard et qui en est arrivée à faire le grand pas d'emménager avec lui. Lorsque je les regarde s'aimer, je sais que tout ira bien pour eux. Élo a gagné le gros lot de l'amour.

De mon côté, c'est différent. La multitude de billets de loterie sur lesquels j'ai misé m'ont permis de remporter plusieurs prix, mais rien d'assez captivant pour m'en souvenir. J'ai surtout eu quelques « rejouer encore » et beaucoup trop de « meilleure chance la prochaine fois » ! Mais je ne me plains pas. Vraiment pas. Ma situation me va très bien. Je suis une femme simple et libre, une célibataire sans attentes. L'amour cadre très bien dans la vie d'Éloïse, mais ce n'est pas pour autant que ça m'irait ! C'est un peu comme porter des chapeaux. Y en a qui ont la tête pour ça et d'autres non. Pis si tu fais partie de celles qui ne l'ont pas, ça ne donne rien de forcer pour trouver l'amour à tout prix comme s'il y avait juste ça d'important. Accepte la réalité. Ta vie va être beaucoup plus facile. S'acharner dans une direction qui n'est pas la nôtre, c'est dépenser de l'énergie et des boîtes de mouchoirs inutilement.

Non, moi je n'ai pas une tête à chapeau ni un cœur à l'amour. Pis c'est ben correct de même ! Je prends la vie comme elle se présente. Je prends les hommes comme je les rencontre. S'il y a une chose que je n'aime pas, c'est bien fixer mon téléphone en me demandant si monsieur Untel ou monsieur Chose va se décider à m'appeler. Avec les gars, je garde ça simple. On passe quelque temps ensemble, on s'amuse puis on passe à autre chose.

Légèreté ou inconscience ? La ligne est mince entre les deux et en fait, je m'en fous. Je ne vois pas pourquoi je devrais me définir. Je suis bien

comme je suis et puis voilà ! Je sais saisir les opportunités lorsqu'elles se présentent, et pour le reste, je ne me casse pas la tête.

Ma dernière rencontre, d'ailleurs, Olivier, était assurément une opportunité très profitable. C'est aussi ça le truc, avec la loterie et les hommes. On ne sait jamais quand la chance va nous sourire.

Devant ma bientôt-ex-coloc toujours éplorée, je finis par répondre :

— Relaxe Élo, relaxe !

J'affiche une attitude « *I don't care* » d'adolescente insouciante. J'espère la contaminer avec mon détachement.

— Je ne pars pas en mission au centre de la Terre, quand même ! Je lève les voiles vers l'Ouest canadien, et seulement pour l'été. On se CALME-NE. On a déjà vu plus chaotique et dangereux comme destination. Bon, c'est quelque peu improvisé comme organisation, je te l'accorde, mais parfois, il faut savoir plonger vers l'inconnu. Tu devrais peut-être essayer, un de ces jours.

— Oh non !! s'écrie-t-elle en écarquillant les yeux. Même si j'admire ta capacité de tout effacer pour recommencer, je serais incapable de faire comme toi. Juste d'y penser, je fais de l'urticaire. Non merci pour moi ! Mais y a pas que ça qui me fait flipper, Sandy... Tu as rencontré Olivier il y a un mois, et en un claquement de doigts, t'as spontanément accepté de plier bagage pour t'aventurer avec lui à l'autre bout du pays. T'as démissionné de ton job, t'as empaqueté tes affaires et là t'es prête à lever les feutres. Et c'est sans compter que ses deux amis INCONNUS se joignent à vous. *Hello ???!* Avoue que c'est quand même délirant, ton affaire !

C'est sûr que vue sous cet angle, ma décision a l'air limite cinglée. Et Élo qui a le don de dramatiser... Mais si on prend le temps de mettre les choses en perspective, tout semble tellement plus logique. Il est vrai que j'ai rencontré Olivier dans une courte retraite en plein air il n'y a que quelques semaines... quelques jours, pour être honnête. On a passé une savoureuse nuit ensemble et il m'a proposé de me joindre à lui et son couple d'amis dans un périple pour explorer les recoins cachés de notre pays, direction les Rocheuses. Je n'avais rien de prévu pour l'été et je n'en avais rien à fiche de mon boulot de serveuse. Alors j'ai accepté sans hésiter.

Bon, OK. J'aurai beau le tourner de toutes les manières imaginables, c'est vrai que c'est peut-être une décision irréfléchie... Mais à ma défense, leur départ était imminent. Je n'avais pas le temps de cogiter. Tout s'est passé tellement vite que j'ignore si j'ai pris une décision sur un coup de tête ou si, en réalité, je réfléchis juste plus vite que tout le monde et je suis surdouée au fond (une fille peut s'en faire croire un peu, non ?).

Un mois, c'est peu pour faire connaissance avec quelqu'un, et pour ranger sa propre vie dans des boîtes. J'ai essayé de jumeler les deux activités en invitant Olivier à m'aider à emballer mes affaires un soir, mais tout ce que ça m'a permis de découvrir, c'est que je suis très sensible aux flexions de ses muscles. Le regarder soulever mes cartons m'a malheureusement déconcentrée, et s'en est suivie une partie de jambes en l'air qui m'a confirmé notre compatibilité... sexuelle, tout au moins.

On a retenté l'essai de se voir pour apprendre à se connaître, mais nos quelques rendez-vous se sont avérés chargés de peu de mots. Force fut de constater que la discussion, ce n'est pas notre premier instinct.

Mais au moins, on sait que ça clique entre nous. En dehors du fait qu'il est un très bon amant, je sais aussi qu'il a vingt-neuf ans et est photographe professionnel. C'est d'ailleurs ça qui nous mène ici. Son job, c'est de parcourir les routes et de prendre de jolies photos. Il a même la cote sur les réseaux sociaux (j'ai fait le saut en voyant son nombre d'abonnés !).

La preuve, lorsque Stéphanie, la sœur cadette d'Éloïse, a su avec qui je partais en voyage, elle a hurlé si fort et si aigu que mes oreilles ont silé pendant trois jours. Selon ce qu'elle m'a dit, en plus de prendre en photo « les plus beaux paysages qui vibrent en son cœur » (*WTF ?!!*), Olivier a pour clients de grandes marques de maillots de bain, d'accessoires mode et d'autres cossins qu'il immortalise dans lesdits paysages. Il l'a même séduite, m'a-t-elle dit, avec une publicité qui mélangeait forêt du Grand Nord et sacs à main haut de gamme (pas l'association la plus organique selon moi !). Et maintenant Stéphanie, la fille qui préférera toujours un souper chic en ville à une promenade en nature, se sent en contact direct avec la Terre lorsqu'elle trimbale le sac en question. Tout ça grâce aux photos d'Olivier !

Éloïse et moi avons scruté sa page Facebook au peigne fin – en langage moderne, on appelle ça « apprendre à connaître quelqu'un » – pour trouver des infos complémentaires à ses belles photos et des indices de la personne qu'il est dans la vraie vie. Rien d'alarmant, à première vue. Vraiment pas comme si je partais toute seule avec un individu louche qui a fait la première page d'*Allo Police*. Et puis, Élo et Édouard l'ont rencontré brièvement quand il est venu m'aider à faire mes boîtes. Il a su les charmer, ce qui les a un peu rassurés.

Donc. Il a l'air normal jusqu'à maintenant, c'est un garçon bien élevé et son hygiène personnelle est irréprochable – indice crucial pour juger

quelqu'un. Pour le reste, on a des heures et des heures de route devant nous. Et comme ça, je n'ai pas à m'inquiéter des longs silences : on n'aura que ça à faire, apprendre à se connaître (dans un environnement où il serait inapproprié de se retrouver nus).

Je me croise quand même les doigts pour qu'on ne se tape pas sur les nerfs au bout d'une journée... Tout à coup il me révélerait un aspect super déplaisant de sa personnalité ? Du genre qu'il critique tout le temps tout le monde ? Ou bien qu'il veut tout contrôler ? Ou bien qu'il se brosse les dents juste une fois par semaine, et ça s'adonne que les quelques fois qu'on s'est vus, je suis juste bien tombée ?

Ça serait ben le bout de la marde que je doive revenir plus tôt que prévu. Surtout que je n'ai plus de chez-moi !

Mais je le sens bien. Mon feeling est bon. Pis ce n'est pas supposé servir à ça, l'intuition ? Nous aider à prendre des décisions sur un coup de tête sans qu'il y ait de conséquences trop tragiques ?

— C'est la solution idéale, dis-je encore pour tenter de convaincre mon amie. Je n'ai pas les moyens de garder notre appart seule, et je n'ai aucune envie de tenter ma chance avec une autre coloc. Aussi bien balancer toutes mes affaires dans un entrepôt le temps d'un été et en profiter pour changer d'air ! En plus, le coût des espaces de campement et de l'essence, divisé par quatre personnes, est abordable. C'est un voyage à très peu de frais, ce qui est idéal pour mes moyens.

— Mouin... c'est vrai que ton animal totem, ce n'est pas l'écureuil, confirme mon amie avec un début de sourire.

Je n'ai rien de l'écureuil, en effet. Ce n'est pas dans ma nature de prévoir à long terme. Si j'étais née dans le corps de ce rongeur, je ne ferais jamais assez de provisions et je crèverais le premier hiver – les écureuils n'ont pas droit au crédit.

Mais je suis un être humain, heureusement, et ma limite est assez élevée pour que je puisse me la couler douce pendant ce voyage. J'affronterai la situation à mon retour. *No stress*. Je me trouverai un petit boulot et squatterai un canapé quelconque le temps de me remettre sur pied. Probablement celui d'Élo et Ed, d'ailleurs, mais ils ne sont pas obligés de connaître tous les détails de mon plan ce soir.

— Et puis, dis-je enfin pour planter le clou final, je te rappelle que t'as fini par soutenir le choix de ta sœur de se marier avec un homme qu'elle ne connaissait quasiment pas. J'aimerais ben ça que t'appuies ma décision de faire un *road trip* sans engagement avec Olivier pis... ses deux amis dont j'ai oublié les prénoms.

Éloïse lève les yeux. Pas certaine si j'ai lâché un argument en ma faveur ou non finalement... Mais ce n'est pas très important, comment ils s'appellent, me semble ?

Ce qu'Oli m'a dit, c'est qu'ils sont vraiment sympas. C'est avec eux que, l'an dernier, il a fait son dernier *road trip* : ils ont parcouru les routes des Maritimes ensemble et ils avaient trouvé certains trajets épuisants, même à trois. Du coup, ils ont besoin d'un conducteur supplémentaire cette fois-ci pour partager l'expérience. Je suis apparue au parfait moment. Je présentais les critères d'admissibilité, c'est-à-dire un permis de conduire et une belle jovialité.

Anyway, ne dit-on pas que dans la vie, rien n'arrive pour rien ? Ma vie tournait un peu en rond, alors pourquoi ne pas lui donner une direction ? Si ce n'était pas censé se faire, quelque chose se serait mis en travers de mes projets. Genre un ange gardien serait intervenu. Ça sert à ça, non, un ange gardien ? Soit le mien a trouvé que partir sur un coup de tête c'était une bonne idée, soit il m'a tout simplement abandonnée pour aller se faire une *game* de poker quelque part sur un nuage... Ce serait bien mon genre d'ailleurs, d'en avoir un de même : alcoolique, ingrat et négligent.

En tout cas, rien ne s'est mis en travers de ma route. J'aurais cru qu'il aurait été complexe de casser notre bail, mais au contraire, cela fut d'une simplicité étonnante. Le neveu de notre proprio se cherchait justement un appartement, ce qui fait que notre départ imprévu tombait à point pour eux.

— Tu vas beaucoup me manquer, me dit Élo, déjà émotive. Je n'arrive pas à croire que tu t'en vas... qu'on ne vivra plus ensemble...

Sa voix se brise.

— Comment je vais faire pour m'en sortir sans toi ?...

— Eille ! s'offusque faussement Édouard. Tu ne seras pas toute seule, quand même !

En guise de soutien émotionnel à mon amie, j'attrape son gobelet de plastique rouge et la bouteille de champagne.

— Regarde, c'est super simple, que je m'amuse à lui démontrer. Étape un : tu lèves la bouteille. Étape deux, attention, ça, c'est le moment où il faut faire preuve de finesse, de flexibilité et d'assurance : tu penches la bouteille tout en calculant l'angle parfait pour que le liquide se propulse dans le verre par lui-même. Pas à côté ! DANS le verre. Étape trois : tu

repositionnes la bouteille dans sa position d'origine. Et étape quatre, ma préférée cela va sans dire, tu dégustes le résultat de tes efforts. Tu vois, tu n'auras pas besoin de moi ! Je t'ai appris tout ce que je sais. Ton apprentissage est achevé, petite Jedi.

— T'es trop nulle, rigole Élo tout en me balançant le bouchon de la bouteille de champagne.

C'est tout ce qu'elle avait sous la main.

C'est ça, le problème des au revoir dans les apparts vides. Ce n'est plus le temps de s'engueuler, parce qu'on ne trouve plus rien à se lancer par la tête.

Le premier trajet totalisera douze heures de route *non-stop*, direction un parc national quelconque dans le trou de pet de l'Ontario. Puisque j'ai hérité de la conduite du dernier quart, je n'aurai pas à être alerte au volant tout de suite en partant. Je peux donc me permettre de célébrer mon départ avec mes amis comme il se doit.

Je me sens soudainement nostalgique, dans ce lieu où nous avons longuement vécu, Élo et moi, et où les souvenirs se sont accumulés en même temps que la poussière derrière les meubles.

— Ça fait drôle de voir votre appart aussi vide ! s'exclame Édouard. Je vois des choses que je n'avais jamais vues auparavant. D'ailleurs, c'est quoi, ce trou dans le mur de la cuisine ?

— C'est le souvenir d'un de nos nombreux mauvais choix de vie..., que je réponds, tout en mystère.

Devant moi, Ed hausse un sourcil interrogateur. À voir son regard amusé, il sait qu'il vient de trouver la source d'une savoureuse anecdote.

— Y a quelques années, commence Éloïse, Sandy a *daté* un gars qui devait s'entraîner comme genre huit jours par semaine. Il était super *shapé* et monstrueusement fort. Il ne participait pas à des concours d'hommes forts ou je ne sais pas trop, d'ailleurs ?

— Quelque chose comme ça, il me semble, mais je me souviens surtout de comment il me soulevait, moi ! que je précise, perdue dans ces agréables souvenirs.

— Franchement, rigole Élo avant de poursuivre. Bref, c'était le gars le plus robuste que j'avais jamais vu. Et cette histoire s'est terminée avec un coup de poing dans le mur de la cuisine.

— QUOI !? réagit Édouard en bon protecteur de ces dames. C'est qui, cet abruti ? Je vais aller lui dire ma façon de penser !

— À dire vrai, c'est moi l'abrutie, que je m'empresse de rectifier. Un soir, j'étais peut-être un peu pompette et il me tapait sur les nerfs avec son attitude de Monsieur Muscles macho... Je me suis dit : ça va faire, là, nous sommes dans l'ère de l'égalité hommes-femmes et je vais le lui montrer !

— Faque t'as donné un coup de poing dans le mur ?! devine Ed, confus.

— Bingo ! Le lendemain, on a décidé d'arrêter ça là tous les deux, pis j'ai posé un cadre pour régler le problème.

Ébahi, Édouard fait :

— Tu me niaises ?

— *Nope*. Désolée, mon grand, c'est la pure vérité. Et je me souviens très bien de la douleur à ma main le lendemain ! Ouch !

— Hé ! s'écrie soudain Éloïse, me faisant sursauter. Tu te rappelles Jasmin ?

Sans attendre ma réponse, elle file dans le salon. Nous la suivons pour la retrouver en train de montrer un autre trou du doigt, piquant la curiosité de son homme.

— Y avait pas un grand miroir d'installé ici ?

— Ouep ! que je valide. Pour camoufler le souvenir de cet étudiant de l'École de cirque que j'avais *daté*. Grand champion de hula-hoop. Un athlète vraiment souple. Vous ne pouvez pas vous imaginer toutes les pirouettes qu'on a faites ensemble...

Ed fixe le trou, se tourne pour contempler l'ensemble de la pièce, puis ramène les yeux sur moi.

— Attends, attends. Laisse-moi deviner ! dit-il. Toi, un acrobate avec un hula-hoop, un verre dans le nez... Bang !

— Presque..., intervient Éloïse. Mais c'était moi et non Sandy ! avoue-t-elle, l'air coupable.

— Donc, vous êtes en train de me dire que votre appartement est un musée de souvenirs gênants dissimulés derrière des éléments de décoration ?

— C'est possible..., lui répond son amoureuse, qui semble quand même un peu mal à l'aise d'avouer notre (très immature) secret.

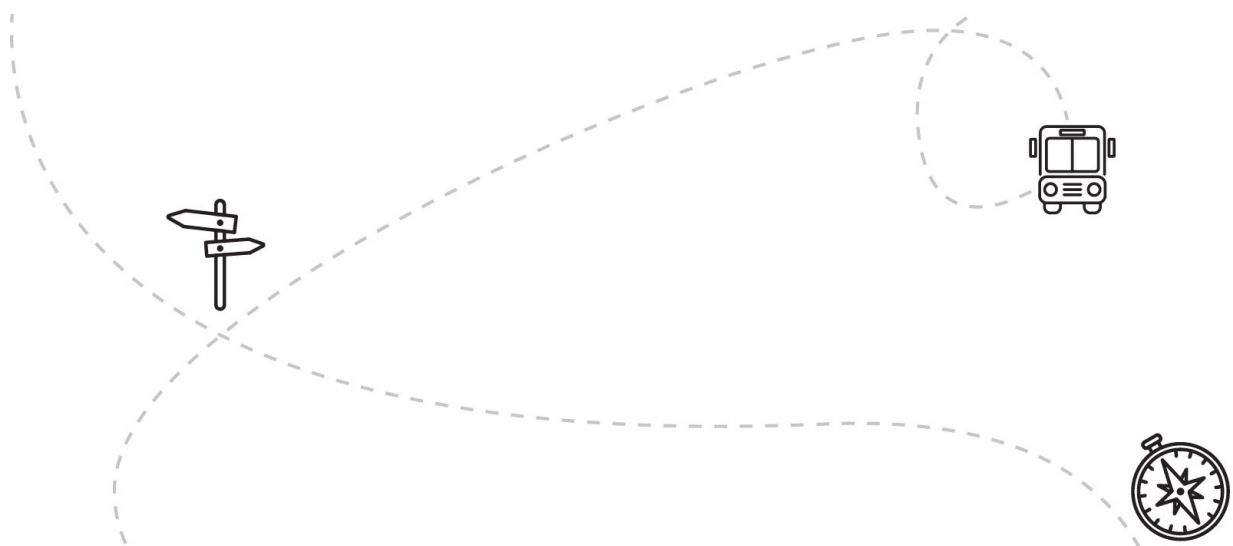
C'est sûr que de partager ça avec un homme aux allures de perfection qui vit dans un condo de luxe et qui ne se contente pas de régler les problèmes en les niant, ça doit être pas pire gênant pour elle.

— C'est exactement ça, que je confirme avec assurance.

Ben quoi ? Moi ça ne me gêne pas du tout. C'est super ingénieux comme concept ! Je trouve qu'on s'en est très bien tirées toutes ces années. Et je serais très curieuse de soulever les cadres chez les autres pour voir s'ils ne cachent pas d'amusantes anecdotes, eux aussi.

— Je ne peux pas croire qu'il nous reste si peu de temps pour faire le tour ! s'exclame enfin Édouard, et Élo pousse un soupir de soulagement. Allez, vite ! Je veux connaître tous vos délirants souvenirs de cet appart avant que vous ne le quittiez définitivement !

OceanofPDF.com



Chapitre 2

MOI, MOI-MÊME ET L'AVENTURE

— *It's the final countdown !!*

Je chante à tue-tête en oubliant qu'il y a encore des voisins, même s'ils ne seront bientôt plus les miens.

— Baisse un peu le volume, me rappelle mon amie, ma conscience.

Je m'incline et continue en chuchotant les paroles qui, soudainement, n'ont vraiment pas autant d'impact.

Maintenant que toutes nos mésaventures ont été révélées à Édouard, il ne nous reste qu'une chose à faire : terminer le champagne ! Éloïse, qui a de toute évidence bien retenu l'enseignement que je lui ai prodigué il n'y a même pas une heure, attrape la bouteille et en verse le contenu dans nos verres, jusqu'à la dernière goutte.

Je n'aurais pas pu mieux terminer mon passage dans cet appart, entourée de mes amis, à me rappeler le bon vieux temps.

— Donne-moi quand même souvent des nouvelles, OK ? me prie Élo.
Je vais passer mon temps à m'inquiéter.

À défaut d'avoir un ange gardien fiable, j'ai la meilleure des meilleures amies du monde. Ça me va !

— Promis, m'man !

— Sandy, ton carrosse est arrivé, m'annonce Édouard qui surveillait par la fenêtre.

Je le rejoins pour découvrir que le véhicule ne ressemble pas à ce que j'avais imaginé. Olivier m'avait parlé d'un autobus scolaire « restauré »... mais le bolide que j'ai devant les yeux n'a rien à voir avec mes souvenirs de la petite école ! L'ennuyant jaune foncé et le lettrage noir ont disparu sous une belle couche de peinture blanche, qui brille au soleil. Par les fenêtres, je ne vois pas de dossiers en vinyle brun, comme c'est le cas d'habitude dans ces véhicules.

Les portières de l'engin s'ouvrent et un Oli tout sourire en descend. De mon perchoir à la fenêtre, je l'observe d'un angle nouveau. Il est tout aussi séduisant vu d'ici. Il porte un short à motif coloré estival et un t-shirt décontracté qui laisse paraître son bras gauche, entièrement tatoué en noir et gris. J'avoue craquer pour sa manche, et pour sa petite barbe plus ou moins bien taillée. Ses cheveux bruns plutôt courts sont légèrement en bataille. C'est un gars sympa et simple (selon ce que j'ai vu jusqu'ici), avec qui le voyage va être sympa et simple (en tout cas j'espère).

— Quatre à vivre dans un si petit espace ! C'est quelque chose hein ?! siffle Éloïse qui nous a rejoints à la fenêtre.

— C'est surtout pour faire la route, alors ça me va. Olivier m'a dit que ses amis – qui sont en couple, je te le rappelle – ont apporté une tente et qu'ils y dormiront le plus souvent possible. Ça nous laissera une certaine intimité.

— Ah ben oui, concède-t-elle, même si elle ne semble pas rassurée pour autant. J'me disais juste que, tu sais, t'as pas trop l'habitude des relations à long terme, et là vous allez cohabiter pas pire serrés comme des sardines. Coincés ensemble dans, quoi, cinquante pieds carrés ?

— Plus que ça, quand même..., que je marmonne en me demandant quelle est en réalité la superficie d'un minibus comme celui-là, pour chasser immédiatement cette pensée inutile.

— Imagine si vous vous tapez sur les nerfs ! Tu y as pensé, à ça ?

— Ben là, « cohabiter », c'est un grand mot ! *First*, j'pense pas que ça s'applique dans un véhicule en mouvement. Pis en plus, je te rappelle que je n'ai pas signé d'engagement. J'embarque dans leur *trip*, mais si en cours de route ça nous semble plus lourd que plaisant, je prendrai l'avion et je rentrerai. Et puis Oli, c'est juste un ami. Bon, OK, avec bénéfices très intéressants, mais un ami quand même. Comme toi. Et on a bien habité ensemble pendant un bon bout toutes les deux, non ? Et on ne s'est pas entretuées ? Donc, je trouve qu'au contraire, j'ai l'habitude, oui, des relations à long terme !

Mon amie me lance un regard qui semble dire : « Arrête de faire la maligne. Tu sais ce que je veux dire. » À la voir insister pour me gâcher

mon plaisir de partir, je la suspecte de projeter ses propres inquiétudes sur moi... Au fond, c'est elle qui a la chienne d'emménager avec Édouard. Ç'aurait fait son affaire d'avoir encore notre appart, au cas où les choses tourneraient mal. Là, elle saute dans l'inconnu, sans filet de sécurité.

— Bon ! C'est l'heure, que j'annonce, autant pour elle que pour moi, en la poussant doucement vers la porte de sortie.

Nous entamons le mouvement final et je jette un dernier coup d'œil à l'appart, avant de refermer la porte sur tout un chapitre de nos vies.

Lorsque nous arrivons devant l'autobus, Olivier nous accueille avec un grand sourire.

— Prête pour l'aventure ? me lance-t-il tout en tendant le bras pour que je lui remette mon sac à dos.

— C'est moi qui suis pas prête ! lance Élo avec un sourire triste.

Nous éclatons tous de rire.

— Ne t'inquiète pas, dis-je à Oli avec un clin d'œil, je suis 100 % prête !

Je lui donne mon sac, qu'il prend pour le monter à bord. La porte du minibus s'ouvre sur ses deux amis, qui viennent nous saluer. Je fouille dans ma mémoire. Je sais très bien qu'Olivier m'a dit leurs prénoms, mais mentalement, je ne rencontre qu'une brume opaque. Je me rappelle seulement qu'il me les a décrits comme des gens simples et gentils qui ne font pas de chichis. J'aurais peut-être dû prendre des notes.

— Allooooo, me salue la fille en me serrant dans ses bras. Moi, c'est Flavie, et j'suis super contente que tu sois là pour équilibrer un peu les

forces masculines et féminines dans ce voyage-là !

Eh *boy* ! Trop de proximité. Ça ne part pas super bien notre relation. Va falloir qu'on mette quelques règles au clair. Règle numéro un : ne me touche pas, sauf si je fais une attaque et que tu sais pratiquer le massage cardiaque. Dans ce cas-là, et dans ce cas-là seulement, je pourrais envisager d'accepter le contact (mais rien n'est moins sûr).

Qui touche les gens comme ça en les rencontrant ?! On ne fait pas ça.
ON-NE-FAIT-PAS-ÇA !

Derrière moi, j'entends Éloïse pouffer de rire. Elle sait très bien que je suis adepte de la doctrine « Voici ma bulle et voilà la tienne, je respecte ton espace et tu me laisses mon air ! ».

Quand Flavie se décolle, je peux enfin la voir comme il faut. Elle est jolie avec son look bohème de fille de la campagne. Je lui souris sans trop en mettre et, puisque je ne lui ai pas retourné son câlin, je pense qu'elle a compris. Sinon, je me montrerai plus claire à sa prochaine tentative de contact exagéré.

— Salut, moi, c'est Jules, se présente à son tour son chum.

Il m'a saluée à un bon mètre et demi de distance, lui, et n'a tenté aucun rapprochement, pas même une poignée de main. Ça me suffit pour l'adorer. Dans la mi-vingtaine comme sa blonde, il affiche le même look décontracté, avec ses shorts en denim et son t-shirt portant la citation de Paul Éluard : « Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. » Je le vois comme un signe pour me dire que j'ai raison de partir à l'aventure avec eux. Ses cheveux, plus longs que les miens, sont relevés derrière en un chignon. Je le décrirais comme un surfeur philosophe. Il a l'air d'un de ces gars qui

remettent la vie et ses systèmes en question sans pour autant tenter de les modifier. Un penseur moderne, quoi.

Prête à partir, je me tourne vers mes amis. Enlacés côte à côte, ils me donnent l'impression d'être mes parents qui voient leur enfant quitter le nid.

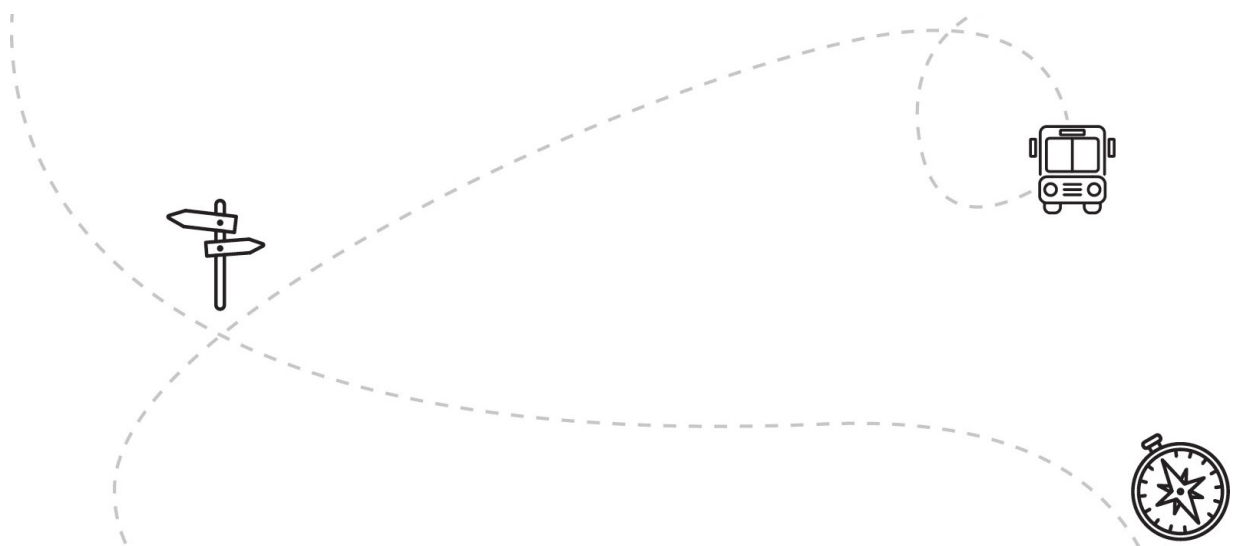
— Dernière chance de faire demi-tour, me chuchote maman poule, l'air de se retenir pour ne pas pleurer comme une Madeleine.

À mon regard exaspéré, elle constate qu'il n'y a plus lieu de tenter de me convaincre de rester, et elle se contente de me serrer super fort dans ses bras. BON ! Astheure, elle vient d'envoyer à Flavie le message confus que j'aime ça, les câlins. Me voilà dans de beaux draps...

Mais puisque je quitte ma meilleure amie pour plusieurs semaines, je ne la repousse pas. Je la serre même contre mon cœur. Je modifie ma règle de vie : les contacts sont acceptés pour réanimation cardiaque, et pour les au revoir avant un long voyage.

Quand Éloïse me laisse finalement un peu d'air, je dis au revoir à son amoureux, tout en lui suggérant de questionner sa blonde sur les raisons derrière notre clôture abîmée. Il accueille ma suggestion avec un sourire et un hochement de tête.

Puis, après un dernier regard derrière moi, je monte dans le minibus. C'est le moment de créer de nouveaux souvenirs, que je pourrai raconter plus tard avec nostalgie.



Chapitre 3

ROUTES DE GOUDRON ET CONFIDENCES DÉROBÉES

Faque ! J'suis partie !

Je regarde les cônes orange défiler le long de la route. Je pense que je ne réalise pas encore complètement ce que je vis. Comme si l'information n'avait parcouru que la moitié de mon cerveau et que je n'arrivais pas encore à l'assimiler en entier... C'est sans doute parce que ma tête ressemble à ce stupide chantier routier. D'emmerdants p'tits cônes orange obligent l'information à faire des détours pour se rendre à destination. Ça ralentit pas mal le trafic.

Sérieux ! J'suis vraiment partie !!

Je n'ai pas l'habitude de laisser tourner des situations en boucle dans ma tête, mais apparemment, conduire me fait cet effet. Alors que j'entame la dernière heure de route avant notre arrivée au parc national, j'agrippe le volant, mes espoirs et mes incertitudes. Portée par ma *playlist*, j'oublie le paysage d'autoroute, sans charme particulier, et je me laisse aller à la joie d'être enfin sur la route. D'être enfin « ailleurs ».

Mes trois nouveaux compagnons dorment à l'arrière du minibus. Les sièges d'origine, qui avaient sûrement transporté des milliers d'écoliers, ont tous été retirés sauf deux, et l'espace a été réaménagé afin de créer un lieu très douillet. Quand je me suis embarquée dans cette aventure, je m'étais imaginé dormir sur un siège inconfortable, les pieds dépassant sur un autre. C'était loin d'être l'idéal, mais comme moyen de transport vers l'évasion, ça me suffisait. Je ne m'attendais vraiment pas à autant de confort. C'est incroyable ce que mes nouveaux amis sont arrivés à faire avec si peu de moyens !

À l'intérieur, on retrouve une cuisine minuscule, quoique étonnamment fonctionnelle, et des toilettes – nous avons vite convenu qu'il valait mieux les utiliser au minimum. Un grand lit se trouve tout au fond. C'est là que j'ai confortablement dormi, près d'Olivier lorsque ce n'était pas son tour de conduite. Deux banquettes d'origine ont été utilisées afin de créer un divan vintage sur lequel est présentement évachée Flavie. Jules, lui, repose dans un hamac qui pend du plafond. C'est plus beau que mon appart. Très créatif et écolo sur les bords, Olivier a réussi à dénicher je ne sais trop où des morceaux de différents planchers de bois. Il s'en est servi pour créer un motif au sol qui donne l'impression que le changement de couleur était prévu, plutôt que d'avoir l'air d'un patchwork broche à foin. Le plafond a été peint en blanc, ce qui agrandit l'espace. De la céramique de la même

couleur finalise l'espace cuisine, et des plantes ont été ajoutées un peu partout – la touche de Flavie.

Du bruit derrière moi me révèle que l'un des passagers s'est réveillé et se prépare un snack. Un effluve se dégage du micro-ondes et me met l'eau à la bouche.

— Tu en veux ? me demande Olivier un moment plus tard, en apparaissant près de moi torse nu pour me tendre un alléchant burrito.

— Ah super, merci ! Je mourais de faim !

M'éviter d'avoir à me procurer moi-même de la nourriture quand j'ai faim pendant que je conduis. Ça, ça lui fait gagner des points. Son burrito est excellent. Points supplémentaires. Pis comme il est super sexy, il gagne quelque chose comme une infinité de points par-dessus.

— La route se passe bien ? demande-t-il après avoir déplié une chaise pour s'installer à côté de moi. Ce n'est pas tout le monde qui réussit à bien dormir dans un bus en mouvement.

Hon. En plus, il est attentionné. C'est cool. C'est... correct. Mais dans mon livre à moi, ça ne fait pas gagner de points pour autant. Les points qui comptent, c'est les points pour les bons amants. Les points de potentiel « petit mari docile qui n'a pas peur de l'engagement et qui prend soin de sa douce moitié », disons que ça ne me concerne pas vraiment. Je l'ai déjà dit : pas un cœur à l'amour. Je suis une femme autonome et je n'ai pas besoin d'une relation de couple pour me mettre de bonne humeur !

— Ça se passe super bien ! lui dis-je pour répondre à sa question. Et oui, j'ai très bien dormi. Le matelas est confortable, et *anyway*, je ne suis pas très capricieuse sur ce plan-là en partant... Si tu savais le nombre de

fois où je me suis endormie dans une baignoire, que je lui confie en riant. Quand je suis fatiguée, je ne fais pas ma difficile sur les endroits où je dors. Et plus j'ai bu, moins mes standards sont élevés.

C'est vrai pour mes lieux de sommeil autant que pour mes *dates*, d'ailleurs... mais ça, je le garde pour moi.

Nous discutons pendant un moment de tout et de rien. Je savais déjà qu'il est célibataire depuis un moment, mais il me révèle que c'est son mode de vie nomade qui a eu raison de sa dernière relation. Moi, je lui parle d'Élo et de sa rencontre pour le moins particulière avec Édouard. Disons que ce n'est pas tous les jours que deux sœurs sortent avec deux frères ! Oli se tord de rire lorsque je lui raconte certains passages absurdes de leur histoire. Surtout la fois où Élo m'avait entraînée dans son opération secrète pour espionner l'enterrement de vie de garçon de son beau-frère... Je l'avais suivie surtout pour me moquer d'elle. Franchement ! Épier le monde de même, je ne ferais jamais ça !

La conversation est agréable jusqu'à ce qu'Oli dise soudain, sans préambule :

— Je peux te poser une question ?

Eh merde ! Ça, c'est toujours un piège. De prime abord, en me demandant cette permission, c'est comme si tu me prévenais que je ne voudrai probablement pas répondre à ta maudite question. Et puisque je ne peux pas répondre « non », au final, ça va être moi qui vais t'avoir demandé de me la poser. Toutes les fois que je me suis fait demander ça dans ma vie, ç'a toujours fini dans un malaise.

Je le vois tellement venir ! Il va me poser une question indiscrete sur un sujet intime que je n'ai pas du tout envie d'aborder. J'ai l'habitude de *dater* des gars sur une période plus ou moins longue, selon notre envie, et ensuite nos chemins se séparent et on n'y pense plus, et personne ne se fait mal. Avec les gars, j'ai toujours évité de trop m'ouvrir sur moi-même et sur mon passé. J'suis le genre de fille qui n'aime pas tant parler d'elle *en profondeur*. Je préfère qu'on reste dans le général, à la surface. J'ai juste envie d'être qui je suis maintenant, sans expliquer le chemin qui m'a amenée jusqu'ici. On peut-tu faire ça, s'te plaît ? Je n'ai rien à cacher, mais je n'ai pas envie de me dévoiler non plus.

Évidemment, il arrive qu'après quelque temps, je laisse filtrer certaines informations plus personnelles... mais si Olivier est pour commencer le voyage en jouant les fouines dès le premier jour, il n'aura jamais les abdos assez fermes pour compenser les points qu'il va perdre. Je suis d'avis qu'il faut savoir habilement doser entre apprendre à se connaître et cultiver le mystère. Beaucoup de mystère !

Mais malgré tout, la curiosité l'emporte. Tant que je ne sais pas quelle est la question, c'est impossible de répondre « Non, laisse donc faire ».

— Vas-y donc, que je me contente de lui répondre.

Je suis tellement aisément manipulable...

— On va respirer le même air pendant des semaines, faut bien faire un peu connaissance, dit-il, ce qui me confirme qu'il a perçu mon air agacé. J'me demande juste t'es quel genre de fille, exactement. Si tu t'endors sur le sol de salle de bain, le tapis, tu l'utiliserais comme matelas ou comme couverture ? m'interroge-t-il, une lueur d'amusement dans la voix.

J'engloutis une bouchée de burrito pour camoufler mon sourire et mon soulagement de le voir faire bifurquer la conversation loin de ma vie personnelle. Ben beau avoir comme plan de rentrer si j'en ai marre, ce serait vraiment poche de le faire après un seul jour, pareil !

— Comme matelas ! que je réponds finalement. La voie de la simplicité. Mais le grand luxe, c'est lorsqu'il y a aussi une serviette qui traîne pas loin, et là, tu peux avoir les deux.

— Très bonne réponse. Tu viens de gagner des points supplémentaires.

Je lui adresse un sourire en coin. Crise évitée. Je n'ai pas quitté mon appartement et remisé toutes mes affaires pour un seul jour d'autoroute plate...

Par contre, je ne suis pas certaine d'approuver qu'il compte les points lui aussi. Eille ! C'est moi qui joue à ça, d'habitude !

Je prends le contrôle de la discussion.

— Je me suis confiée, alors c'est à ton tour ! que je lui lance avant qu'il me questionne encore. Dis-moi, c'est quoi ta couleur préférée ?

Il pousse un sifflement.

— Waouh ! Je vois que tu veux connaître les détails intimes de mon âme ! dit-il, ironique. Eh bien, jouons franc-jeu alors : je craque follement pour le vert.

Oli m'a confié cette information à mi-voix, comme s'il voulait éviter à tout prix que les autres l'entendent. Sa plaisanterie me fait presque m'étouffer avec ma bouchée de burrito.

Je pense qu'il a compris et qu'il évitera de me faire passer un interrogatoire. Je m'en sors indemne, pour le moment du moins... À voir si la Sandrine alcoolisée, qui viendra très certainement faire son tour pendant le voyage, aura la même résistance. (Si tu veux me tirer les vers du nez, il est en général préférable d'attendre que je sois bien bourrée. C'est à peu près le seul moment où je baisse ma garde. Si tu ne m'as pas payé quelques *shooters* d'abord, cours toujours !)

— Et toi, tu préfères les jours ensoleillés ou la pluie ? enchaîne Oli.

Dans sa voix, je perçois une nouvelle note d'espièglerie. Tout comme moi, il semble prendre plaisir à notre petit jeu-questionnaire qui se colore de plus en plus dans les tons de « comment *dater* pour les six à huit ans ».

— Je suis Team Soleil et j'entretiens une grande haine envers mes adversaires.

— Et vers où tu t'en vas, là ? me demande Olivier en fronçant les sourcils.

Eh cibole ! On était bien partis, pourtant. Je nous croyais sur la même longueur d'onde, je pensais qu'il m'avait bien *sizée*. Pourquoi les humains ressentent-ils toujours le besoin de percer la carapace des autres ? Pourquoi il me demande vers où je m'en vais dans la vie ? Je suis assise dans un minibus avec des inconnus pour parcourir les routes du Canada. J'ai-tu d'l'air d'avoir fait des plans ?

— On dirait que tu t'es perdue, Sandy, ajoute-t-il devant mon silence.

Ben oui, BEN OUI ! Je suis perdue, monsieur le psychanalyste ! Bon ! T'es content ?? Pas besoin de tourner le couteau dans la plaie ! On m'a mise au monde sur une planète où il semble n'y avoir qu'une seule grande

autoroute : celle de se caser, d'acheter une maison et de faire des enfants. J'ai décidé de faire du hors-piste, *fine*, mais il n'y a aucun panneau pour m'aider à me retrouver dans le bordel qu'est la vie. Ce n'est pas ma faute si je ne sais pas où je m'en vais. C'est la planète qui n'est pas claire ! OUAIS ! Tout est la faute de la Terre.

— T'as raison, que je me contente de marmonner. La fille qui a tout plaqué pour partir en *road trip* ne sait pas pantoute où elle s'en va. Perdue sur son chemin de vie, pas de plan. Tu devais bien t'en douter ? C'est pas le scoop de l'année.

Je me tais. Je ne sais pas ce qui m'a pris d'admettre ça. Olivier me regarde bizarrement. Il n'a pas l'air de savoir quoi répondre.

— Euh... OK... mais plan ou pas, tu vas devoir prendre la prochaine sortie, m'indique-t-il en consultant le GPS sur son téléphone. Puis tourner à droite à l'embranchement. On devrait retrouver notre route. Le parc national est à une dizaine de kilomètres par là, je crois.

Je hoche la tête et j'avale ma salive. Eh merde ! Il ne parlait pas pantoute de mes choix de vie, lui là !

J'actionne le clignotant et entame la manœuvre tout en mourant profondément de honte. Quelle bourde ! Mes joues brûlent tandis que je prie pour qu'Olivier soit en train, intérieurement, d'oublier ce que je viens de dire et de décider de ne jamais, jamais mentionner ça à personne de tout le reste de sa vie. Même soûle, il faudra me torturer pour que je l'avoue, celle-là. Même si je devais l'admettre devant saint Pierre pour pouvoir entrer dans son maudit paradis, je pense que je choisirais d'aller rôtir en enfer ! D'ailleurs, qui a inventé cette foutue métaphore de la route de la vie ??

Heureusement, mon commentaire semble être passé inaperçu. Un bref coup d'œil par-dessus mon épaule me confirme qu'Olivier est concentré sur la route. La vraie. Celle de goudron avec des lignes jaunes.

Silencieuse, je conduis sur le chemin étroit bordé de grands arbres magnifiques, jusqu'à l'entrée du parc, où je me stationne. Olivier descend du minibus pour discuter avec le gardien pendant que Flavie et Jules se réveillent lentement, puis il remonte à bord avec un plan du site et un dépliant à la main.

— Notre emplacement est par là-bas, m'indique-t-il, puis je redémarre.

Selon la température et notre feeling, nous devrions rester ici environ une semaine. Oli a prévu faire un shooting photo pour une marque de lunettes de soleil. Le reste du temps, nous pourrions profiter de l'endroit comme nous le souhaitons, jusqu'à ce que nous en ayons marre.

Une fois arrivés à notre emplacement, nous sortons du véhicule pour nous dégourdir et pour enfin respirer l'air frais après une si longue route. Les yeux plissés dans le soleil, on s'envoie des demi-phrases pour se demander si on sort nos affaires, où on mettra la tente, si on a envie de pipi. Pendant que Flavie s'éclipse pour se soulager, je parcours le dépliant qu'Oli a pris à la guérite. Sur le dessus, le dessin d'un raton laveur déguisé en brigand nous prévient de ne pas laisser traîner de nourriture, ce qui pourrait attirer des visiteurs indésirables sur les lieux. L'illustration ridicule me fait beaucoup rire.

— J'ai trop envie d'aller me baigner dans le lac, annonce Flavie, rayonnante, en revenant du bois. Qui vient avec moi ?

Je fais oui de la tête, avec un grand sourire. Je sens déjà les chauds rayons du soleil estival me caresser la peau, et je n'ai aucune envie, pour le moment, de suer à installer un campement.

— Bonne idée, acquiesce Jules, mais montons d'abord la tente pour s'assurer qu'elle sera prête ce soir.

Oh. Moi qui pensais m'en tirer...

Mais je ne proteste pas et je vire mon capot de bord. Travaillons en premier, prélassons-nous ensuite. De toute façon, c'est à mon avantage de les aider à monter leur tente. C'est grâce à ça que j'aurai probablement une belle nuit d'intimité avec Olivier. Je dois avouer que je le trouve vachement sexy quand il scrute l'horizon, comme il le fait présentement...

Rapidement, le plan de match se concrétise : la tente, la trempette dans le lac, et ensuite, Flavie concoctera un souper apparemment écœurant sur le feu, ce qui m'intrigue et me fascine – perso, je n'arrive même pas à préparer quelque chose de réellement mangeable dans une cuisine bien équipée. La soirée bière et feu de camp qui suivra s'annonce très relax. Parfait pour moi !

— Tu viens avec moi réserver des kayaks pour mon shooting pendant que Flavie et Jules finissent d'installer leur nid ? me suggère Olivier. J'ai un concept de photo sur le lac en tête, que j'aimerais bien essayer.

J'accepte son offre avec enthousiasme. Une promenade en pleine nature me fera le plus grand bien.

Nous marchons silencieusement pendant un moment, zen tous les deux, profitant du charme de la forêt...

C’pas vrai pantoute ! Je me tais parce que je ne sais juste pas quoi dire. Je me demande à quoi pense Olivier en ce moment. En tout cas, il a l’air nonchalant, pas stressé. C’est ce que je constate grâce à un vif coup d’œil de côté.

Le mieux, dans ces cas-là, c’est de rester silencieuse jusqu’à ce qu’il prenne la parole. De cette façon, il choisira lui-même le sujet qu’il désire aborder et ça m’évitera d’avoir à le faire moi-même. Je suis un génie !

— Comme ça, Sandrine, amorce-t-il finalement, tu te sens perdue sur ton chemin de vie ?

EH MERDE ! Je suis ultra nulle. Bravo le génie ! J’aurais dû prendre le contrôle de la conversation...

— Moi aussi, je t’avoue, poursuit-il devant mon silence qui s’obstine à lui tenir tête. J’adore mon boulot, qui me permet de voyager et de découvrir le monde, mais je ne sais pas ce que j’en ferai. J’ignore où je serai dans cinq ans. Mais le *road trip* de l’an dernier dans les Maritimes, ça m’a changé, et j’aime ce que devient cette version de moi. Alors je fais confiance à la vie. Ce nouveau périple sera tout aussi bénéfique. En télé, la deuxième saison, c’est toujours la meilleure, non ? Les personnages sont mieux définis, l’histoire commence à prendre du sens... Je me dis que c’est pareil pour mes voyages.

Les bruits de la forêt se réinstallent entre nous. Ce qu’il vient de me confier, c’est quand même important. Ça mérite une réponse.

— Quand on y pense, dis-je, savoir exactement où l’on s’en va, ça doit être tellement poche. C’est comme *spoiler* sa propre vie ! Si j’apprenais que

le personnage principal crève dans la prochaine saison, me semble que je serais déçue.

Oli éclate de rire. Je sens mon corps se détendre.

À une centaine de mètres devant nous se dresse une minuscule cabane de bois rond, près de laquelle sont empilés des kayaks et des canots. Visiblement, c'est là que nous nous rendons pour louer nos embarcations.

— Ça fait combien de temps que tu n'as pas fait la course ? me demande Oli, l'air moqueur, après s'être arrêté sur le chemin.

— Ça remonte à une enfance si lointaine qu'elle paraît appartenir à une autre, que je lui réponds après une courte réflexion.

— Ça, c'est dommage. On devrait peut-être remédier à ça, non ?

Son enthousiasme me gagne et l'idée me fait sourire. En plus, j'suis certaine de pouvoir gagner. Ado, j'ai participé à des compétitions de sprint et j'étais dans les meilleures de ma catégorie. Faut dire que j'ai grandi beaucoup plus vite que les filles de mon âge, ce qui s'est avéré un avantage tactique. On m'a insultée mille fois sur mes grandes cannes, mais elles m'ont néanmoins valu quelques médailles !

— D'accord, c'est bon. Et j'te gage même que j'arrive la première ! que je lui réponds avec assurance.

— Oh, semblerait que j'ai une adversaire bien sûre d'elle ! Alors la mise doit en être d'autant plus intéressante, tu ne crois pas ? On gage quoi ? Une vérité cachée à avouer ?

Décidément, il ne lâchera pas de vouloir apprendre à me connaître... J'en suis mi-flattée, mi-agacée. Mais comme je suis la pro de la course, je

ne cours aucun risque à jouer le jeu pour cette fois.

— *Deal !*

On scelle l'entente par une poignée de main officielle.

— Ça tombe bien, je cherchais justement à soulager ma conscience en confiant mon dernier meurtre à quelqu'un...

— Eille !! s'écrie Oli, faussement choqué, en m'assenant une légère tape sur une épaule. Je n'ai pas envie de devenir ton complice, moi !

— C'est vrai que c'est un pensez-y bien, hein ! *GO !*

Sans lui laisser le temps de réfléchir, je m'élance vers la cabane. Je donne tout ce que j'ai... et constate que c'est beaucoup moins facile que lorsque j'étais ado ! Mais en y mettant tous les efforts, même ceux que je ne savais pas avoir en réserve, je réussis à poser la main la première sur la poignée de la cabane.

— Yesss ! C'est moi qui ai gagné !! que je chantonne en haletant, à bout de souffle et pliée en deux.

— Bien joué, me concède Oli, arrivé un quart de seconde plus tard et dans un état beaucoup moins lamentable que moi.

À le voir à peine essoufflé, je pense qu'il m'a peut-être laissée gagner par exprès. Si c'est le cas, soit c'est très sympa de sa part, soit ce n'est qu'un froussard qui avait la chienne de se retrouver avec un secret trop lourd à porter, même pour ses larges épaules sexy. Mais quoi qu'il en soit, c'est moi qui ai gagné.

— Tu me dois une confidence, que je lui rappelle en effectuant une petite danse de la victoire, maintenant que j’ai retrouvé un minimum de capacité à me mouvoir. Allez, vas-y, je suis tout ouïe !

— Voyons voir, réfléchit-il, le regard perdu dans ses pensées. Mon plus grand rêve, ce serait que mes contrats de photographie me mènent hors de l’Amérique. Je fantasme de voyager partout pour découvrir le monde. L’Australie me fait particulièrement envie, surtout pour avoir l’occasion de rencontrer un kangourou. Ils ont l’air chouettes, ces mecs-là !

Il joue la carte de la nonchalance, mais je ne suis pas dupe. Il n’arrête pas de me lancer des regards en coin. Il va devoir se lever tôt s’il veut me déjouer au jeu du mystère. Et puis franchement, ce n’est pas un grand scandale, ce qu’il vient de me révéler... Mais si je veux qu’il respecte mon mystère, je serais bien folle de me mettre à creuser le sien.

— Confidence acceptée, que je me contente de lui répondre en hochant la tête.

— Tôt ou tard, je finirai bien par en apprendre plus sur toi, me prévient Oli en fixant ses profonds yeux bleus dans mon regard.

— Rien n’est moins sûr, que je lui réponds, amusée, en ouvrant la porte de la cabane et en fermant celle de ma conscience.

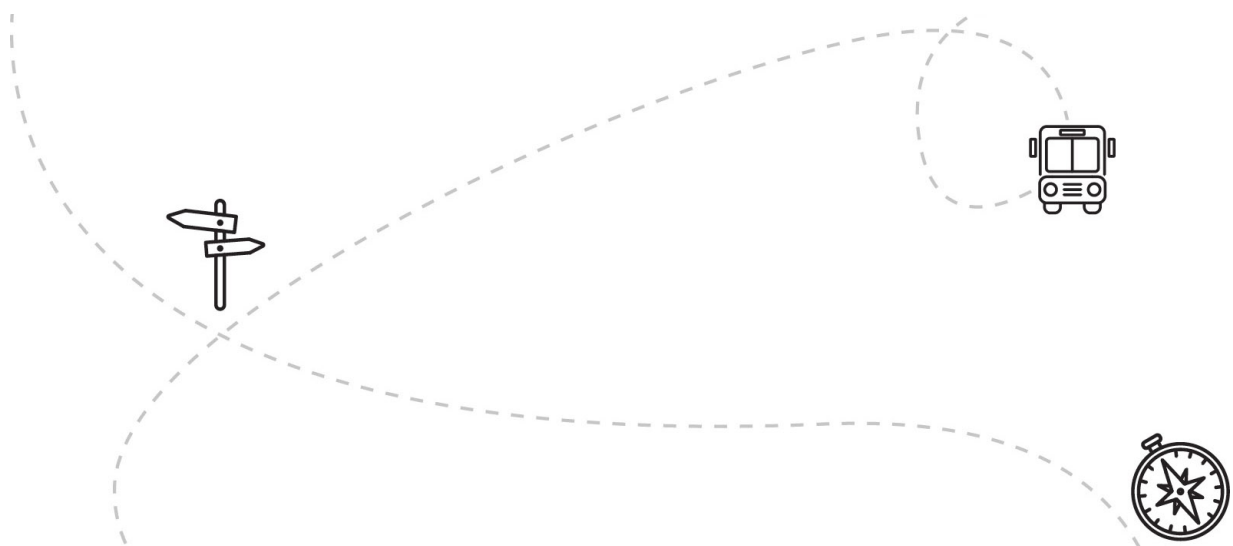
Mais j’ai comme le pressentiment que s’il continue comme ça, mes résistances ne tiendront pas très longtemps... Allez, les barrières ! Faites donc votre job !

Un homme est accoudé au petit comptoir de la cabane, en train de lire une revue de chasse et pêche. Olivier le salue, s’informe de la marche à suivre pour réserver les kayaks, puis on se présente et on entame vite la

conversation tous les trois. L'homme est drôle et sympathique, et il nous parle du parc avec animation. Je le trouve divertissant, ce bonhomme, et j'en oublie presque mes petits inconforts intérieurs. Je sens qu'en ce moment, si on me posait les bonnes questions, il ne faudrait pas grand-chose pour que j'abaisse ma garde, même sans alcool...

Eh *boy* ! La discipline va être compliquée à maintenir, durant ce voyage, pour préserver mes affaires privées. Attention, DANGER !

OceanofPDF.com



Chapitre 4

MAUDITES BARRIÈRES CHAMBRANLANTES

Sur le chemin du retour vers notre emplacement de camping, je décide qu'il vaut mieux tenter une nouvelle stratégie pour ne pas être prise au dépourvu. Mes mécanismes de défense ne me semblent pas très fiables en présence d'Olivier. Si ça se trouve, ils vont me laisser tomber à la première occasion. Il me faut donc garder le contrôle le plus possible.

Puisque la méthode du « *plaster* » a fait ses preuves, je décide de lui faire un condensé rapide de mon histoire de vie. Comme ça, il aura l'impression d'avoir accès à moi, mais ça ne lui laissera pas le loisir d'approfondir chaque élément. S'il pense qu'on a fait le tour, il laissera sûrement ma vie privée tranquille.

— Bon, puisqu’il faudra bien y arriver tôt ou tard, je préfère régler ça tout de suite, que j’annonce de but en blanc tandis qu’on parcourt le sentier en sens inverse. Je n’aime pas vraiment parler de moi, mais je vais faire un effort. Alors voilà : j’ai grandi dans un petit village perdu avec des parents accros au quinoa et à la méditation pleine conscience. Je n’ai pas de frères et sœurs et ça me va très bien. Enfant, j’ai eu un chien qui me détestait, et lorsque ma prof de deuxième année a dit que le chien était le meilleur ami de l’homme, j’ai compris que j’étais vouée à une existence très solitaire. Puis, j’ai rencontré Éloïse qui est encore plus fidèle qu’un clébard. Comme tu le sais déjà, on a partagé notre vie jusqu’à tout récemment. J’ai enchaîné les petits boulots et les grands amants, donc pas de grande histoire romantique pour moi. Mon dernier boulot, c’était serveuse dans un petit bar bistro. C’était plutôt sympa, principalement parce que le café était gratuit pour les employés. Ce n’était pas une carrière, mais ça payait les factures. Sinon, j’ai principalement passé ma vingtaine à mal manger, peu dormir et trop boire. D’alcool, de café et parfois les deux ensemble. Élo est tombée amoureuse et commence une nouvelle vie, faque je me suis demandé ce que j’allais bien pouvoir faire de mon été... Pis c’est là que je t’ai rencontré et nous voici ! À toi !

J’ai défilé mon monologue d’une traite et je reprends mon souffle en fixant Olivier, dans l’attente qu’il me fasse à son tour un résumé de sa biographie. Après, on pourra enfin passer à autre chose.

— D’accord, débute-t-il lentement, surpris et amusé par ma tirade. De mon côté, j’ai été élevé par des parents hyper stricts qui croyaient savoir mieux que leurs enfants comment ils pouvaient être heureux. J’ai deux frères qui ont fait tout ce que mes parents voulaient, soit des études menant à un travail de bureau de neuf à cinq. Je suis donc le mouton noir de la

famille, le pauvre artiste perdu. Heureusement que Jules a toujours été présent, plus fidèle qu'un chien lui aussi. J'ai eu quelques relations amoureuses plus ou moins marquantes. J'ai réussi à survivre grâce à quelques contrats ennuyants de photographe de mariage ou de studio. Je tripe ben raide depuis que je peux faire ce qui me passionne vraiment. Pis il y a quelques semaines, je suis parti en week-end plein air, je t'ai rencontrée, et nous voilà.

Satisfaite, je marche jusqu'au minibus d'un pas (et le cœur) plus léger, Olivier à côté de moi qui semble tout aussi content qu'on se soit enfin fait un portrait l'un de l'autre.

Flavie et Jules ont fini de placer leurs affaires dans leur tente – ils ont l'air de s'être chamaillés tout le long sur la façon la plus efficace de le faire. Nous enfilons nos maillots, puis nous nous dirigeons vers le lac.

La plage est correcte, pas spectaculaire mais quand même belle et propre. On laisse nos serviettes en tas dans le sable sec, et on va tout de suite profiter de l'eau rafraîchissante. Même si l'eau du lac est stagnante et un peu brune, elle me lave néanmoins de ma crasse de route et délie mes jambes, ankylosées par la conduite. Je me laisserais flotter pendant des heures.

À notre retour au campement, nous dégustons une délicieuse paella de riz, légumes et fruits de mer. Flavie n'avait pas menti, elle est une *cook* exceptionnelle, qui a même pensé conclure notre festin par des typiques *s'mores*.

— Il est l'heure de s'enivrer, disait Baudelaire ! lance Jules ensuite, en montrant du doigt son propre t-shirt, où cette citation prémonitoire est imprimée sur le tissu.

Il soulève de l'autre main le butin qu'il rapporte de la glacière du minibus : quatre bières rousses et un petit paquet de douze saucisses à griller. Il nous tend sa récolte à partager, puis s'écroule sur sa chaise pliante.

— Ça, c'est la vie ! clame Flavie après avoir décapsulé sa bière et en avoir pris une grande gorgée. Je sens que le voyage va être top, malgré la charge de devoirs cette session-ci.

Elle prend une autre gorgée et expire en laissant tomber ses épaules, avant de poursuivre à mon intention :

— Jules et moi, on s'est rencontrés dans un programme d'études en agriculture biologique y a deux ans. Pis quand Oli nous a offert de nous joindre à lui l'an dernier, on n'a pas hésité une minute. On a fait transférer tous nos cours à distance et on a sauté dans le minibus.

— Vous aimeriez avoir une ferme plus tard ? que je lui demande, sincèrement intéressée.

— Oh non, pas vraiment, me répond Flavie. Je dirais plutôt qu'on vise à avoir une maison de campagne avec une ferme à côté. Avec des poules et quelques animaux, mais surtout une immense serre remplie de légumes biologiques. Au fond, notre rêve, c'est d'être presque autosuffisants... je dis « presque » parce que c'est pas vrai que je vais commencer à fabriquer ma propre farine, si tu vois ce que je veux dire.

Pas vraiment, que je pense intérieurement. Moi, juste l'idée de devoir faire l'effort de sortir pour aller à l'épicerie me démotive tellement que je finis en général par me *caller* du resto. Je suis très, très loin de voir ce qu'elle veut dire, mais à voir les étincelles dans ses yeux lorsqu'elle en parle, je comprends que ça la fait réellement vibrer.

— J’aime franchement l’idée de produire nous-mêmes ce que l’on mange, poursuit-elle, l’air songeuse. Parfois, quand je rêve, je me dis que je pourrais faire pousser plein de fruits et cuisiner des confitures que je vendrais dans les marchés.

— On pourrait même avoir des abeilles et vivre aussi de la vente du miel, ajoute Jules, le regard perdu dans le feu et dans ses propres rêveries. Je pense que je me vois bien en apiculteur.

— Je dois avouer que ce plan de vie ne me ressemblerait pas du tout, mais vous deux, il semble vous aller à merveille ! que j’approuve. Ça vous fait un méchant gros bouquet de projets, tout ça !

— Ahhhh, la vie, c’est d’avoir tellement de rêves dans la tête que tu n’auras jamais assez de temps pour tous les réaliser, philosophe Jules comme un vieux sage.

— Et c’est vraiment super que vous puissiez continuer vos études sur les routes. On a déjà vu pire salle de classe, mettons !

— C’est vrai. On devrait donner des ateliers pour promouvoir notre mode de vie. Montrer aux gens comment s’organiser pour le faire, eux aussi. J’suis certain que ça ferait baisser le taux de décrochage.

Tandis que l’ambiance se réchauffe, j’apprends à faire connaissance avec mes nouveaux compagnons. Faut dire qu’eux, ils n’ont pas de mal à étaler leur vie privée sans réserve.

Somme toute, ils me plaisent bien, tous les trois. Assez pour que je puisse facilement m’imaginer revenir dans le temps pour partir le long des routes des Maritimes en leur compagnie. Bon, c’est sûr que pour mettre ce plan à exécution, il y aurait certains trucs à régler, entre autres trouver

comment réussir à reculer dans le temps. Un détail, quoi ! N'empêche, je vois la suite de notre voyage d'un bon œil. Je pense que nous nous amuserons bien, tous ensemble.

— Eille, mes saucisses ! braille soudain Jules en se penchant d'un côté puis de l'autre de sa chaise. Vous m'avez fait une joke, c'est ça ?

Tout le groupe se regarde à la recherche d'un coupable. Difficile de s'accuser : nous sommes tous restés assis sans broncher... et à mon avis, c'est Jules le plus blagueur de la gang. Alors si j'avais à m'avancer, je dirais qu'il fait semblant d'avoir « perdu » ses saucisses pour nous faire perdre notre temps à l'aider dans sa recherche imaginaire. Cours toujours, moi je ne bronche pas de mon siège.

— Ben non, lui dit sa blonde. T'as dû les oublier dans la roulotte. Tu sais à quel point t'es lunatique les premiers jours de voyage. Ton stress lâche pis ton cerveau prend congé.

— Ouais, t'as sûrement raison..., lui répond Jules, déjà plus calme. J'vais aller voir dans le frigo et je vais en profiter pour nous ramener des bières. On dirait qu'on est prêts pour une nouvelle tournée.

Il disparaît un instant dans le minibus et revient les mains bien chargées. Après avoir distribué l'alcool, il ouvre son nouveau paquet de saucisses, en pique deux au bout d'une branche en Y et entreprend de les faire rôtir.

— En tout cas, j'suis vraiment heureux que Sandrine ait décidé de venir avec nous, confie Olivier aux autres. Pour sa charmante compagnie, bien sûr, mais aussi parce que grâce à elle, notre emplacement de camping est gratuit !

— Heeeiin ?! s'étonne le couple d'une même voix.

— Ben oui. Pendant que je réservais les kayaks tout à l’heure, on a jase avec le proprio du parc. Il a dit qu’il était à refaire tout son site Internet, et Sandrine a eu la brillante idée de lui proposer que je prenne des photos du site pendant notre séjour. En échange, il nous laisse dormir ici aussi longtemps qu’on le souhaite.

Je hoche la tête en souriant, confirmant que c’est bel et bien ce qui s’est passé.

— Wow ! C’est génial, ça ! siffle Jules, impressionné. D’ailleurs, Sandrine, je me pose la question depuis qu’on est partis. Qu’est-ce qui t’a décidée à nous accompagner ? Tu te cherches, ou tu fuis ?

— Ah non, se bute Flavie, tu ne vas pas recommencer avec ça ! Laisse-la donc tranquille avec tes idées à la noix. Si tu continues comme ça, tu vas brûler en enfer. Regarde ! T’as même déjà un pied chez le diable.

— Oh merde !! sursaute Jules en voyant que l’une de ses chaussures a reçu un gros tison.

D’un geste vif, il la frotte dans la pelouse pour l’éteindre et éviter de l’abîmer davantage.

— J’espère que t’as retenu la leçon, le gronde gentiment sa blonde lorsqu’il se rassoit. La vie t’envoie un message clair. Laisse Sandrine tranquille avec tes théories ridicules.

— La vie, ça brûle ! Si tu ne te brûles jamais, c’est que tu ne vis pas pleinement, réplique-t-il en lui faisant une grimace.

Je souris à leur chamaillerie amoureuse. Apparemment, Flavie l’a entendue trop souvent, la théorie de son chum. Mais ce n’est pas mon cas.

Ma curiosité l'emporte une nouvelle fois.

— Vas-y, Jules. Explique-moi donc ce que tu veux dire par là.

— Je pense que les gens voyagent pour l'une ou l'autre de ces deux raisons. Soit ils veulent se trouver eux-mêmes, soit ils fuient quelque chose. Nous trois, on est des chercheurs, c'est évident. On a la tête pleine de rêves sans savoir ce que l'on va en faire. On parcourt les kilomètres en observant le monde pour y trouver notre place. On est partis pour mieux revenir, mais on n'a laissé aucun bordel derrière nous. Parce que tu vois, ceux qui fuient, eux, ont inmanquablement laissé derrière eux quelque chose de leur ancienne vie qui sent mauvais, comme un ancien petit copain et une injonction restrictive... une mère envahissante et soporifique... un squelette dans le placard...

— ... ou le souvenir oppressant de ce meurtre non prémédité commis lors d'une nuit pluvieuse, que j'ajoute pour agacer Olivier.

À la lueur du feu, je le vois froncer le nez puis sourire à ma blague. Heureusement qu'il a compris la plaisanterie. Ç'aurait été moins drôle, disons, de me faire réveiller en pleine nuit par des policiers pour apercevoir Oli recroquevillé sur lui-même à l'autre bout du minibus.

— Exactement, m'accorde Jules. Tout ce qui fait qu'on meurt d'envie de partir sans un regard derrière nous. Alors toi, qu'est-ce que tu es ? Une chercheuse ou une fuyarde ?

Je réfléchis un instant, incertaine de pouvoir statuer aussi facilement qu'il semble le penser.

— Je suis de la troisième catégorie, que je réponds finalement.

— Y a juste deux catégories dans ma théorie, insiste Jules. Tu dois faire ton choix parmi les options.

C'est exactement là que résident tous les problèmes de ma vie, qui n'a été qu'une longue succession d'embranchements à double choix où je ne *fittais* pas plus dans l'un que dans l'autre. Y en a marre.

— Si tes deux possibilités ne me plaisent pas, j'ai le droit d'en créer une troisième, que je m'obstine.

Après une courte objection de Jules concernant les règles de son jeu et une intervention de sa blonde qui l'exhorte à lâcher son attitude de « penseur rigide et obstiné », ils m'invitent à m'expliquer.

— Je pense que je cherche à me fuir moi-même, que je leur annonce, avant de boire une gorgée de ma bière.

Quand je disais que l'alcool me déliait la langue...

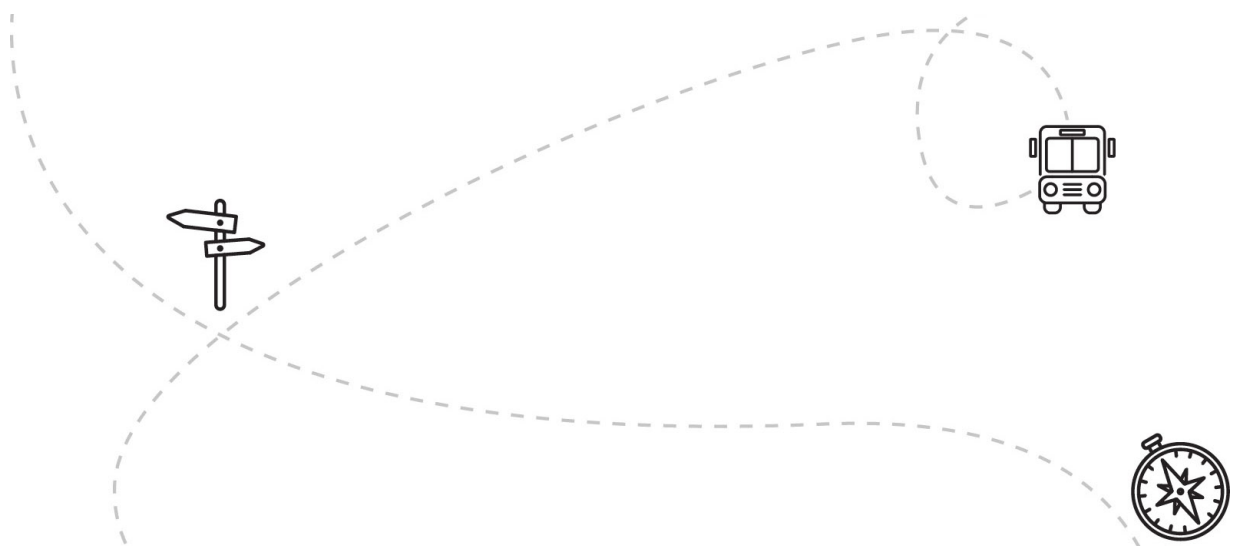
— Le problème quand on tente d'échapper à soi-même, c'est qu'on est toujours poursuivi par son ombre, me sermonne Jules.

— J'ai bon espoir de courir assez vite pour qu'elle se tanne !

Le groupe éclate de rire, puis la discussion reprend bon train. Je les écoute parler de leurs rêves les plus fous, et peu à peu je réalise que moi, j'ai oublié de rêver. À force de me laisser porter par le courant de la vie, est-ce que j'aurais oublié de me choisir un objectif ? Où sont donc passés mes rêves d'enfant ? Où est-ce que j'ai bien pu les égarer ?

Peut-être que je trouverai ma réponse au fond de ma bouteille de bière !?...

OceanofPDF.com



Chapitre 5

APRÈS LE FEU DE CAMP, LE FEU DU DÉSIR

Trois heures, huit bières, douze bûches et tout autant de saucisses plus tard, la fatigue gagne certains et le désir en atteint d'autres. Perso, je fais partie du deuxième groupe et Oli aussi, à voir comment il me regarde. Il s'approche de moi et pose doucement ses mains sur ma taille en esquissant un sourire espiègle, plein de sous-entendus. J'y réponds en ajoutant au mien une once de tentation et un zeste de désir.

— Prête pour aller dormir ? me demande-t-il à mi-voix.

Mais la flamme dans ses prunelles m'indique qu'il ne pense pas du tout à se reposer. Heureusement que Flavie et Jules ont leur propre tente, parce que je lui renvoie le même regard brûlant.

— Presque. Avant, je vais juste passer aux toilettes.

Les toilettes du minibus, c'est un trop gros tue-l'amour. Aussi bien investir un cinq minutes de marche pour me rendre aux cabinets publics du parc.

— Tu veux que je t'accompagne ? me propose Oli le gentleman.

Je réfléchis en vitesse à sa proposition. L'idée d'une petite promenade en plein cœur de la forêt au milieu de la nuit est charmante, mais quand je l'imagine en train de m'attendre devant la porte des toilettes, ça me met plutôt mal à l'aise. Aussi bien y aller toute seule.

— Non, non. Profites-en pour préparer le lit.

— T'es sûre ? Des fois qu'il y aurait des animaux dans les bois ?

— Ben là, franchement ! Je suis assez grande pour marcher la nuit sans avoir peur d'une marmotte. Je n'ai pas besoin d'un chevalier pour me protéger dans un parc national, quand même ! Je ne risque pas de croiser un grizzly ou un yéti. Pis même là, sache que je saurais me débrouiller.

— OK, me concède Oli, voyant bien qu'il ne pourra pas me convaincre. Je t'attends ici, alors.

Le laissant derrière moi, j'emprunte le sentier et me rends sans tracas au petit bâtiment où se trouvent les toilettes. À mon avis, on vit à une époque où y a un peu trop de chevaliers pis pas assez de dragons à combattre... Les pauvres, ils doivent s'inventer des raisons pour faire valoir leur masculinité. Désolée, les mecs, vous n'êtes tout simplement pas nés dans le bon siècle ! Les demoiselles en détresse, ça ne court plus les rues ! La seule façon pour

un homme de me venir en aide, c'est de restaurer mon wifi quand il me lâche, et encore là, il y a plein de filles qui sont capables de faire ça !

En sortant de la cabine, je rêve déjà en pensant à cette prometteuse partie de jambes en l'air. Remarquant une machine distributrice, je réalise que j'ai encore un petit creux à combler. La dépense d'énergie physique imminente va me demander du carburant. Je me paye un sac de chips, puis j'emprunte le sentier du retour.

— Pis en plus, j'arrive à chasser ma nourriture par moi-même ! dis-je à voix haute même si je suis seule, tout en déchirant le sachet.

Une folle odeur fromagée embaume aussitôt l'air et je la savoure avant même d'avoir croqué une croustille. C'est comme un préliminaire gastronomique, me dis-je, humant cet arôme à plein nez. Bon. Ma libido est dans le tapis. Je ferais mieux de ne pas tarder à retourner au minibus.

J'accélère le pas, mais je suis stoppée par l'apparition d'un raton laveur sur le sentier, quelques mètres devant moi.

— Salut. T'as pas trop l'air d'un brigand, que je lui dis en repensant à la brochure qu'on nous a remise à l'entrée du parc.

Immobile face à face, on se regarde l'un l'autre. La scène semble tout droit sortie d'un mauvais sketch western. Je réfléchis un moment, me demandant ce qu'il est préférable de faire. De toute évidence, l'animal a dû sentir ma collation. Je ne sais pas s'il vaut mieux que je lui balance une chips ou deux avant de partir en sens inverse, ou si je devrais plutôt changer de direction sans le nourrir. Quelques croustilles le contenteront, le retarderont ou lui mettront davantage l'eau à la bouche ? Et puis d'ailleurs,

est-ce que je dois marcher d'un pas lent, faire un sprint ou plutôt m'enfuir en zigzaguant sur le chemin ?

Eh merde... J'aurais peut-être dû lire la brochure au lieu de m'en moquer. Et éviter d'ouvrir mon sac de chips sur le sentier.

En même temps, à voir la taille de ses pattes, il ne doit pas courir bien vite, que je pense en échafaudant mon plan de fuite, alors que mon adversaire ne m'a pas quittée du regard une seconde. Je pense qu'il n'a même pas cligné des yeux. Je prends une grande respiration pour me calmer. Sérieusement, qu'est-ce qu'un seul raton laveur peut faire contre un humain intelligent ?

Soudain, les buissons s'agitent. Comme pour me contredire, pas moins de cinq autres ratons font leur apparition.

— Eh bâtard ! que je marmonne entre mes dents, suivi de nombreux sacres.

Nanon ! Ça ne se peut pas qu'ils fassent équipe de même ! Pis l'un d'eux tient un sac de saucisses vide entre ses pattes... Le voilà, le voleur que Jules cherchait tout à l'heure !

Pas de panique. Pas de panique. PAS DE PANIQUE !

Je cède à leur intimidation et je lance mon sac de chips dans leur direction, le plus fort possible. Ils auront ce qu'ils veulent et me laisseront tranquille, que je me dis naïvement. En moins de deux, les brigands attrapent le butin et me fixent toujours, l'air de m'accuser d'avoir caché de la bouffe sur moi. De m'en être gardé. Pour un peu, ils vont me sauter dessus pour me fouiller... Est-ce que je devrais retourner à la machine distributrice pour leur payer d'autres gâteries !?

Je remarque alors que mes doigts sont couverts d'une légère couche de poudre à saveur de fromage. C'est pour ça qu'ils m'enlignent comme une cible ! Ils s'apprêtent à accourir vers moi tels des ninjas, à me projeter au sol et à lécher sauvagement mes mains !

M'enfuir me semble être la meilleure solution, alors je prends mes jambes à mon cou. Tout en courant, j'entends le bruissement de mes assaillants qui se sont lancés à ma poursuite. Lorsque j'atteins un embranchement, je prends à gauche sans même réfléchir. Dix secondes plus tard, je réalise que je ne sais plus du tout où je suis. Je poursuis ma course sur le sentier obscur, déjà essoufflée, n'ayant aucune idée de ce que je pourrais faire d'autre.

Tandis que je cours, mon esprit vagabonde. Je m'imagine sortir blessée de cet affrontement. Il paraît qu'avant de mourir, on voit toute notre vie défiler devant nos yeux. Moi, en ce moment, je revois toutes les vidéos YouTube que j'ai visionnées pour me marrer et qui concernaient un humain attaqué ou tourné en bourrique par un animal. Bien fait pour moi ! Maudit karma !

Mon élan est subitement stoppé. Un nuage de moustiques m'attendait sur le chemin et vient de s'inviter dans ma gorge. Ouache ! Je m'arrête pour tousser et recracher violemment les insectes (et mes poumons par la même occasion). Heureusement, je n'entends plus les ratons derrière moi... Je semble les avoir semés.

Tout en titubant, je discerne une désagréable odeur qui me monte au nez... Oh non ! Faites que je n'aie pas pilé dedans !! Faites que je n'aie pas pilé dedans !!!!!

Les moustiques ayant quitté la région périphérique de ma tête, je peux enfin ouvrir les yeux pour constater les dégâts. YEURK ! Ma chaussure a atterri dans les excréments de je ne sais quel animal pas assez *wise* pour faire ça ailleurs qu'en plein milieu du sentier ! *Come on !!*

Bestioles 3, Sandrine 0.

Je m'approche de la pelouse et essuie frénétiquement mon pied dessus pour nettoyer ma chaussure. Apparemment, la nature me déteste. Rien de plus normal que de lui rendre la pareille.

Je sursaute en entendant des sons douteux qui se rapprochent de moi. Les ratons !! Les revoilà ! Dans la noirceur de la forêt, je ne les discerne pas, mais je sens qu'ils seront bientôt là. Prête à me battre jusqu'au bout, j'attrape une branche par terre sur le bord du sentier. Je n'ai aucune expérience en arts martiaux, mais j'ai quelques saisons de baseball derrière moi et je suis convaincue qu'un raton laveur, je peux te swigner ça rien que sur un temps !

— Swishhhhhhh ! Swishhhhhhh ! que je hurle de façon saccadée, limitée par ma respiration qui n'a pas encore repris son rythme normal.

— Sandrine ? dit soudain une voix que je reconnais aussitôt. C'est toi ? Tu vas bien ?

Devant moi apparaît un Olivier à l'air troublé. Surprise en plein bois à m'agiter comme une joueuse de baseball prête à faire un coup de circuit, je rougis vivement. Une chance qu'il fait noir...

— Euh, oui, oui, que je réponds, toujours haletante, en reprenant une position plus naturelle. Je faisais juste mon petit jogging de nuit.

Ce n'est pas tout à fait un mensonge. Je courais réellement sous les étoiles. Évidemment, Oli n'est pas dupe, mais il ne relève pas, ce qui lui fait gagner quelques points supplémentaires.

— J'étais super inquiet de ne pas te voir revenir au minibus. Je suis allé te rejoindre aux toilettes et elles étaient vides. J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose de grave et je suis parti à ta recherche.

— En réalité, je me suis perdue en fuyant un groupe de rats laveurs qui m'a attaquée. Ils ont senti que j'avais des chips et ils ont insisté pas mal pour que je partage, disons... Je ne savais pas qu'ils pouvaient être si sauvages !

— Tu veux dire que tu ne savais pas que des animaux sauvages pouvaient être sauvages ? dit Oli, retrouvant son air espiègle.

Je lui fais un sourire en coin, mais je ne dis rien.

— L'important, c'est que tu ailles bien.

Il se moque un peu de moi et je l'ai bien mérité.

Maintenant que j'ai repris mon souffle, nous reprenons la route, Oli, moi et mon humiliation. Je traîne mon pied droit sur le sol le plus possible, afin de m'assurer qu'aucune trace nauséabonde ne nous accompagnera jusqu'au campement pour gâcher la bonne partie de culbutes que j'ai toujours l'intention de m'offrir.

Au tournant, je reconnais enfin notre emplacement de camping et je presse un peu le pas. J'ai hâte d'être en sécurité, et en intimité.

— J'aurais tellement dû t'accompagner, se reproche Olivier dès que l'on entre dans le minibus.

Il me prend dans ses bras avec douceur, sans doute pour me réconforter. Mais ce n'est absolument pas de réconfort que j'ai envie en ce moment. Je recule d'un pas et lève mon t-shirt au-dessus de ma tête, avant de le balancer par terre. Voilà ! Mes intentions ne peuvent pas être plus claires !

Oli baisse les yeux vers ma poitrine soutenue, galbée dans un soutien-gorge sexy en dentelle noire, avant de relever son regard et de le plonger dans le mien. Une lueur de désir y brille et un léger sourire satisfait se dessine sur son visage. Ses mains toujours sur mes hanches, il resserre légèrement sa poigne tout en me rapprochant davantage de lui. Il presse son corps contre le mien, me révélant qu'il en a tout aussi envie que moi.

Prise instantanément d'un désir fou, je m'étire sur la pointe des pieds afin d'atteindre la hauteur parfaite pour l'embrasser, pendant que l'une de ses mains glisse le long de mon dos et tente ensuite de me défaire de mon soutien-gorge. Alors que la langue d'Olivier s'aventure dans mon cou, je sursaute en entendant la portière du minibus s'ouvrir brusquement sur Flavie et Jules, qui entrent en panique. Prestement, j'attrape mon t-shirt au sol et le plaque devant moi pour me couvrir un peu. Mais c'est quoi, leur problème à ces deux-là ??

— On est tellement désolés de vous déranger, chigne presque Flavie dès qu'elle comprend qu'ils viennent de nous surprendre. Vous ne devinerez jamais ce qui vient de nous arriver !

— On était en train de faire l'amour dans la tente, la coupe Jules, énervé, pis on a commencé à entendre des bruits louches.

— Au début, on a cru que c'était Oli qui nous faisait une joke plate. Qu'il se promenait autour de notre tente pour nous faire peur et nous couper dans notre envie.

— Mais on s’est dit tant pis, hein ! On a pensé que tu te tannerais de tes niaiseries pis que tu finirais par rentrer te coucher.

— Pis là, poursuit Flavie, on a entendu la fermeture éclair de la tente s’ouvrir. Là, on a compris que ce n’était pas Oli, parce qu’y a toujours ben des limites à écœurer le monde !

— Je vous confirme que ce n’était pas moi, les amis ! les assure Olivier.

— ON LE SAIT !! s’époumone à présent Flavie, au bord de la crise de nerfs. C’était un raton laveur !!

— QUOI ?!!! que je m’écrie dans un mélange de stupéfaction et d’amusement.

— J’veus jure. C’était un foutu raton laveur.

— Le maudit a réussi à tirer sur le zip, confirme Jules en hochant la tête. Quand j’ai vu ça, j’veus dis que ç’a pas pris de temps qu’on était habillés et sortis de la tente. Ben crime, y en avait quatre ou cinq qui attendaient devant.

— Voyons, c’est du délire ! s’exclame Oli, l’air de se demander si ses amis ne sont pas en train de nous mener en bateau.

Apparemment, le gang de bandits a réussi à retrouver ma trace !!

Je leur raconte à mon tour mon improbable anecdote de la soirée... en partie (pas besoin de préciser l’épisode des moustiques, du baseball et des excréments non plus).

— Ils sont complètement fous, ces animaux, s’étonne Olivier lorsque j’ai terminé mon récit.

— Dites, on peut dormir ici, s'il vous plaît, s'il vous plaît ? nous supplie Flavie, les mains jointes en prière. Je sais qu'on s'était dit chacun notre intimité, mais je ne pourrai jamais dormir si je dois partager la mienne avec des bestioles poilues.

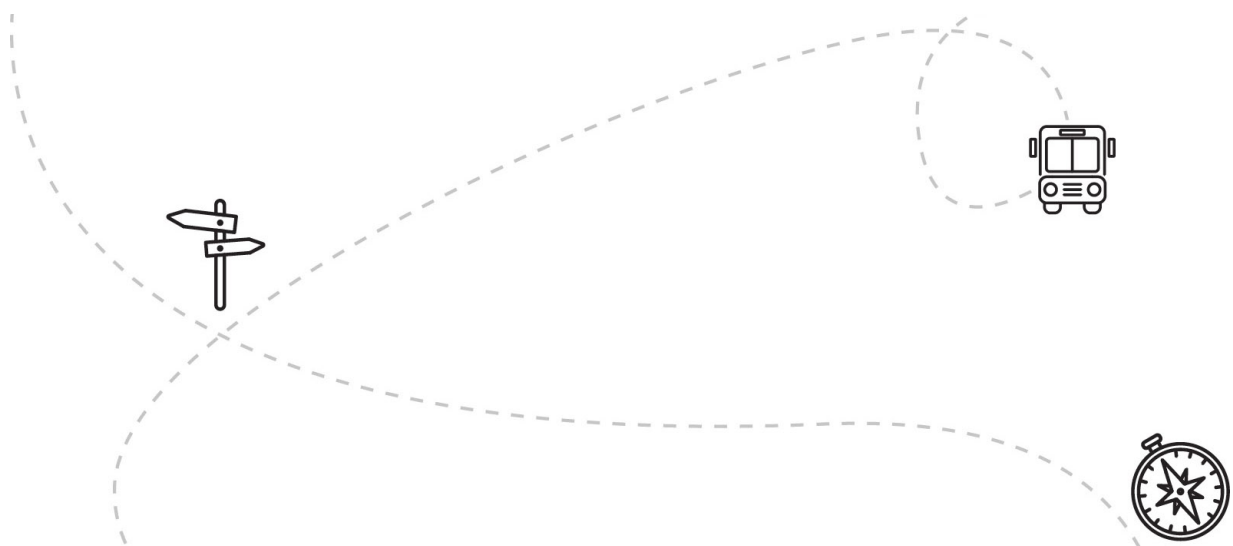
Olivier se tourne vers moi et même si on se connaît très peu, j'arrive à lire toute la déception que son regard me lance.

— Évidemment, acquiesce-t-il finalement alors que la déception me gagne aussi.

Nos amis s'installent donc pour dormir dans le minibus et Oli et moi établissons une barrière de couvertures entre nous deux, qui vise à nous éloigner pour éviter que la tentation nous submerge. Même si je suis très ouverte sexuellement, l'idée de m'envoyer en l'air à un mètre de spectateurs ne m'allume pas trop.

— Ce n'est que partie remise, me chuchote Oli avant de s'endormir.

Pis moi, la libido dans le piton, je profite de mon insomnie pour mettre au point quelques plans violents d'extermination de rats laveurs.



Chapitre 6

CONFIDENCES À CENT PIASSES

— Alors, alors ! Raconte-moi comment ça se passe, me presse Éloïse qui, à l'écran, tient un *drink* à la main, prête à écouter mon récit.

Je me cale dans ma chaise de plage, je réajuste mon téléphone pour être plus confortable, puis je me centre sur l'écran pour m'immerger dans ce tête-à-tête dont j'avais grand besoin. Sans point ni virgule, je défile d'une traite l'histoire des rats laveurs à ma meilleure amie.

— J'te dis, ils ont pris d'assaut le terrain de camping. Ils intimident tout randonneur gourmand et ont même infiltré deux autres tentes.

Devant les yeux ébahis d'Éloïse, je prends une grande bouffée d'air et elle éclate de rire.

— Wow ! Y en aura pas de facile !! J'aurais payé cher pour te voir en position joueuse de baseball en plein milieu du sentier, s'amuse-t-elle après s'être finalement arrêtée de rire, genre trois minutes plus tard. Êtes-vous allés signaler le problème à la réception, au moins ? Ç'a juste pas de bon sens !

— Ah oui, certainement, on est allés en parler avec l'employé très compétent de seize ans... Tu veux savoir ce qu'il a dit quand je lui ai raconté mon agression ? Ou bien tu préfères entendre les trente-deux façons que j'ai imaginées pour le tuer quand il s'est payé ma tête ?

Juste de repenser à ce petit abruti, j'en fais des boutons ! Il n'arrêtait pas de se marrer et tout ce qu'il a fini par me conseiller, c'est de ne pas manger de chips dehors. Wow ! Bel effort, Ducon !

— Y en a marre. Ça fait cinq jours qu'on est coincés ici parce qu'il pleut et qu'Olivier n'avait pas encore eu l'occasion de prendre de belles photos. Au moins là, il fait enfin soleil, alors ça devrait aller. Les trois sont sur le lac en ce moment, Flavie et Jules jouent les modèles.

— Ça se passe comment, d'ailleurs, avec les autres ? Et quand je dis « les autres », je veux surtout dire Olivier. Ça doit faire naître des émotions, se retrouver tous les jours avec un gars dans une ambiance exotique ?

— Calme-toi l'exotique, on est en Ontario. Et même si on était à Bora Bora, je te garantis qu'il ne ferait pas assez chaud pour créer ce genre d'émotions entre nous deux.

— Ouais, ouais. Je sais, je sais. Vous êtes juste deux amis qui couchent ensemble, résume Élo en prenant une voix agaçante pour se moquer de moi.

— Aghhhhhhh ! Si seulement on pouvait faire au moins ça ! que je m'exclame. Impossible de s'envoyer en l'air tranquilles quand on partage un si petit espace en groupe. Je passe des heures allongée à proximité d'un super beau spécimen et j'ai les hormones dans le tapis. Je ne te dis pas à quel point j'ai hâte qu'on parte vers un autre camping qui ne sera pas infesté de rats laveurs. Mettons que ce n'est pas comme ça que j'avais imaginé ce voyage. Je commence à me demander si je n'ai pas fait une erreur...

J'ai besoin que les choses bougent, et là, je m'emmerde royalement. Avec la pluie, il n'y a tellement rien à faire, sauf jouer aux cartes et attendre que le temps passe. C'est humide et ennuyant. Le minibus qui m'avait à la base paru grand et spacieux me semble à présent minuscule et étouffant. L'oxygène des uns devient celui des autres, si bien que j'ai très souvent l'impression de manquer d'air. Pis je n'ai pas eu de rapprochements avec Oliver. Zéro. *Nada*. Après la première soirée où on a été interrompus à cause des rats, il ne s'est plus rien passé. C'est à croire qu'il n'en a plus aucune envie. J'ai peur de croire qu'on soit si coincés à quatre dans le minibus et qu'il trouve toujours le moyen d'être loin de moi. Au fond, la proximité du groupe, c'est peut-être juste une bonne défaite pour lui ? Et même si on était seuls, il ne se passerait rien entre nous deux ?

Élo soupire de compassion dans mon écran.

— Même s'il y a une partie de moi qui a juste envie de te voir revenir, je pense quand même que tu devrais te laisser une chance, me dit-elle. OK, depuis qu'on se connaît, je ne t'ai jamais vue faire une activité extérieure, mais ça ne veut pas dire que tu n'apprécieras pas ton voyage. Il ne mouillera pas tout l'été, quand même. Attends de voir votre prochaine destination et de passer quelques journées de beau temps avant de prendre

une décision. Je sais que t'aimes bien réagir spontanément et que tu ne tolères pas les situations inconfortables, mais tant qu'à être partie, donne-toi donc une vraie chance d'en profiter pleinement.

— Mouin, t'as sûrement raison, madame la psy.

— Super ! Tu me vireras cent piasses dans mon compte. Pis roule pas des yeux comme ça quand on FaceTime. Je te vois, je te ferai remarquer.

— Moi ? Ben non, voyons. Je levais les yeux au ciel pour remercier le Grand Boss d'en haut d'avoir la chance de te connaître, que je blague.

— Et puisqu'on y est, si j'étais toi, je me hâterais de rééquilibrer mon image auprès d'Oli.

— Hein ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben là, on est d'accord que t'as eu l'air d'une méchante folle dans les bois. T'as sûrement pas envie qu'il reste pris avec cette image-là de toi. Déjà que vous frôlez la *friendzone*, faut que tu rétablisses illico que tu es une femme autonome et sexy ! Une vraie femme avec de la classe !

Éloïse a lancé son idée à la blague et rigole dans mon écran, mais elle n'a peut-être pas tout à fait tort. Peut-être que c'est pour ça qu'Oli reste si loin de moi. Il est coincé avec cette image pas attirante de la cruche qui hurle dans la forêt, au milieu de la nuit. Si je veux nous donner une chance de « profiter pleinement » de ce voyage, je dois reprendre les choses en main et lui faire clairement savoir mes envies.

— Bon ! On peut-tu changer un peu de sujet, là, avant que tu me prennes tout mon fric ? Comment tu vas, toi ?

Les histoires d'Élo m'amuse toujours autant qu'un téléroman. Y a deux personnages dans sa vie qui ont le rôle de la mettre sur les nerfs. D'abord sa sœur, qui la fait tourner en bourrique la plupart du temps avec ses idées saugrenues et son anxiété presque contagieuse : ses angoisses se répercutent sur les gens qui l'entourent.

Et y a aussi sa tyrannique belle-mère, Trish, contre qui elle livre une guerre à laquelle j'ai le plaisir coupable d'aimer assister. Cette femme la déteste, à n'en pas douter. Disons simplement que ça ne fait pas son bonheur qu'elle sorte avec son fils, pis elle est prête à le lui faire payer cher. La source du conflit, en dehors du fait qu'Élo existe, c'est qu'elle est une fille trop simple et qu'elle provient de la classe moyenne. Puisque la famille d'Édouard est issue de la haute société, Trish se ronge les sangs. Elle s'inquiète des qu'en-dira-t-on. Heureusement, Édouard n'en a rien à foutre de l'opinion de sa mère, mais ça n'empêche pas cette dernière de se mêler constamment de la vie d'Élo et de lui envoyer des bombes dès que possible. Je gage que c'est elle qui la fait autant sortir de ses gonds ce matin... Faites que ce soit elle ! J'aime tellement ça la détester !

— Bah tu sais, me répond Élo, la routine. Trish me rend complètement folle.

Yess !!!

— C'est simple, j'veais l'étriper, poursuit-elle. Tu te rappelles l'époque où elle ne voulait pas que je sorte avec son fils ? Ben finalement, ça me manque. Je n'aurais jamais cru dire ça, mais depuis qu'elle semble s'être résignée à me voir dans les portraits de famille, elle fait tout pour que je *fitte* dans son moule. On dirait qu'elle veut m'éduquer. Ou plutôt me dresser, comme un chien.

— Elle te met le museau dans ton urine quand tu ne fais pas pipi au bon endroit ?

— Elle ne doit pas être loin d’y penser. Jusqu’à présent, elle se contentait de me donner des ordres, mais là elle vient de franchir la limite : elle veut que je change mon prénom ! m’annonce Éloïse si fort que même les poissons dans le lac se retournent et me lancent un regard réprobateur.

Rapidement, je cherche mes écouteurs dans mon sac de plage. Si seules mes oreilles sont témoins de son histoire, je vais éviter de troubler la paix qui règne autour de moi.

C’est ça, le problème avec la nature. C’est supposé être zen et calme. Personne ne s’étonnera jamais de voir un couple s’engeuler ben raide en pleine ville ; quand ça arrive, on continue tout bonnement notre journée sans en être affecté. Parfois, même, on reste un instant pour se permettre d’écouter, on accorde notre vote silencieux à l’un ou l’autre des participants, comme si on regardait une émission de télé.

En revanche, quand le même couple se livre à une joute verbale en pleine forêt, ah ben là, là, ça nous dérange. On leur en veut de nous déranger dans le moment que l’on avait choisi pour être tranquille.

Bref, je fais taire les exclamations de mon amie en enfonçant mon fil d’écouteur dans mon cellulaire.

— Elle dit que mon prénom n’est pas digne, m’explique-t-elle en rageant à présent dans la zone condensée de mes oreilles. Elle m’a donné ce matin un formulaire de l’état civil, déjà rempli, qu’il ne me restait plus qu’à signer. Tu imagines !?

— OK, wow ! Elle est vraiment sérieuse, en plus ?! Je croyais que ce n'était que l'une de ces vacheries qu'elle aime bien te lancer. Pourtant, elle s'appelle Trish... Me semble que juste ça, ça lui enlève le droit de juger le prénom des autres. Mais qu'est-ce que ça veut dire d'ailleurs, un « prénom digne » ?

— Va savoir ! La kryptonite de Trish, c'est l'embarras mondain. La gêne en société. Éloïse, ça ne doit pas sonner assez riche !

— Oh !! Est-ce que je peux choisir ton nouveau prénom ?!! que je lui demande, soudainement excitée. *Please. Please. PLEASE* !! On pourrait t'appeler Juliette, parce que ça *fitte full* avec une histoire d'amour interdit. Ou Alice, parce que ta belle-mère est comme la terrible Reine de cœur du Pays des merveilles ! Mais si je devais voter, je prendrais Micheline. T'as une tête de Micheline !

— Arrête de rire de mon malheur ! me réprimande Éloïse ou quel que soit son nouveau prénom.

Mon amie camoufle son sourire du mieux qu'elle peut (c'est-à-dire pas très bien). Elle dira ce qu'elle voudra, mais mes plaisanteries lui ont remonté le moral, et à présent, elle s'exprime déjà plus calmement. Mes oreilles n'en sont que soulagées. Moi aussi, je devrais lui réclamer cent piasses.

— En fait, elle a juste ajouté un H devant mon prénom, me précise-t-elle d'une voix plus posée. Héloïse !

— Ben voyons donc !! Est-ce qu'elle se pense en pleine *game* de scrabble ? Elle veut que ton nom vaille plus de points ? Ou bien c'est que la lettre H contient toute ta dignité ?

— Demande-moi pas de t'expliquer ! Je n'ai rien compris pantoute ! Mais y est pas question que je signe son foutu formulaire, même sous la menace. D'ailleurs, elle ne veut pas non plus qu'on continue à m'appeler Élo, parce que les surnoms, selon elle, ç'a pas de classe !

— Pfff, tu parles ! Elle est juste jalouse parce qu'elle, elle a jamais eu d'amis pour lui donner des surnoms. Si ça se trouve, c'est pour ça qu'elle est aussi maléfique. Tu devrais envisager de nourrir son enfant intérieur en l'appelant dorénavant Tritri, que je me marre.

— Non, sais-tu, je n'ai pas prévu mourir cette semaine. Tu imagines bien la crise qu'elle me ferait si j'osais faire ça ! N'empêche que je me demande vraiment ce qu'elle a pu vivre d'aussi terrible pour devenir un tel monstre. J'en ai glissé un mot à Édouard, mais il m'a répondu que sa mère ne parle jamais au grand jamais de son enfance. À croire qu'elle est née à quarante ans, cette femme-là !

— J'te gage que ce sont des séquelles de la Première Guerre mondiale. J'suis sûre qu'elle a plus de cent ans et qu'elle s'est toute fait refaire la face.

Dans mon écran, Éloïse pas de H éclate de rire.

— Bon, faut que j'te laisse, Sandrine. Je fais encore partie des gens qui ont un boulot, et ma journée va bientôt commencer.

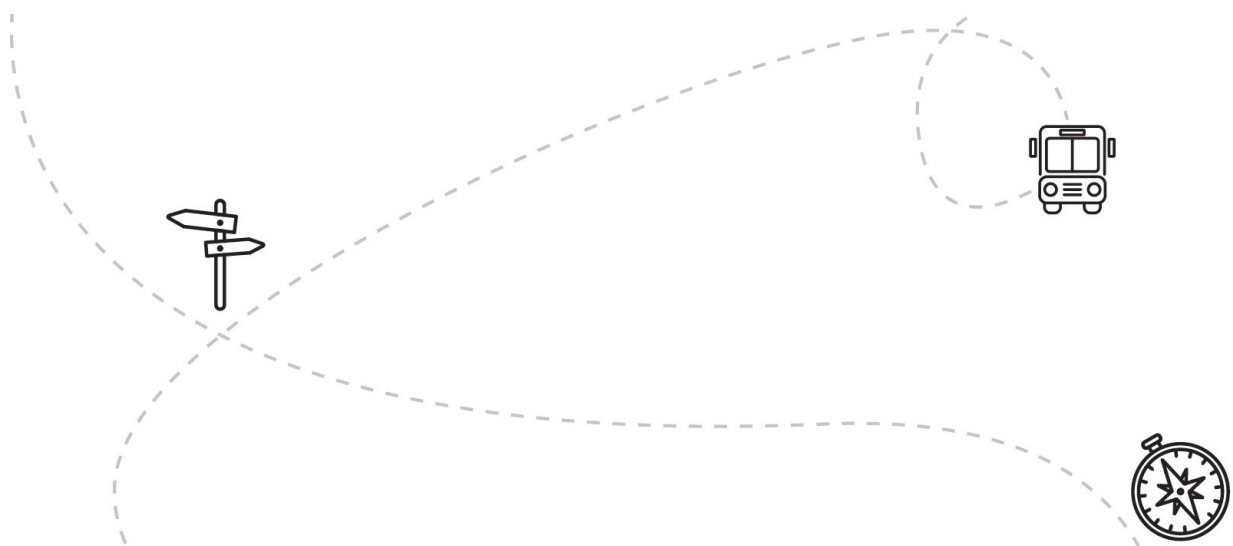
— Beurk, un boulot, dis-je en grimaçant. Tu sais quoi, je n'ai jamais été trop attirée par une carrière, mais je regarde la gang sur le lac, pis je pense que j'ai trouvé mon job de rêve.

— Voyager pour prendre des photos dans des lieux si beaux qu'ils paraissent presque irréels, ça fait assurément rêver !

— Ben non ! Je veux dire que mon job de rêve, c'est d'être assise ici à les regarder travailler !

— T'es trop nulle, pouffe Élo.

OceanofPDF.com



Chapitre 7

MISSION : SORTIR DE LA *FRIENDZONE*

Lorsque je vois la gang réapparaître sur le rivage, les mots d'Élo résonnent dans ma tête. Je noue le bas de mon t-shirt afin qu'il m'avantage un peu plus et j'adopte une attitude un tantinet aguicheuse, question de commencer à rétablir mon image de fille sexy auprès d'Oli. Je sors des bières de la glacière.

— Une p'tite frette ? que je leur propose.

Les trois amis acceptent avec plaisir et s'installent dans leur chaise de plage pour siroter leur bière presque froide. Ils me racontent, tout heureux, à quel point les photos sont parfaites et je me réjouis d'apprendre que cela annonce aussi notre départ imminent. Enfin !

— Je ne sais pas vous, mais moi, je commence à être affamée, lance Flavie après que l'on a tous bien entendu son ventre réclamer de la

nourriture.

— Je meurs de faim, dramatise Jules. On rentre au campement ?

— Bonne idée, que j'approuve, mais avant, je vais aller faire une saucette rapide dans le lac pour me rafraîchir. Je reviens.

Je me lève, soulève mon t-shirt et glisse lentement mes shorts jusqu'à mes chevilles en espérant attirer l'attention d'Olivier sur mon bikini noir. Pour être tout à fait honnête, je n'ai aucune envie de me baigner, mais je sais par expérience que ma démarche est langoureuse et qu'elle saura lui redonner des envies.

Mais après à peine quelques pas, je pousse soudain un hurlement très peu délicat :

— Ouchhhhhhh !!!

On repassera pour l'image de la fille sexy ! J'ai mis le pied sur quelque chose qui l'a transpercé et mes jambes se contorsionnent aussitôt pour éviter à mon pied de souffrir. Je n'ai plus aucun contrôle sur mon corps. Tentant de garder malgré tout belle figure devant Olivier, je sautille sur l'autre jambe tout en essayant de voir ce qui est planté dans mon pied. Sautant tout croche, je recule de plus en plus, je perds mon ballant, la glacière derrière moi décide de me faire une jambette et BOOUMM !! Avec la grâce d'un pachyderme, je m'étales de tout mon long dans le sable mouillé. Au diable la subtilité. Au diable l'image sexy !

— Est-ce que ça va ? me demande Olivier, inquiet, qui est déjà penché au-dessus de moi. T'as pris toute une plonge ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Étourdie, je mets un instant à retrouver une certaine contenance. Mon orgueil vient d'en prendre un coup. Je voudrais pouvoir me sauver, mais arrangée comme je le suis, je ne peux même pas y penser. J'ai mal, très mal. Gé-ni-al ! Décidément, j'ai vraiment un mauvais karma, et je passe pour une méchante folle encore une fois !

— J'ai trouvé le coupable, annonce Jules en me montrant un petit crabe dans le creux de sa main. Tu as dû mettre le pied dessus, par inadvertance... Il est tellement adorable.

Adorable ? Pas sûre que c'est l'adjectif que j'aurais choisi ! Sérieux, c'était quoi, les chances que ça m'arrive ?! Je commence à penser que je devrais m'acheter un billet de loterie !

Pendant que je grommelle et gémis de douleur, Olivier a plongé un regard doux et prévenant dans le mien. Il me regarde comme si j'étais sa pauvre petite sœur qui vient de se faire mal... Quel échec. J'ai réussi à dépasser la *friendzone*... dans le mauvais sens ! Parce qu'il est toujours possible d'avoir des relations intimes avec son amie, mais pas avec sa sœur. Ouch ! Maintenant, il n'y a plus aucune chance qu'on couche ensemble, même si on en avait l'occasion. Bien joué, Sandrine.

— Tu vas bien ? Tu vas être correcte ? s'informe Olivier en tenant toujours mon bras pour me soutenir.

— Oui, oui. C'est rien. Vraiment, c'est rien.

Moi qui voulais mettre la table pour une bonne partie de jambes en l'air, me voilà en train de me haïr, recroquevillée sur le sol avec un pied qui saigne. Un p'tit mardi comme un autre.

Là, c'est vrai que j'ai besoin de me rafraîchir (les idées). Je laisse la gang un moment pour me rendre au lac en tentant de ne pas trop boiter comme une conne. Je plonge mes pieds dans l'eau et m'immerge doucement en observant l'horizon et le décor paradisiaque. Si seulement je pouvais laisser ma honte ici...

Au bout d'un moment, je me sens mal de faire attendre les autres et je les rejoins sur la plage. Je suis la troupe en silence vers le campement, remettant mentalement en question mon départ avec eux demain. Pendant que Jules et Olivier s'installent à l'extérieur, l'un pour bouquiner en vue de son prochain examen, l'autre pour retoucher ses photos avant de les transmettre à son client, j'aide Flavie à préparer le souper dans le minibus.

— T'as l'air drôlement pensive ce soir, s'étonne-t-elle en coupant les concombres. C'est à cause de ta blessure ?

— En quelque sorte. Pour tout te dire, je me demande si ma place est vraiment ici. On dirait que la nature s'en prend à moi pour me faire passer un message.

Elle rit doucement de ma paranoïa de fille de la ville.

— Mais non, voyons ! C'est des choses qui arrivent tout le temps en camping. Faut pas que tu t'en fasses avec ça. Pis en plus, si tu partais maintenant, j'en connais un qui serait vraiment déçu, ajoute-t-elle comme si elle avait pressenti qu'au fond, mon inquiétude était plutôt là.

— J'pas sûre de ça. Il agit comme s'il se prenait pour mon grand frère...

Me semble que s'il avait envie que je reste, il me le démontrerait d'une façon... disons plus claire !

— Il était anxieux cette semaine, à cause de la température qui l’empêchait de travailler. Il joue le gars relax, mais au fond, c’est un grand nerveux. Y avait la tête ailleurs pis dans ce temps-là, y est pas vraiment présent. Mais depuis que je le connais, je ne l’ai jamais vu flasher autant sur une fille, me confie Flavie à mi-voix pour éviter qu’on nous entende. Laisse-lui la chance de te surprendre.

J’ai honte de l’avouer, mais j’aurais bien aimé qu’elle m’en dise plus et je maudis intérieurement l’arrivée des garçons, qui coupent son élan de confiance.

Pendant le souper, je mijote tout ça dans ma tête. Puis je prends une décision. Étant donné qu’on quitte le camping demain matin et que je ne sais pas clairement ce que je veux, je vais poursuivre la route encore un peu. Pour le reste, je verrai en temps et lieu.

— Je pense bien que je vais aller prendre l’air, que j’annonce au groupe aussitôt le repas et la vaisselle terminés.

— Je t’accompagne, me propose Oli, déjà debout sur ses pieds à enfiler ses chaussures. Le soleil commence à se coucher et je ne voudrais pas qu’il t’arrive une nouvelle mésaventure forestière.

Je ris, un peu jaune. J’hésite à refuser son offre. Même si c’est vraiment gentil de sa part, je ne suis pas certaine que ce soit une bonne chose. Il en a aucune idée, mais on est dans le « ça passe ou ça casse ».

En même temps, je dois bien admettre qu’un garde du corps, dans un endroit comme ici, ça peut avoir ses avantages.

— OK, allons-y ensemble, que je cède finalement, avant de lui emboîter le pas.

Dès qu'on est assez loin pour que les autres ne nous entendent pas, il me chuchote :

— J'avais envie de te montrer quelque chose avant qu'on parte d'ici.

Il se dirige vers un sentier que je n'ai pas encore emprunté. Curieuse, je le suis sans un mot, alors qu'il me guide de plus en plus profondément dans la forêt.

Bientôt, le sentier disparaît sous nos pieds, me laissant croire qu'il n'est peut-être pas très sécuritaire de s'aventurer ici... Des plans pour qu'on nous retrouve affamés dans trois jours. Qui sait à quel point la nature pourrait s'en prendre à moi ici. Tout d'un coup, je me sens très vulnérable.

— T'es certain d'où tu m'emmènes ? que j'interroge Oli, légèrement inquiète. Parce qu'on dirait vraiment qu'on s'en va nulle part.

— Fais-moi confiance, se contente-t-il de me répondre.

Peu importe son aplomb, je reste quand même dans le doute. Vivement qu'on arrive, parce que mon esprit s'enflamme et j'imagine toutes sortes de scénarios. C'est connu, les gars avancent toujours l'air sûrs d'eux pis la première chose qu'on apprend, c'est qu'on est perdus ! Ma curiosité, encore une fois, prend néanmoins le dessus. Je me rappelle le conseil de Flavie de le laisser me surprendre, et je suis Olivier sans résistance.

Le chemin devenant de plus en plus envahi par les végétaux, il écarte les branches qui nous bloquent le passage et s'assure que je peux avancer facilement.

Au bout d'une dizaine de minutes, nous débouchons sur une clairière, au milieu de laquelle scintille un petit lac. L'endroit est paradisiaque, caché

au milieu des grands arbres verts. Et surtout, il est isolé et nous y sommes seuls, lui, moi et un drôle de malaise qui s'est immiscé entre nous.

— Wow, comment est-ce que tu as trouvé cet endroit enchanteur ? que je lui demande pour combler le silence.

— C'est le proprio du parc qui m'en a parlé. Je lui ai demandé de m'indiquer un endroit discret pour t'y amener. Partager le minibus depuis une semaine, ça m'a rendu fou. Ça fait cinq jours que j'attends l'occasion où je pourrai enfin faire ça...

Olivier termine sa phrase en plaquant sa bouche sur la mienne, ramollissant du même coup mes jambes. Je lui rends son baiser, mais alors que j'en viens à entreprendre davantage, il s'éloigne de moi.

— Et il paraît que l'eau est exquise, ajoute-t-il avant de se déshabiller entièrement devant moi et d'entrer lentement dans le lac. Alors, Sandrine, tu me rejoins ?

Ça, ce n'est assurément pas le regard qu'un frère porterait à sa sœur !

Convaincue par la délicieuse vue de son corps, j'oublie mes mésaventures, mes doutes et mes angoisses. Plus rien n'existe, sauf ce moment, et je me dénude à mon tour sans me faire prier. Mes vêtements rejoignent les siens alors que je me dévoile à sa vue. Je traverse les quelques mètres de terre sablonneuse, encore chaude du soleil ardent qui commence à se coucher, et je frissonne lorsque mes pieds touchent l'eau. Un pas après l'autre, sans le quitter du regard, je m'enfonce dans le lac et m'approche d'Olivier dans le silence de la forêt.

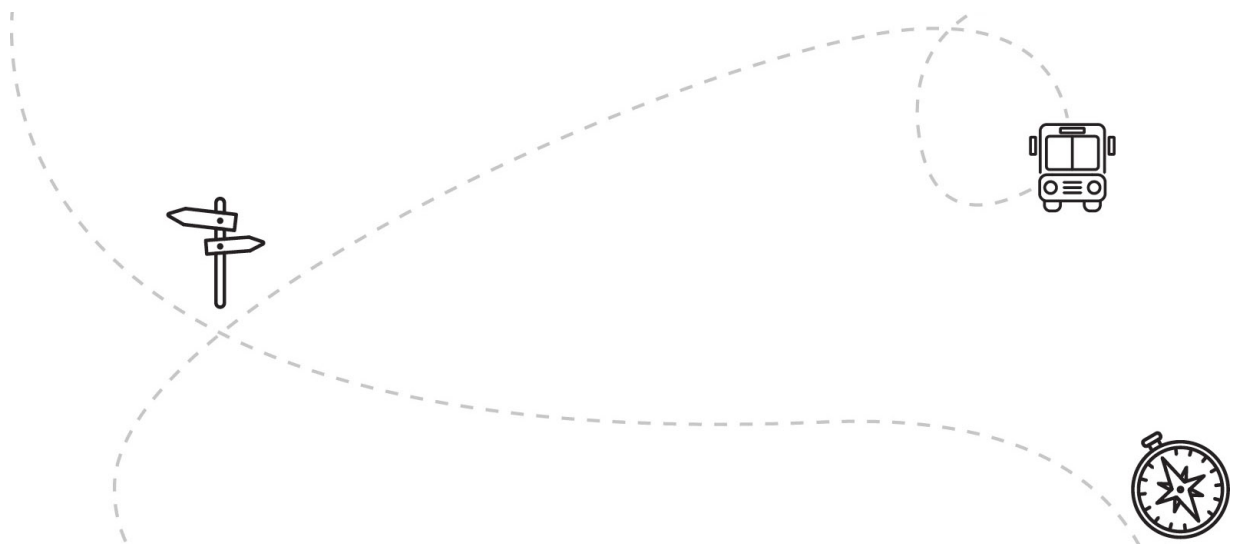
Sentant que j'ai capté l'attention de mon observateur, je le vois se délecter de l'effet que je déclenche en lui. Impatient, il vient à ma rencontre

et, d'un geste naturel, il me saisit sous l'eau. Mes jambes s'agrippent à son corps. Je l'attire vers moi et le goûte avec appétit pendant que nos langues se cherchent et se trouvent, jouant ensemble comme si elles échangeaient des mots interdits. Nos baisers deviennent de plus en plus fougueux. Les mains d'Olivier accèdent davantage à mon intimité, que je lui laisse découvrir sans retenue.

Mon corps est presque caché, l'eau obscure ne laissant entrevoir qu'une part de ma poitrine qui ruisselle de gouttelettes. Il me soulève afin d'en profiter. Les caresses de mon amant se font de plus en plus indiscretes, et je me laisse emporter par mon désir, jusqu'à ce que nos gémissements de plaisir soient le seul bruit qui résonne dans cette clairière, dissimulée à la vue de tous.

Tout est rétabli. Chacun a repris son rôle.

OceanofPDF.com



Chapitre 8

MANITOBA SANS SUCRE, SANS SEL ET SANS SAVEUR

Le lendemain matin, après qu'Olivier a remis les photos promises au proprio du camping, nous repartons enfin vers d'autres contrées. L'homme a semblé très satisfait, et Oli m'a remerciée d'un clin d'œil qui m'a fait ramollir les genoux malgré moi.

En comptant quelques arrêts pour se dégourdir un peu les jambes et changer de conducteur, le trajet durera tout de même près d'une vingtaine d'heures. Faire autant de route d'un coup me semble presque un exploit en soi, mais mes compagnons sont convaincus qu'il en est mieux ainsi. Puisque je n'ai aucune expérience de *road trip*, j'ai décidé de leur faire confiance.

— Le Manitoba est souvent négligé en tant que destination touristique, m’a dit Olivier un peu plus tôt. Nous délaissons ses richesses et sa culture... pis ce n’est pas plus mal. J’vas te dire, c’est une province d’un ennui mortel. Si on pouvait, on *junperait* par-dessus. À défaut d’avoir un minibus à super gogo gadget, on va la traverser le plus rapidement possible.

— La Saskatchewan, c’est mieux ? j’ai demandé en réalisant que je ne connais pas très bien mon propre pays. Me semblait que les Prairies, c’était juste des champs monotones et redondants ?

— Détrompe-toi ! s’est-il emballé. Il y a un parc national incroyable où séjourner et surtout prendre des photos. Selon leur site Internet, on peut facilement y observer des troupes de bisons et d’autres animaux.

— Des bisons..., que j’ai répété, me demandant si on allait vraiment faire toute une journée de route juste pour voir ces grosses bêtes.

Disons simplement que j’ai déjà dépassé mon quota d’observation animale pour tout le voyage. En fait, ça ne m’intéresse même pas d’en recroiser pour tout le reste de ma vie et même des suivantes.

— Tu vas voir, c’est époustouflant. J’te jure que tu vas en avoir le souffle coupé, m’a promis Oli.

Je n’ai pas eu le courage de lui avouer qu’il n’y a aucune chance pour que son parc me fasse manquer d’air... sauf si on se retrouve encore tous les quatre à dormir dans le minibus. *Anyway !*

Dans un match très serré de roche papier ciseaux, j’ai gagné le premier tour de conduite, ce qui permettra aux autres d’étudier et de travailler. Alors pendant qu’ils sont affairés à leurs tâches, j’empoigne le volant d’une main et mon café matinal de l’autre. Puisque je n’ai aucune idée d’où je me

trouve, je ne peux que m'en remettre à notre GPS. Jusqu'à présent, il a été plutôt fiable, quoiqu'il semble avoir tendance à nous faire passer devant les plus grandes attractions touristiques du coin, me forçant à ralentir ma conduite dans le trafic. À croire que la compagnie de GPS reçoit des pots-de-vin des promoteurs de ces sites et des propriétaires d'hôtels...

Flavie nous a mis une *playlist* de vieux hits des années 1990 en fond d'ambiance. C'est cette musique qui nous accompagne sur les routes de notre beau pays. De kilomètre en kilomètre et de chanson en chanson, nous quittons lentement l'Ontario pour découvrir le Manitoba sans saveur. La route est belle sous les chauds rayons du soleil d'été, et même si je ne suis pas mécontente de ne pas m'attarder ici, je trouve les paysages intéressants à contempler.

Ma plus grande difficulté est de résister à l'envie de chanter et même de hurler à tue-tête les paroles de certaines chansons. Perso, je trouve la musique beaucoup moins bonne quand je dois me contenter de l'écouter et la route beaucoup moins agréable lorsqu'elle n'est pas également chantée... Néanmoins, par respect pour mes compagnons, je me tais et je me concentre sur la voie bétonnée.

Au bout de trois heures, nous arrêtons mettre de l'essence et en profitons pour faire le changement de conducteur. Le choix est départagé par un sérieux tirage à la courte paille et c'est Flavie qui prend le volant. J'en profite pour relaxer en buvant un café amer acheté à la station-service.

— Y est dégueulasse, hein ? me dit Olivier en me voyant faire la grimace après avoir pris une gorgée. Depuis le temps que j'arpente les routes, je pense que c'est le pire café que j'ai eu le malheur de goûter.

— Vraiment dégueu, que je confirme en mimant un haut-le-cœur. Y a vraiment rien de savoureux au Manitoba... mais en même temps, je préfère encore ça à un sevrage de caféine imposé. Pis j'te garantis que tu préfères ça, toi aussi.

— Attends, je vais nous arranger ça, propose Oli en attrapant mon gobelet sans me laisser le temps de réagir.

Puisqu'il me tourne le dos, je ne vois pas ce qu'il fait, mais je le suspecte d'avoir pris mon café pour en faire une version 2.0.

— Regoûtes-y donc, m'invite-t-il en me retendant mon gobelet un instant plus tard. Qu'est-ce que t'en penses ?

Plus ou moins certaine, je dépose mes lèvres sur le rebord et en avale une gorgée... presque buvable.

— Pas si mal. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Un peu beaucoup d'alcool et le tour était joué ! s'exclame Olivier, plutôt fier de sa trouvaille.

Pendant que Jules étudie à la table, Olivier s'installe avec son portable à mes côtés dans le lit. Il en profite pour me montrer certains des clichés réalisés dans les derniers jours. Sur quelques-uns, Flavie, tout sourire sur le lac, porte les fameuses lunettes de soleil qu'Olivier devait mettre en valeur. Je dois avouer que le résultat est fantastique. D'autres montrent les mêmes accessoires, mais sans mannequin. Oli s'est laissé inspirer par la beauté des lieux pour les déposer ici et là dans un décor qui, en photo, paraît encore plus paradisiaque qu'il ne l'était réellement. Je le sais, j'y étais ! Sous sa lentille, une simple bûche apparaît comme un objet d'art naturel, et un décor plage-herbes folles-ciel matinal donne l'impression d'avoir été

emprunté à un sanctuaire sauvage. Le résultat est beau et très différent de ce que l'on voit habituellement dans les magazines.

— Wow, c'est vraiment bon ce que tu fais ! que je le félicite sincèrement. OK, je ne connais rien là-dedans, mais pour ce que ça vaut, moi j'aime bien. J'ignore comment tu fais, mais y a quelque chose de magique dans ton travail.

— Merci, me répond-il en rougissant légèrement, ce qui le rend encore plus craquant.

— Flavie est parfaite sur ces photos. Elle a tellement l'air heureuse qu'on a envie d'être son amie et de porter les mêmes lunettes qu'elle, dis-je, surprise qu'une publicité puisse à ce point me toucher.

— Tu aurais dû faire le modèle toi aussi, me dit Oli avec un sourire. On aurait eu encore plus de résultats différents.

— Oh non ! que je m'exclame aussitôt en levant les mains. Moi, je ne suis tellement pas photogénique !!

— Je pense que tu te trompes, me contredit-il. Et si je dis ça, c'est que j'ai un aveu à te faire... Il est possible que j'aie pris quelques photos de toi cette semaine.

Il ouvre un fichier sur son ordinateur, et défilent devant moi les pièces à conviction. Toutes des photos prises sans même que je m'en aperçoive. En général, ce genre de technique donne des résultats où j'ai la bouche béatement ouverte et où je louche étrangement, mais dans ce cas-ci, ces photos sont – et de loin – les plus belles que j'aie jamais vues de moi.

— WOW !! Je n'en reviens pas ! Je n'arrive pas à croire que tu as autant de talent. C'est juste trop débile, ce que tu fais.

Là, je commence à comprendre comment il peut arriver à gagner sa vie en prenant des photos le long des routes.

— Alors, tu serais d'accord pour jouer les modèles ? me demande Olivier.

— *Nope* ! Tu peux toujours t'amuser à prendre des photos de moi à mon insu, mais tu devras te lever tôt pour me convaincre de poser de façon consentante. Jamais, jamais je ne ferai ça !

Grandement impressionnée par son travail (et désireuse de l'empêcher d'insister pour que je pose pour lui), j'incite Oli à me montrer tout ce qu'il a réalisé auparavant. Une photo après l'autre, il me fait visiter les lieux qu'il a découverts et immortalisés. Je me perds longuement dans son art, jusqu'à ce que la faim me gagne. Ça, ça me ramène toujours bien vite sur terre.

Nous retrouvons Jules dans le coin dînette et décidons de préparer des sous-marins.

— La route se passe bien ? demande-t-il à sa blonde, toujours à son poste au volant du minibus.

— Oh oui, chéri ! s'exclame-t-elle gaiement. J'adore conduire. Tous les kilomètres que l'on parcourt, je les vis, je les ressens !

Eh *boy* ! Je ne sais pas comment elle fait pour « vivre et ressentir des kilomètres », mais aussi bien garder mon commentaire pour moi. Perso, je les ressens par des courbatures et des engourdissements.

— En plus, les gens du coin paraissent tellement sympathiques, poursuit-elle, enthousiaste. Ça en fait déjà deux ou trois qui me saluent au passage. À mon avis, ils trouvent notre minibus super cool.

— Ah ouin ? lui répond Jules sur un ton hésitant, en s’approchant d’elle pour scruter la route par la vitre.

— Ben oui, chéri, insiste-t-elle. Regarde, en v’là justement un autre. T’as vu comme il nous salue ?

— FLAVIE !! hurle brusquement son chum, nous faisant tous sursauter. Arrête-toi ! Y a personne qui te fait des salutations ici ! Ils te font des simagrées parce qu’y a de la boucane qui sort du capot !!

Sans se le faire dire deux fois, Flavie se range sur le bord de la route. Je jette un regard par le pare-brise et aperçois un panache de fumée grise et opaque. Eh merde ! Je ne connais pas grand-chose, en fait rien pantoute, à la mécanique, mais quand ça fume, ça ne me dit rien qui vaille !

Dès que le minibus est immobilisé, nous sortons tous pour constater le problème. Un coup d’œil à leurs six yeux écarquillés et leurs trois bouches entrouvertes me suffit pour comprendre qu’aucun de mes amis ne sait plus que moi ce qui se passe.

— Bon, on va appeler une dépanneuse, je pense, annonce Oli en sortant son cellulaire de sa poche, pianotant déjà à la recherche d’un numéro pour joindre un garagiste dans le coin.

Pendant ce temps, Flavie, l’air totalement découragée, s’est assise sur le bas-côté et adossée au garde-fou.

— J’suis tellement désolée, gang, s’excuse-t-elle, la voix tremblante. C’était vraiment stupide, mon affaire.

— Ben non, tente de la rassurer Jules. T’as juste confondu deux signes. Ça pourrait arriver à tout le monde. Pis en plus, regarde, je porte le meilleur t-shirt dans les circonstances.

— « Ce qui importe, ce n’est pas d’arriver, mais d’aller vers », lit Flavie qui ne semble pas convaincue par la citation d’Antoine de Saint-Exupéry.

— Et tu sais quoi ? que j’ajoute. Même si ça nous vaut un arrêt imprévu dans un trou du Manitoba, je suis très heureuse de voyager avec une fille qui voit de la beauté là où y en a pas.

Même si je trouve parfois ces gens-là agaçants, en général, je les apprécie pas mal. Principalement parce qu’ils se concentrent sur mes propres bons côtés plutôt que de souligner ce qu’il y a de différent en moi.

Flavie se détend un peu, soulagée que l’on ne soit pas en colère contre elle. Elle paraît déjà plus calme quand Oli revient vers nous.

— J’ai deux bonnes nouvelles et une mauvaise, annonce-t-il de but en blanc.

— Vas-y, mec, lui répond Jules, prêt à entendre le verdict.

— D’abord, j’ai réussi à trouver une dépanneuse. Le garage se trouve à environ une dizaine de minutes d’ici, ce qui nous évitera de faire un trop gros détour sur notre itinéraire.

— Yeah !! s’écrie le groupe en chœur.

— Sauf que le gars m’a dit qu’il était débordé, faque il ne sera pas là avant deux heures, enchaîne Oli.

— Bouuu !! hue le trio, d’une seule et même voix.

— Attendez, attendez, nous interrompt Flavie, les yeux remplis d’espoir. Il y a une dernière bonne nouvelle.

— L’autre bonne nouvelle, c’est que même s’il n’y a rien à faire au Manitoba, je pense qu’on n’est pas si mal tombés.

Oli s’éloigne tout en mystère. Intrigués, nous le suivons pendant quelques mètres, jusqu’à l’endroit où il se tenait un peu plus tôt pour téléphoner. De la route, le paysage semblait banal et sans intérêt, mais une fois que l’on s’approche du garde-fou à cet endroit précis, on découvre quelques mètres plus bas une petite clairière intime, longée d’un étroit cours d’eau sur lequel le soleil se reflète déjà. Un vrai petit coin de paradis... En tout cas, vu d’ici, c’est l’impression que ça donne ! Les pierres de la paroi se sont formées de telle sorte qu’on dirait presque un escalier. Un escalier abrupt et dangereux, mais un escalier tout de même, qui nous permettra de descendre.

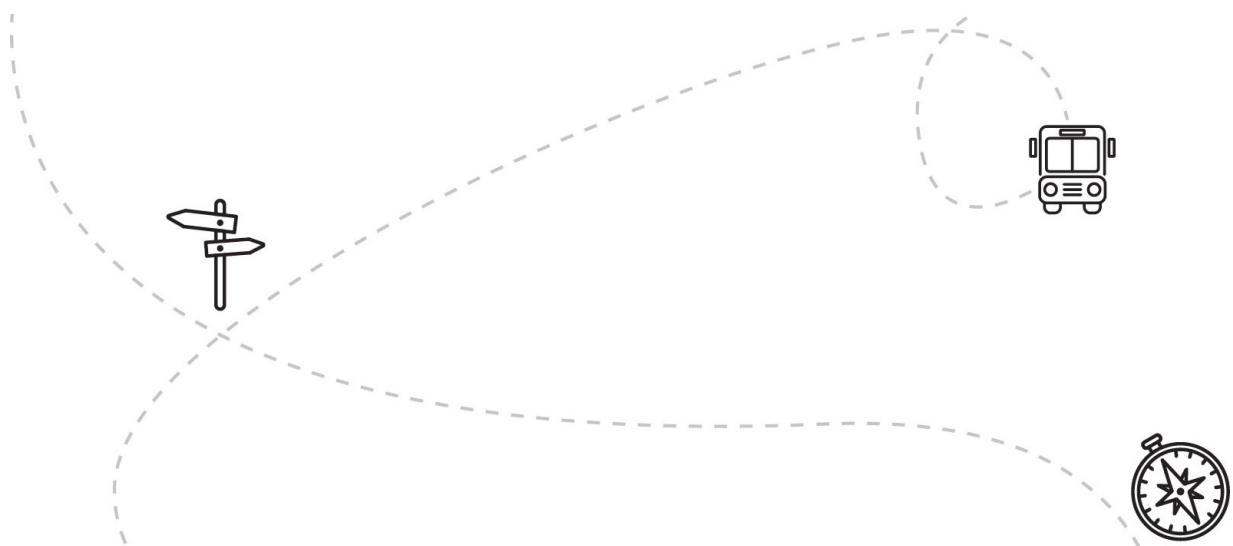
— Je vais en profiter pour faire quelques clichés de chaussures de sport, nous annonce Oli, déjà en route vers le minibus pour prendre ce dont il a besoin.

— Allons-y ! renchérit Jules, enchanté. J’nous prépare un petit snack pour se faire un pique-nique en bas.

— Eh bien, me dit Flavie avec un sourire. C’est fou parfois comme les coups du sort peuvent nous faire vivre des aventures improbables. J’adore la vie, qui a toujours une bonne surprise en réserve.

OK... là-dessus, on n'a pas la même opinion. Inquiète, je jette un œil vers le ravin et je scrute le décor. J'y vois au bas mot vingt-six façons de me péter la gueule en tentant de descendre. Mais bon. Le vertige, si on l'ignore, ça doit partir tout seul avec le temps, non ?

OceanofPDF.com



Chapitre 9

PEUR, HONTE ET RAPPROCHEMENTS

Ben non ! Vraiment pas, non ! Le vertige, il ne te quitte pas avec les années, et il ne s'évapore pas si tu te forces à ne pas y penser. Il s'agrippe à toi aussi fort que je m'accroche en ce moment à la paroi rocheuse, que je tente de descendre sans chuter (et mourir). Pourtant, j'ai regardé mes copains y aller les premiers, et ça leur a paru si simple et naturel que je me suis même prise à penser que ce serait pareil pour moi.

MAIS PAS PANTOUTE ! J'ai l'air d'un enfant d'un an qui apprend à négocier un escalier à reculons. Je ne sais pas où mettre mes pieds. Je suis tétanisée sur la paroi, les yeux écarquillés. J'ai l'air d'une cruche, oui !

C'est sûr que j'aurais pu faire le choix de rester en haut, mais ç'aurait été vraiment plate de m'isoler dans le véhicule en attendant la dépanneuse pendant que la gang se la coulait douce. Et je suis partie en voyage pour

découvrir le monde en même temps que me découvrir moi-même. Voilà ! Maintenant, je sais que je crains vachement les hauteurs. Putain de merde !

Un pied à la fois. Un pied à la fois et ça devrait bien aller, que je me répète comme un mantra. De toute façon, je dois quasiment être rendue au sol, depuis le temps que je suis suspendue ici ? J’suis certaine que si je jette un coup d’œil en bas, j’vais voir qu’il ne me reste qu’un mètre à franchir.

Bordel ! Non !! Je n’aurais jamais dû regarder en bas. Ils le disent pourtant, qu’il ne faut pas regarder en bas quand on a la chienne. Pourquoi est-ce que j’en fais toujours à ma tête ? Maintenant, je sais avec certitude que si je mets mon pied au mauvais endroit, je risque de glisser d’une hauteur équivalente à deux étages. De quoi me casser le cou et, accessoirement, réduire mon amour-propre à néant.

— Es-tu correcte ? me demande soudain Olivier, tout à côté de moi, alors que je le pensais en bas !

Merde !! J’ai sursauté tellement fort que j’ai failli lâcher les mains. Je ne l’avais pas vu grimper pour revenir vers moi !

Heureusement que je maintiens les saillies dans la pierre avec une poigne de fer, car malgré le soubresaut, je n’ai pas bougé. En même temps, en dehors de me *crasher* dans une chute infernale, ça ne serait peut-être pas si mal... Au moins, je serais déjà rendue en bas au lieu de vivre ce calvaire à n’en plus finir.

— J’ai peut-être mal évalué mes talents d’alpiniste, que je lui avoue, un peu honteuse.

Oli me fixe un instant. Je me doute du nombre de points qu’il est en train de soustraire de mon score. J’aligne mésaventure sur mésaventure... Il

doit se dire qu'il a choisi un boulet pour l'accompagner en voyage... S'il se moque de moi, je serai fortement tentée de lui balancer mon coup de poing au visage, mais du coup je devrais lâcher ma prise et m'écrouler jusqu'en bas... C'est un pensez-y bien.

— Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ? se contente-t-il de m'offrir en me souriant gentiment.

Je reste muette devant sa question. Dans ma vie, j'ai surtout côtoyé des hommes qui me suggéraient des solutions toutes faites plutôt que de me demander comment ils pouvaient me venir en aide. Douze points bonis pour Oli, qui ne se prend pas pour quelqu'un qui sait mieux que moi ce dont j'ai besoin ! C'est vrai, quoi ! Une femme n'a pas constamment besoin d'un homme pour la guider, la conseiller, l'aiguiller et penser pour elle !

Mais je dois avouer qu'en ce moment, ma situation est peut-être un peu complexe pour que je la gère entièrement par moi-même.

— Je ne sais pas quoi faire, que je me plains avec désespoir.

Honte à moi. Aujourd'hui, malgré tous mes principes, je ne suis qu'une pauvre femme à sauver. Je militerai pour mes droits demain, mais pour l'instant, sortez-moi d'ici au plus sacrant !!

— T'as à peu près la moitié du trajet de complétée, m'annonce Oli, l'air compatissant. Alors à partir d'ici, je peux t'aider à monter ou à descendre, selon ce que tu as envie de faire. En général, se diriger vers le haut est beaucoup plus facile et sécurisant, mais si je peux me permettre, un petit effort vers le bas et tu seras récompensée.

— OK, on descend ! que je choisis.

Pas question que je rate la chance d'aller me détendre dans ce spot paradisiaque.

Lentement et avec beaucoup de patience, Oli me guide le long de la paroi, m'indiquant où il est sécuritaire de mettre les pieds ou de positionner les mains. Tout au long de la descente, l'impression que le cœur va m'exploser dans la poitrine ne me quitte pas, mais je me sens plus en confiance que lorsque je le faisais seule.

Au bout de six longues heures (sans joke, je suis prête à parier que c'est le temps qu'a duré mon calvaire infernal), j'arrive finalement en bas, et je pose avec soulagement mes deux pieds dans la pelouse.

— Un petit pas pour Sandrine, un grand pas pour l'humanité ! clame Jules.

— Hourra !! s'écrie Flavie, qui applaudit avant de s'élancer pour faire une roue. Vous êtes tellement *cuteeee* ensemble, tous les deux, dit-elle quand elle revient la tête en haut. Je vous adore !

Sous leurs encouragements, je m'écroule au sol. Mes jambes refusent de faire équipe plus longtemps avec moi. Mon cœur s'emballe, et j'ignore si c'est à cause de ma descente ou bien parce que Flavie a utilisé le mot « *cute* ». *Cute*, ça ne s'applique pas, me semble, à des amis qui couchent ensemble. Qu'est-ce qu'elle va s'imaginer, celle-là ?

— Bonne idée, s'exclame Olivier en se couchant à côté de moi. Ça fait des années que je n'ai pas pris le temps d'admirer le ciel d'été. Regarde, ce nuage-là, on dirait une coupe glacée avec la cuillère sur le côté. Tu le vois ?

Il me pointe un coin du ciel alors que, de son autre main, il frôle dangereusement la mienne. Geste délibéré ou heureux hasard ? A-t-il

simplement été smatte pour me tirer de mon mauvais pas, ou tente-t-il de se rapprocher de moi ? A-t-il trouvé ça ben normal, lui là, que Flavie nous trouve *cute* ensemble ?

Pis moi, à quoi je joue à frémir quand nos mains se touchent ?

Va falloir que je prenne garde. Plus les jours passent, plus Oli gagne des points. J'ai signé pour un voyage qui finira bien par se terminer, en même temps que notre lien. Je ne suis que la fille qu'il fréquente le long de cette route, et tôt ou tard, nous reviendrons au point de départ pour nous dire au revoir. Et c'est très bien ainsi. Je n'ai jamais voulu de relation sérieuse et durable et ce n'est pas demain la veille que ça va changer. Ce n'est pas vrai que je vais finir ce *road trip* en braillant sur le bord de la route parce qu'Olivier va avoir fait exactement ce qui était prévu : partir.

Ces frissons-là ne sont que le résultat de mes envies de galipettes, me dis-je intérieurement pour chasser mes questionnements. Mon cerveau confond désir physique et envie d'attachement. J'espère qu'Oli ne va pas se faire les mêmes illusions. Ce n'est pas parce qu'on est étendus côte à côte à regarder le ciel qu'on est en train de vivre une histoire d'amour.

Pourtant, je me sens encore tourmentée, ce qui est loin de me rassurer... Je joue avec le feu. Si ça continue, je vais me surprendre de m'être brûlée.

N'en pouvant plus de cette situation floue, je profite du fait que Flavie et Jules se sont éloignés pour l'éclaircir.

— Écoute, Oli... on n'a pas trop pris le temps de définir ce qu'il y avait entre nous deux et je pense qu'on devrait le faire maintenant, que j'annonce d'une traite. Je n'ai pas envie de me prendre la tête tout le long du voyage, alors je préfère être honnête. Je ne cherche pas une relation de couple.

Vraiment pas. J'ai juste envie qu'on soit amis, qu'on couche ensemble et qu'on s'amuse.

Voilà, mes barrières sont parfaitement à leur place.

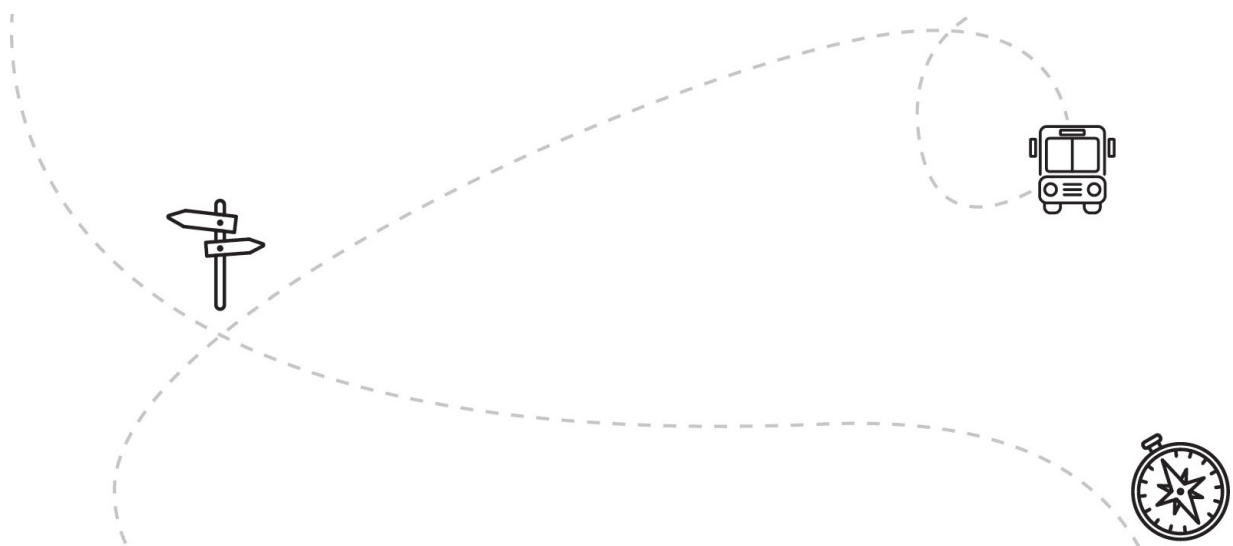
Olivier ne répond pas. Puisqu'on est couchés côte à côté, il m'est impossible de lire son non-verbal. Est-ce que mon voyage vient de se terminer, ici et maintenant, avec cette confiance ? Le silence prend le relais. Même les nuages semblent s'être figés dans le ciel. J'attends impatiemment. Est-ce qu'il va se décider à parler oui ou non, cibole ?!

— Ça me va très bien, finit-il par répondre au bout d'une dizaine de secondes particulièrement interminables. Je n'avais aucune attente lorsque je t'ai invitée à te joindre à notre troupe, et si ce sont tes conditions, je te promets de les respecter. Tu peux compter sur moi pour être un super ami avec bénéfices.

— Promis ? que j'insiste. Genre que tu serais prêt à faire un pacte ? On se fait la promesse de satisfaire nos désirs charnels sans jamais développer de sentiments amoureux. Ça te va ?

— D'accord, j'accepte. Ce pacte est officiellement scellé, annonce Oli avant de s'asseoir et de me tendre la main.

Je la serre sans attendre. Avec cette poignée de main ferme, l'accord est conclu. *Friendzone* avec extras, et fini les questionnements ! Hourra !



Chapitre 10

LE POUSSIN LE PLUS CHIC DU QUARTIER

Pendant que je contemplais le ciel ouaté en dégustant le petit snack préparé par Jules, Oli en a profité pour saisir sur pellicule le paysage magnifique de notre oasis inattendue. Puis, reposés et rassasiés, nous avons repris le chemin vers le véhicule. Tout au long de l'ascension, Oli m'a guidée avec la même finesse dont il avait fait preuve un peu plus tôt. J'avoue que j'y prends plaisir, surtout maintenant qu'on a mis les choses au clair. Son assurance est sécurisante.

Arrivés à destination (enfin !!), la dépanneuse nous attend. Le temps que je reprenne mon souffle et mes esprits, Olivier va discuter avec le garagiste qui porte un complet-cravate. Bizarre !! Dans quel endroit sommes-nous donc tombés ?

Je suis encore à m'étonner de son accoutrement quand Olivier revient vers nous.

— Encore une fois, annonce-t-il, j'ai deux bonnes nouvelles et une mauvaise. D'abord, il pense que ce n'est pas trop grave et que la réparation ne coûtera presque rien...

— Yeah ! s'écrie encore une fois le groupe en chœur.

— ... mais il ne pourra pas s'en occuper avant demain, complète Oli.

— Bouuu ! hue notre trio à nouveau.

— Mais !... nous interrompt Oli, il se trouve que s'il est si occupé, c'est qu'en plus de gérer son garage, il devait assister au mariage de sa nièce ce matin. Du coup, il nous invite à venir passer le temps à la noce, qui est une sorte de gros méchoui ! Ça se déroule à une centaine de mètres de son garage. On pourra donc aller à la fête et dormir dans le minibus sans problème cette nuit.

— C'est donc ben génial ! s'exclame Flavie. On y va ! Je vous l'avais bien dit que les gens d'ici étaient super sympas !

— Un peu trop d'ailleurs, il me semble. Personne n'est aussi smatte que ça avec des inconnus, sauf s'il a une idée derrière la tête. Ça me semble louche pas à peu près.

— C'est vrai, ça, m'approuve Jules, légèrement paniqué. C'est vraiment trop douteux comme invitation. Il t'a spécifié c'était un méchoui de quoi, qu'ils préparaient ? J'ai aucune envie de finir sur une broche, moi !

— Calmez-vous les nerfs. Le Manitoba est une province plate, pas un repaire de cannibales... Nous ne deviendrons le souper de personne ce soir.

Ils sont ben smattes, mais pas à ce point-là non plus. Le type m'a bien spécifié qu'on va devoir payer notre souper.

Rassurés, on monte tous en voiture.

La dépanneuse escorte notre minibus jusqu'au garage, puis l'homme nous fait signe de le suivre sur une route de terre longeant d'immenses champs de blé. La fête a lieu dans la cour d'une petite maison ancestrale, devant laquelle il nous demande de l'attendre un moment tandis qu'il entre par la porte d'en avant.

Quelques instants plus tard, il en ressort accompagné d'une femme dans la cinquantaine qui nous salue brièvement, dans un français cassé mais avec un grand sourire. Elle nous invite à entrer et nous fait signe de la suivre à l'étage. En rang d'oignons, nous empruntons l'escalier étroit dont chaque marche craque sous notre poids. Nous longeons ensuite un corridor pas beaucoup plus large, dont tous les murs sont couverts d'une tapisserie fleurie qui doit dater de l'époque de la construction de la maison (il y a deux siècles au moins). La femme ouvre la porte d'une chambre et nous la suivons à l'intérieur, là où les murs ressemblent à un champ d'été.

— *Come in. Come in*, répète-t-elle, l'air gênée, peut-être parce que nous ne parlons pas la même langue qu'elle.

Nous nous exécutons. Puis, sans rien ajouter, elle ouvre un grand coffre de cèdre. Sous nos yeux apparaissent des habits sortis tout droit d'une autre époque, et même d'un autre monde. Elle prend une robe de mousseline d'un rose très pâle, suivie d'un habit bleu poudre. Quatre paires d'yeux très confus se croisent et se questionnent.

— Je pense qu'elle veut qu'on se déguise pour la noce, tente Jules.

Il est vrai que nous sommes tous en short et en t-shirt... mais sa proposition me surprend tout de même. Vraiment, je ne me serais jamais attendue à ça, ni à tout le reste, d'ailleurs. On dirait presque le début d'un film d'horreur. Ces vêtements ont l'air si vieux que ceux qui ont dû les porter doivent tous être décédés depuis au moins cinquante ans. Et un seul coup d'œil à la baraque me permet d'affirmer avec pas mal de conviction qu'il y a de très fortes chances qu'elle soit hantée par ces mêmes personnes. Je n'ai pas le goût, moi, de me faire persécuter par un fantôme qui serait insulté que je porte ses vieux habits.

— Pourquoi pas ! accepte Flavie quant à elle, bien enthousiaste. Allez les gars, ça va être drôle. Jouons le jeu et amusons-nous.

Reconnaissant que les risques que ça se termine mal sont minces, nous nous laissons entraîner par sa motivation et sortons les vêtements des oubliettes. La femme nous observe un instant, puis hoche la tête et murmure quelque chose d'incompréhensible, avant de sortir en refermant la porte derrière elle.

— Ça va être une soirée épique, annonce Jules en tirant un vieux paravent au centre de la pièce, question de nous offrir un peu d'intimité pour nous changer.

Il choisit un habit beige pâle accompagné d'une cravate de la même teinte qui n'aurait, à mon avis, jamais dû être à la mode. Oli, lui, se retrouve avec le complet bleu poudre, qu'il portera sur une chemise blanche avec des froufrous sur le devant. Un nœud papillon bleu complétera son look, sorti tout droit du passé. Ça va le changer complètement, et je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire en me l'imaginant : il va être ridicule dans cette tenue.

— Attends de voir ce que tu vas toi-même porter avant de te moquer ! me suggère-t-il avec un sourire en coin.

Près de moi, Flavie sort du coffre de cèdre deux robes plus ou moins identiques, assez longues pour cacher les mollets, et les manches couvrant les coudes. La parfaite dame du monde ne craindra pas de se faire siffler dans la rue ainsi vêtue ! Pour couronner le tout, décolleté inexistant avec boutons remontant jusqu'à la gorge.

— Jaune ou rose ? m'offre Flavie, me laissant le choix entre ces deux couleurs de Pâques.

— Eh *boy*..., que je souffle, pas loin du découragement, avant de désigner la jaune. J'vas prendre celle-là. Tant qu'à avoir l'air conne, aussi bien ressembler à une tarte au citron.

J'attrape la robe et rejoins un Oli déjà torse nu de l'autre côté du paravent. Je m'arrête un instant pour le contempler. Il est tellement séduisant, surtout à moitié nu ! Sa simple vue me donne des idées déplacées. Je sais que je serai *turn-off* aussitôt qu'il aura revêtu son complet, alors j'en profite avant. Il me tourne le dos et, parcourant ses épaules d'un œil concupiscent, je bave un peu, incognito.

Puis il se retourne vers moi. Je constate qu'il n'a pas son air joyeux habituel... Les sourcils froncés, il déboutonne le pantalon pour l'enfiler.

— Est-ce que tout va bien ? que je lui demande.

— Oui, oui. Je suis juste un peu inquiet... Notre budget était plutôt limité. On n'avait pas trop le luxe de se payer des réparations sur le minibus en plus d'un méchoui. Mais t'inquiète pas pour ça, je vais trouver une solution.

Flavie semble avoir raison après tout : Olivier est du type plutôt anxieux. Tout en me changeant, je réfléchis à une façon de lui venir en aide. En repensant à mon *deal* avec le proprio du camping en Ontario, je me dis que c'est peut-être le temps de ressortir mes talents de négociatrice.

Oli enfle maintenant la chemise, qui est juste un peu trop petite pour lui. Ça met davantage son corps en valeur.

— Comment tu fais pour être aussi sexy ? que je lui demande. Moi, je vais avoir l'air d'un poussin de six pieds.

— Pas du tout. Tu vas avoir l'air du poussin le plus chic du quartier, me dit-il en rigolant.

Il retourne au coffre, se penche pour fouiller dedans et y pêche un vieux collier de perles, qu'il attache à mon cou. Bon. Tant qu'à y être, aussi bien jouer le jeu à 100 % ! Je découvre même de vieilles paires de chaussures à boutons de bourgeoise et des petits sacs à main assortis à nos robes plus que vintage.

— Souriez, les amoureux ! nous enjoint Flavie en pointant son cellulaire devant nous pour immortaliser l'instant.

Machinalement, je prends la pose et souris, mais ces paroles (« les amoureux » ? *WTF* ?) et la main d'Oli au creux de mon dos me troublent.

Flavie disparaît pour rejoindre Jules qui a déjà quitté la chambre, et je retourne à la malle pour préparer mes accessoires tout en lançant des coups d'œil furtifs à Oli. Comment il se sent, lui, là-dedans ? Les traits de son visage ne laissent rien paraître. Soit il camoufle bien son chamboulement, soit ces mots lui ont paru naturels. Voyons ! On vient juste de sceller un pacte. Il devrait réagir, bâtard !

— Sacrée Flavie, hein, dis-je en espérant lui offrir l’occasion de préciser le fond de sa pensée.

— Ouais. Sacrée Flavie !

Mouin. Me voilà pas vraiment plus avancée, là.

— Elle est un peu vieux jeu, tu ne trouves pas ? On est juste des amis, pourtant, que j’insiste avec toute la légèreté que je peux faire semblant d’éprouver.

Devant moi, Oli relève la tête et je n’arrive pas à lire son regard. Pendant un moment, nous restons ainsi silencieux, nous fixant et soutenant le malaise qui vient de s’installer. Mais qu’est-ce qui vient de se produire ? C’est quoi, cette tronche ? Le dossier me semblait avoir été éclairci entre Oli et moi. Les termes du pacte étaient très clairs.

Il ouvre la bouche pour me répondre, mais il se ravise, me tend la main et m’entraîne dehors. OK. On n’en parlera pas. C’est peut-être mieux ainsi au fond !

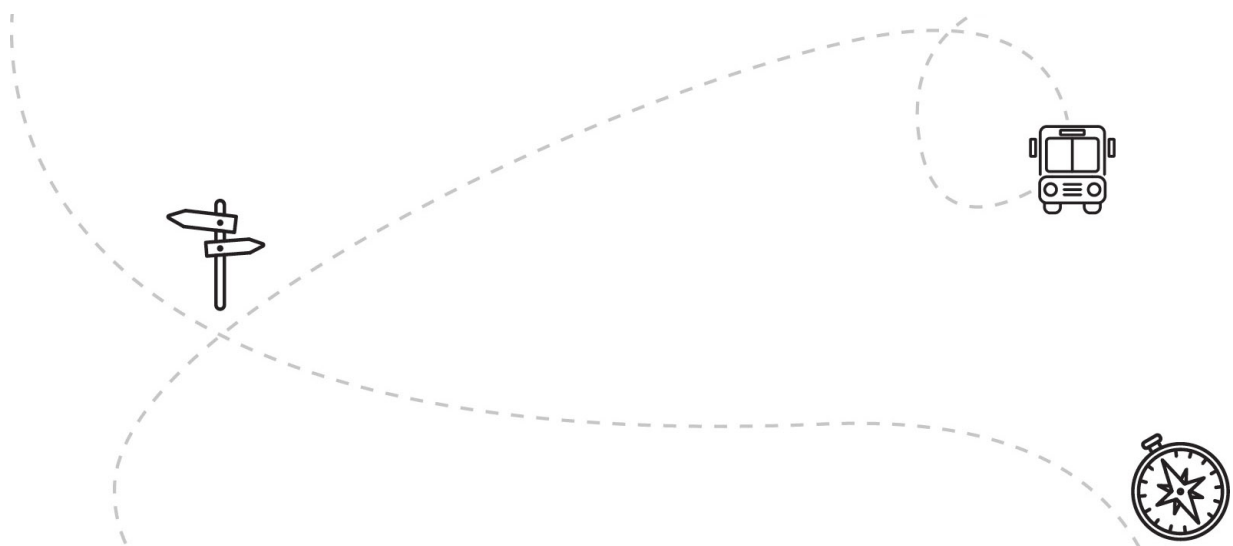
Nous rejoignons Flavie, Jules et les autres invités dans la grande cour arrière bordée d’un champ à l’infini. J’étais certaine que des regards pleins de jugement se tourneraient vers nous. On a beau dire que le look vintage revient à la mode, il y a quand même des limites... Mais ce n’est pas du tout ce qui se produit. Devant nous sont réunis tout près de deux cents convives qui semblent être restés coincés au dix-neuvième siècle : ils portent tous des habits très semblables aux nôtres. Si je n’étais pas là pour le voir, je ne l’aurais jamais cru. Un air de guitare rythmé et mélancolique à la fois joue un peu plus loin, et des couples du Canada rural des années 1900 virevoltent sur l’espace de danse aménagé au centre de la grande cour

gazonnée. J'ai l'impression d'avoir traversé un portail qui m'a menée hors du temps.

— J'suis pas fan de musique country, lance Flavie avec un large sourire, mais là, j'ai vraiment envie de me joindre à eux !! Vous me suivez ?

Alors que les gars s'engagent à sa suite, je décline en promettant de les rejoindre dans un moment. J'ai une idée en tête et je compte bien aller au fond de celle-ci.

OceanofPDF.com



Chapitre 11

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE... VIN

Lorsque je réapparais une vingtaine de minutes plus tard, j'affiche un grand sourire, pas peu fière de ma *shot*. Mes amis sont assis autour d'une table de pique-nique et boivent ce qui semble être du vin dans des gobelets de plastique.

— Tiens, on t'en a réservé un, m'annonce Flavie en me tendant un gobelet que j'accepte avec joie.

— Génial, parce qu'on a quelque chose à célébrer, que j'annonce. Je suis allée jaser un peu avec le garagiste et j'ai négocié un échange de services.

— Euh... Sandrine ? T'as échangé lesquels de tes services, dis-moi ? s'inquiète Flavie, et je pars à rire.

— Ben non, nulette ! J'ai appris que leur photographe avait fiché le camp aussitôt la cérémonie terminée, alors j'ai proposé que notre repas soit gratuit, en plus d'un certain escompte sur le coût des réparations... en échange des services d'Oli pour la réception. Si ça te va, évidemment ? que j'ajoute en regardant Olivier. Eux, ils étaient fous de joie.

— Mais oui, bien sûr ! C'est une superbe idée et tout le monde y trouve son compte. Levons nos verres au génie de Sandrine !

Ravie, j'entrechoque mon gobelet avec ceux de mes nouveaux amis au centre de la table. Puis, j'avale une gorgée, réalisant trop tard que je suis la seule à le faire.

— Pouachhhhhhh !! que je m'exclame en recrachant ma gorgée. Quessé ça !?

Mes trois amis s'écroulent de rire.

— Un petit délice maison préparé avec amour par le père de la mariée, me renseigne Jules entre deux crescendos de rires.

Du vin maison ? Du vin fait à la maison par quelqu'un qui n'y connaît rien ? Ouache !! Des plans pour que je devienne aveugle sur-le-champ !

Je m'étouffe dans mon verre. Juste à l'odeur, mon corps proteste violemment. J'ai presque envie d'en demander une pleine bouteille à notre hôte ; comme ça, la prochaine fois que je rencontrerai une bête sauvage, j'aurai un répulsif infaillible sous la main pour me protéger !

Une fois que je me suis remise du traumatisme de mes papilles gustatives, Oli nous quitte pour aller remplir sa part du marché pendant que nous restons à jaser au centre de ce musée vivant.

— Vous avez vu la mariée ? nous chuchote Jules. Sa robe est tellement gonflante qu'on dirait une grosse meringue.

Nous éclatons de rire, forcés d'approuver : la jeune femme a vraiment l'air d'un dessert ambulante.

— Voulez-vous ben me dire où est-ce qu'on a atterri ? demande Flavie tout en retenant avec difficulté un nouveau fou rire. Il va falloir immortaliser cette soirée à la perfection, sinon personne va nous croire. C'est un coup de chance qu'Oli se soit infiltré comme photographe. Il va pouvoir capter les meilleurs clichés de la scène. Il faut absolument prendre des photos de nous dans de tels accoutrements.

— En même temps, faut rester prudents avec ça, que je rigole. Quiconque détiendra une photo de moi habillée comme une livre de beurre qui fond au soleil pourrait me faire chanter sur un pas pire temps.

— Super ! J'en prends bonne note, s'amuse Jules tout en captant un nouveau cliché de moi avec son cellulaire.

— Vous savez ce qu'il y a de pire ? chuchote Flavie en se penchant vers le centre de la table comme si elle voulait éviter qu'on l'entende. J'ai eu l'occasion d'écouter une discussion tantôt en faisant la file pour les *drinks* et, je n'en suis pas certaine parce que mon anglais n'est pas top, mais j'ai cru comprendre que c'était un mariage arrangé.

— Quoi ?! que je m'étouffe. Tu me niaises. Ça se peut pas que ça existe encore, des affaires de même, au Canada aujourd'hui.

— C'est vrai que quand on regarde les mariés, ils ont l'air plus mal à l'aise l'un envers l'autre qu'amoureux, nous fait remarquer Jules. Regardez-les poser devant Olivier, là-bas. Leur séance a l'air froide, sans regard complice ou petit geste affectueux au passage. On pourrait presque croire qu'ils ne se connaissent même pas hier...

— Non non, que j'objecte en secouant la tête. Je ne peux pas concevoir que ces pratiques puissent encore exister. Je choisis le déni ! Comment est-ce que ça pourrait être une bonne idée ?

Au fond, je peux y voir un seul avantage : dans le cas où tu n'es pas satisfait de ta relation, tu peux passer le reste de ta vie à blâmer les autres au lieu de devoir reconnaître que ce sont tes propres mauvais choix qui t'ont mené à ton malheur.

— Alors, tu ne crois qu'à l'amour passionnel au premier regard ? me demande Flavie. Tu ne penses pas qu'il est aussi possible que des sentiments se développent avec le temps ?

Ben oui, ça se peut. Mais il existe aussi des trucs infallibles pour empêcher que ça se produise, comme s'entendre sur un pacte.

— Ce n'est pas la question, que je répons. Si deux personnes ont envie de se marier dès leur rencontre parce qu'elles sont convaincues qu'elles construiront quelque chose ensemble en apprenant à se connaître, je n'ai absolument rien contre ça. Si c'est là leur choix, alors qu'elles y aillent à fond ! Ce qui m'agace au plus haut point, c'est le fait que d'autres prennent des décisions pour les futurs mariés.

— J'suis d'accord, renchérit Jules. Peut-être qu'ils seront super heureux, ces deux-là, après leur mariage à l'aveugle, mais ç'aurait dû être leur choix

et non pas un arrangement par leurs familles. Même si les parents sont en général bien intentionnés, ils sont parfois dans le champ pas pire, aussi. Si j'avais écouté les miens, je serais comptable à l'heure qu'il est.

Cette idée est si étrange, à dix mille lieues de qui il est, que j'en suis stupéfaite. Je le connais très peu, Jules, mais c'est évident qu'il n'aurait jamais été heureux dans le domaine de la comptabilité ! Je frissonne en l'imaginant rentrer au bureau tous les matins... Bon, c'est plutôt facile en ce moment, avec son kit beige. Mais dans ses vêtements de tous les jours ? Impensable !

— Je ne t'imagines pas pantoute faire ça, dis-je, ébahie. Comment tes parents ont-ils pu vouloir ça pour toi ?

— Je pense qu'ils ont googlé « Bon métier d'avenir avec pension intéressante », ironise Jules.

— Ah ben oui, que je m'exclame en levant les yeux d'exaspération. C'est bien connu que la vie, ça commence à soixante-cinq ans... De mon côté, mes parents ne m'ont jamais suggéré de me lancer dans une voie précise. Ils m'ont toujours conseillé de faire ce que mon cœur me disait de faire. Le problème, c'est que même mon cœur en a aucune idée !

— Au moins, tes choix te reviennent. Ça doit être quand même chouette de sentir qu'ils sont approuvés par nos parents, ajoute Jules, un peu perdu dans ses pensées. Les miens considèrent que si on ne travaille pas de neuf à cinq du lundi au vendredi, ce n'est pas un emploi.

— Ceux d'Oli sont pareils, renchérit Flavie. Et là on parle d'art ! Ouh là là ! On les perd grave. J'te laisse imaginer ce qu'ils pensent de son « hobby ». Ç'a d'air que son père lui répète encore que même si ça paye

les factures pour le moment, ça ne construit pas une vie et qu'il lui faudra bientôt revenir les deux pieds sur terre. Franchement, c'est moche. Ce serait bien si la valeur de l'art était reconnue dans notre société.

Je reste sans mot devant ces révélations. Oli est un photographe de renom, et même ça, ça ne suffit pas pour satisfaire ses parents...

— Moi, je n'ai pas trop à me plaindre, révèle Flavie. Depuis que je suis toute petite que je répète que je vais faire carrière comme sirène, alors quand j'ai choisi de faire des études, je pense que mes parents ont plutôt été soulagés. Leurs attentes étaient tellement basses qu'ils ne se sont pas obstinés sur mes choix !

Notre hilarité est interrompue par une annonce au micro. L'accent de l'animateur est si prononcé et sa bouche si près du micro que je ne discerne rien de ce qu'il vient de dire. Ce n'est pas grave. De toute façon, je n'en ai rien à foutre.

Mais Flavie a entendu, elle, et elle me tire par le bras.

— Allez, viens !

Je me lève et je la suis sans résistance. Elle me mène au centre de la piste de danse improvisée, avec son sol de pelouse mal entretenue et quelques guirlandes de lumières accrochées au-dessus de nos têtes. J'aperçois enfin la mariée-meringue, perchée sur l'estrade, qui nous tourne le dos.

— Mais elle va lancer le bouquet ! que je marmonne à mon amie quand je comprends finalement ce qui se passe.

Elle ne m'a pas réellement attirée dans ce piège ?!!

— Ben oui, répond Flavie en haussant les épaules. Ça va être drôle. Je n'ai jamais assisté à cette tradition. C'est ma chance.

Ouin. Ben si elle veut se retrouver dans une masse de jeunes femmes hystériques qui pensent que recevoir des fleurs par la tête les comblera, c'est son affaire, mais moi, ça ne m'intéresse pas. Il faut que je me tire d'ici !

Eh merde ! J'ai beau jouer du coude pour tenter de sortir de l'attroupement qui s'est formé autour de moi, impossible ! Les filles pensent que je veux me placer dans la meilleure posture pour attraper le bouquet, alors elles me retournent mes coups. Elles sont totalement timbrées !

— Six... cinq... quatre...

Je n'arriverai pas à sortir d'ici avant que la mariée termine son décompte de dix. Il me suffit de rester immobile et de laisser ce calvaire se terminer de lui-même. Après tout, les femmes autour de moi sont tellement excitées que l'une d'elles attrapera assurément le bouquet au vol, et le troupeau se dispersera ensuite. Je respire par le nez et j'attends que ça passe.

— Trois... deux... un...

Le projectile est lancé, direction nos tronches. Tout se déroule au ralenti. Le bataillon en talons hauts sautille, s'enfonçant dans la pelouse. Heureusement, je constate que la trajectoire des fleurs s'en va plutôt sur la droite. Je ne devrais pas trop me faire heurter. Impossible de les attraper d'ici. Ouff !

Au moment où le bouquet amorce sa descente, une demoiselle tente de l'empoigner en s'élançant le plus haut possible. Dans son geste, elle heurte le nez d'une pauvre convive dont le cri de douleur n'arrête aucune de ces rêveuses de mariage. Le bouquet semble rouler sur leurs doigts tendus, comme s'il tentait lui-même de les sauver de ce contrat à vie. Certaines filles entrent en collision, d'autres s'écroulent au sol... Je remercie mentalement Flavie de m'avoir traînée aux premières loges du chaos. Voir une telle symphonie d'absurdité d'aussi près me comble de bonheur.

Puis, quand je me dis que tout est presque terminé, par un coup de vent ou du destin, le maudit arrangement floral bifurque soudain, il fonce vers moi, je tourne la tête et lève un bras pour protéger ma face... et il finit... entre mes mains.

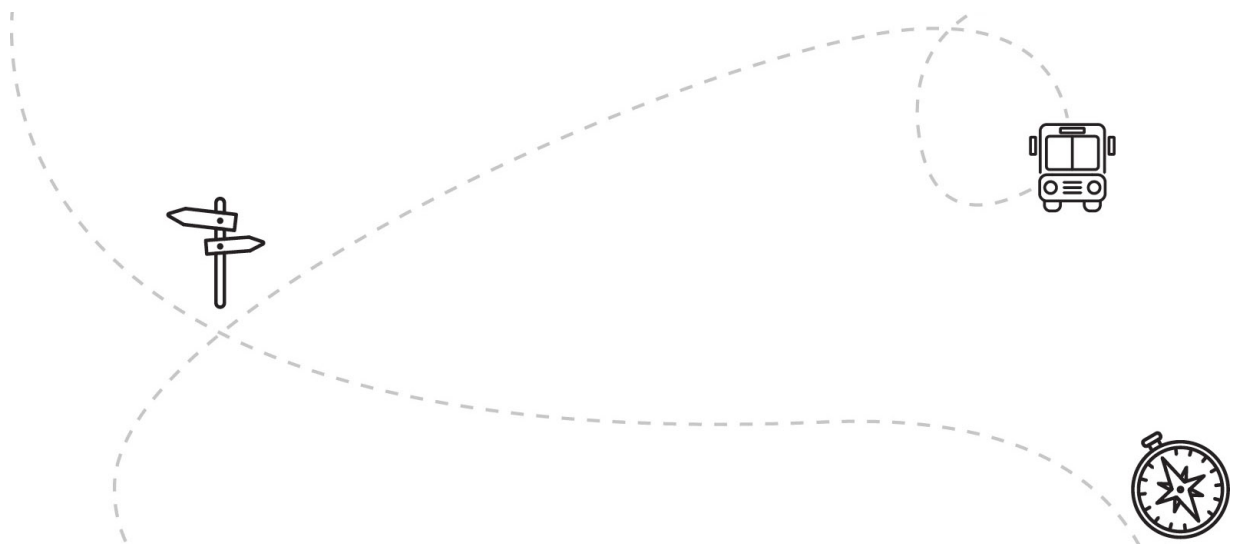
Stupide, stupide réflexe humain d'attraper ce qui nous tombe dessus !!! Je n'avais qu'à garder les poings fermés et à laisser le bouquet tomber sur le sol, où une gagnante l'aurait férocement empoigné. Mais non ! Aussitôt qu'il est passé à ma hauteur, j'ai tendu la main pour ne pas le recevoir dans un œil, et avant que je ne le réalise, je le tenais.

Figée, je me surprends à prier pour que l'une de ces folles me l'arrache. Je n'aurai aucun problème à perdre ce combat-là. Mais alors qu'elles semblaient prêtes à s'entretuer il y a une minute, à présent elles ont retrouvé leur attitude conviviale et m'applaudissent. Elles m'applaudissent ! Quessé ça ! Battez-vous ! Prenez-le-moi de force !

Je leur tends le bouquet en espérant qu'elles comprendront le message, mais rien ne semble y faire. Elles refusent totalement de m'en débarrasser et me sourient bêtement. J'ai l'impression d'essayer de nourrir un animal affamé qui ne comprend même pas que je lui tends de la nourriture.

J'abandonne finalement. Tant pis pour elles et pour leurs rêves. Tel un petit canari dépressif, je jette le bouquet sur une chaise vide et je regagne notre table, morte de honte d'être le centre de l'attention et, surtout, gênée de croiser le regard d'Oli.

OceanofPDF.com



Chapitre 12

BRUME ALCOOLISÉE ET DEMANDE EN MARIAGE

Heureusement, on passe vite à autre chose. Avec la coupe du gâteau, la première danse des époux et autres rituels traditionnels, les invités en ont plein la vue. L'incident du bouquet sombre rapidement dans l'oubli, et moi aussi.

J'écoute d'une oreille distraite la conversation animée de mes amis, mais mes sens sont plutôt réclamés par ce qui se passe autour de moi. J'essaie de capturer le plus possible cette soirée mémorable pour la raconter à Éloïse plus tard, mais mon esprit est troublé par le vin maison.

— On dira ce qu'on voudra. Il a peut-être un goût horrible, une texture douteuse et une odeur repoussante, mais il soûle super bien, ce vin !

— C'est vrai, ça, m'approuve Oli. Et en plus, à la longue, il brûle nos papilles, alors on ne le goûte plus, et on dirait qu'il n'est pas si mauvais que ça.

— En même temps, ajoute Flavie, je ne sais plus si je suis pompette ou si c'est plutôt mon système immunitaire qui met tout en œuvre pour contrer l'attaque du poison qui est en train de détruire mes organes.

— Les deux options sont en effet très plausibles... Si ça se trouve, en ce moment, on frôle la mort à chaque gorgée.

Nous éclatons tous de rire. Cet élixir très douteux semble réellement dissocier mon corps de mon cerveau et du coup, tout semble hilarant. Il donne aussi beaucoup envie d'uriner ; je le constate en me levant pour aller aux toilettes pour la énième fois ce soir.

Afin d'éviter que les trop nombreux invités circulent dans la petite maison, la famille a installé des toilettes chimiques au fond de la cour. En soi, ce n'est pas très loin, mais depuis que les arbres ont commencé à bouger, je navigue plus ou moins habilement dans cet environnement.

En fait, soit ils ont déplacé les toilettes depuis une heure, soit c'est tout le champ qui a changé d'emplacement, parce que je retrouve difficilement mon chemin. Après avoir zigzagué entre les invités, je débouche près du DJ. Je retourne dans la foule, je tourne à gauche, j'atterris au même endroit. Apparemment, je suis plus soûle que je pensais. Ou bien les lois de l'Univers viennent subitement de changer. Quoi qu'il en soit, je m'entête, et je trouve finalement les toilettes. La file est beaucoup trop longue. Je fusille les personnes du regard. Non mais ! Qu'est-ce qui leur a pris d'avoir envie en même temps que moi ?! Eh merde ! Je n'aurai jamais la force d'attendre

aussi longtemps. J'essaie de réfléchir à une solution, mais mes capacités sont limitées.

— *Hello lady* ! me fait sursauter un homme en s'approchant de moi.

Non, vraiment. Ce n'est pas partout le bon moment. Tu ne connais pas ça, le *timing*, toi !

Je me retourne lentement pour voir qui vient de m'interpeller à un moment si mal choisi... Quarantaine, début de calvitie, ventre légèrement bedonnant ? Non ! Pour ce type, il n'existera jamais de bon moment pour m'aborder.

— Je ne parle pas l'anglais, que je lui réponds en espérant que ça suffira à lui faire abandonner son projet de discuter avec moi.

Je me concentre sur mes options, qui sont peu nombreuses. Soit je tente de m'infiltrer dans la maison pour accéder à la salle de bain, soit je fais confiance à ma vessie pour me soutenir jusqu'à ce que j'aie accès aux toilettes extérieures, soit je choisis la voie de la nature et je vais me soulager dans le champ.

— Oh là là, une Française ! s'exclame l'homme, visiblement ravi. J'adore les Françaises. *Very charming*.

Qu'est-ce qu'il fait encore ici, celui-là ? Après ça, on vient se plaindre que ça ne parle pas assez français dans les autres provinces canadiennes... Fallait que je tombe sur le seul abruti de la noce qui sait aligner deux ou trois mots. Je l'ignore en souhaitant que ça le décourage et je me concentre sur mon problème. Un seul coup d'œil vers la maison me suffit à voir que mes chances d'y accéder sont minces, alors que le champ, quoique moins confortable, m'assure une réussite. Sans me justifier auprès de l'inconnu, je

décampe vers le blé qui me fournira assez d'intimité. Dans mon dos, je l'entends me dire, dans un français cassé, qu'il m'attendra sur place. Je l'ignore de plus belle. Il peut toujours attendre, si ça lui fait plaisir. Il n'y a aucune chance que je ressorte du champ par le même côté.

Après m'être soulagée, je décide de longer un peu les abords du champ pour m'éclipser sans avoir à reparler à mon admirateur bedonnant. Mais j'ai à peine fait quelques pas que des bruits suspects me stoppent net. Aucun doute, y en a qui fornicquent tout près ! Je me retrouve coincée entre leur faire face et revenir sur mes pas. Dépitée, je fais volte-face, me jetant direct dans la gueule du loup. Un loup pathétique habillé d'un costume trop grand pour lui.

— La revoilà, la Française ! m'accueille-t-il tout sourire.

Je me contente de répondre d'un signe de tête et je le dépasse sans m'arrêter, mais il m'emboîte le pas comme pour m'accompagner. Il marche rapidement pour suivre mon rythme. Il ne sait vraiment pas lire le non-verbal.

— Je trouve vous... belle.

— Je trouve vous ennuyant, que je lui réponds, pour qu'il saisisse que son compliment ne me fait ni chaud ni froid.

— Ennu-yant ? répète-t-il difficilement. Je ne pas connaître ce mot...

Ça, c'est bien ma chance ! En jetant un œil au loin, je remarque qu'Oli, Jules et Flavie ont tous disparu de notre table de pique-nique. Où est-ce qu'ils sont passés ? Super, ça, de disparaître quand j'ai besoin d'eux ! Je regarde aux alentours en cherchant la meilleure sortie de secours.

— Vous cherchez le quelqu'un ?

— Oui, oui, que je lui réponde, contente qu'il comprenne finalement le message.

— Je suis Peter, enchaîne-t-il. Je veux être.

Sa remarque me surprend. Confuse, je cesse de regarder partout pour l'observer un moment. Son discours incohérent, mélangé à une trop grosse dose de vin maison, me fait tourner la tête. Au stade où j'en suis, je trouverais sûrement plus facile de converser avec un écureuil. Qu'est-ce qu'il « veut être » ?...

Je décide de continuer à l'ignorer et je lui tourne le dos pour partir à la recherche de mes amis. Loin de se laisser impressionner par mon attitude, il me rattrape et me contourne d'un mouvement vif pour se mettre devant moi et me bloquer le passage. Il profite de mon instant de surprise pour prendre mes mains dans les siennes. Que je retire subitement. Trop de proximité, mon homme !

— Je veux être, répète-t-il en déposant son regard niais dans le mien. *You know*. Vous avez attrapé les fleurs. Je veux être l'homme. Mariage. Nous.

L'information fait son chemin jusqu'à mon cerveau et, pétrifiée, je réalise ce qu'il vient de me demander. Loin de me proposer simplement une danse ou un verre, il s'offre pour m'épouser. *Dude* ! J'ai juste attrapé le bouquet de la mariée par erreur. Calme-toi les nerfs.

— NON. *No. Niet*. Je ne sais plus dans quelle langue te le dire pour être ben certaine que tu comprennes, mais je ne suis vraiment pas intéressée.

Ce *weirdo* se contente de rester planté là et de me tendre la main. Je le fixe, toujours confuse, et soudain je me sens... éblouie. Des étoiles dansent devant mes yeux et j'espère que ce n'est pas mon cœur qui s'emballe pour lui, parce qu'on va se le dire, lui et moi, on n'est pas pantoute sur la même longueur d'onde. Je tangué légèrement alors que les étoiles refont leur apparition et envahissent tout mon champ de vision, tandis que mes organes digestifs dansent une rumba endiablée.

L'homme me fixe toujours, l'air d'attendre quelque chose. Peut-être que je lui dise oui. Peut-être que je tombe dans les pommes. Les deux situations me semblent probables. Est-ce que je suis supposée me sentir flattée de son intérêt ? Parce que si c'est le cas, mon programme doit être mal conçu : je ne me sens que dégoûtée.

J'ai besoin d'air. J'ai besoin de m'éloigner de lui ainsi que de toute cette assemblée. D'un pas décidé, je le contourne, je sors de la cour et atterris dans l'espace de stationnement, rempli de voitures.

— Yes !! que je m'exclame à voix haute en apercevant trois jeunes ados d'environ quinze ou seize ans autour d'une vieille bagnole turquoise et rouille.

J'ai beau avoir l'esprit embrumé, je sais toujours déceler une bonne occasion. Sans attendre, je vais les rejoindre.

— Hé ! Vous avez planqué de l'alcool buvable dans le coffre ? que je leur demande sans détour.

Ça fait plus de deux décennies que je suis jeune et irresponsable. Je sais reconnaître les endroits où se cachent les bouteilles de fort en un seul regard. Trois paires d'yeux embrouillés me fixent, affichant les points

d'interrogation les plus troubles que j'ai jamais vus. Ça me confirme qu'il y a probablement une réserve d'alcool intéressante dans cette valise.

Loin de me laisser décourager par la barrière linguistique, je retente ma chance.

— *Alcohol, here ?*

Deux des jeunots, qui sont clairement trop jeunes pour avoir le droit de boire, s'enfuient sans attendre dans les champs. Le troisième reste figé devant moi, l'air coupable.

Voyons ! Il suffit de me regarder deux minutes dans ma robe jaune limonade au soleil pour se douter que je ne suis pas une flic ! Je ne veux pas les dénoncer, bâtard, je veux partager.

Soudainement, une idée apparaît dans ma tête. J'attrape la manche du seul trouillard qu'il me reste sous la main avant qu'il ne s'enfuie à son tour et je pianote sur mon cellulaire pour trouver une application de traduction, avant d'inscrire ma question. Dès qu'il lit mon message, ses traits s'adoucissent et il soupire bruyamment. En guise d'incitatif, je sors quelques billets de ma petite sacoche d'époque et les lui mets sous le nez. Satisfait, il les glisse dans sa poche de jeans, avant d'ouvrir fièrement son coffre de voiture, laissant apparaître quelques bouteilles de fort de différents types. Pour simplifier, je lui pointe la vodka, qu'il me verse dans une bouteille de plastique vide.

— Contente d'avoir fait des affaires avec toi, que je le salue sans me donner la peine de faire la traduction.

Je me délecte de deux bonnes gorgées illico, puis je pars à la recherche de mes amis pour partager ma trouvaille.

De retour dans la cour, j’aperçois Jules et Flavie qui se trémoussent sur la piste de danse. Je tente de les rejoindre, mais je suis arrêtée dans mon élan par Peter qui semble s’être téléporté sur mon chemin. Surprise, je recule et je cligne des yeux quelques fois en espérant le voir disparaître aussi vite qu’il est apparu. En vain. Il s’obstine à exister.

Sans me demander mon avis, il attrape ma main libre et m’attire à lui pour danser. J’ouvre la bouche pour décliner son offre, mais il me prend de court et me fait tourbillonner à en avaler mes mots. Le temps de les retrouver, je suis projetée dans une nouvelle tornade qui ne doit rien avoir de gracieux.

— T’es malade ou quoi ! que j’arrive finalement à lâcher, en le repoussant.

À voir la façon dont il me regarde, il ne semble même pas refroidi ! Au contraire, on dirait que mon emportement lui plaît.

Question de régler le problème une fois pour toutes, je rallume mon appli de traduction et lui écris clairement : « JE NE SUIS PAS INTÉRESSÉE ! » Je lui fous ensuite mon rejet sous le nez et lui laisse quelques secondes pour le lire avant de tourner les talons.

Furieuse, je traverse la piste de danse, mais presque par magie, Peter se retrouve une nouvelle fois devant moi !

— Pas problème, me dit-il en me tendant de nouveau sa main.

En retenant mon envie de vomir, je lui inscris mentalement des points prédateur.

— Alors te voilà, mon petit rayon de soleil ! lance soudain Oli qui apparaît de je ne sais où.

Son jeu de mots sur ma tenue m'arrache un sourire, et c'est avec soulagement que je le laisse passer un bras autour de ma taille avant d'adresser un grand sourire à Peter. Olivier a dû assister à la scène, et il s'emploie maintenant à lui donner le coup de grâce. Dans cette position, nous avons l'air d'un couple, peu importe la langue parlée.

— *Hello. I'm her boyfriend*, se présente-t-il en tendant la main à Peter.

Comprenant finalement que je ne suis pas disponible et qu'il n'y a aucune ouverture possible avec moi, l'homme lui serre la poigne, puis, avec un signe de tête, il bat en retraite. ENFIN !

— Merci pour ton aide. J'étais vraiment coincée avec ce pauvre type. Vient un moment où se sentir trop désirable, ça devient désagréable, mettons.

— C'est ce que des amis font l'un pour l'autre, non ?

Olivier me fait un clin d'œil. Dans ma brume à la vodka, j'arrive difficilement à cerner son intonation... mais qu'à cela ne tienne. Quelques points de plus en banque pour m'avoir sauvée des griffes de Peter.

— Maintenant, on n'a plus trop le choix, par exemple. Il faut jouer le jeu pour maintenir notre couverture, poursuit Oli.

J'ouvre la bouche pour protester, mais je n'en ai pas le temps. Il m'entraîne dans un *slow*, plaçant sa main chaude dans le creux de mon dos. Je frissonne un peu quand il la glisse furtivement sur ma fesse...

On danse un moment, nos regards *scotchés* l'un à l'autre. Coudonc, comment ça se fait qu'il a des beaux yeux de même, lui ? Je sens ma bouche s'ouvrir béatement... Voyons ! Ça doit être la vodka. Ben oui, c'est clair que c'est le mélange d'alcool qui me fait cet effet-là. Il faut que je reprenne mes esprits au plus vite avant de me mettre à baver comme une belle épaisse. Merde, merde, merde ! Qu'est-ce qu'il fait, là ? Pourquoi son visage se penche lentement vers le mien ? Pourquoi ses lèvres s'approchent dangereusement des miennes ?! Je n'ai pas le temps de réagir qu'il m'embrasse tout doucement. Oh ! C'est... c'est...

Après de longues secondes délicieuses, Oli se détache de moi et, d'un signe de tête discret, pointe un coin de la cour. Je me retourne, encore un peu gaga, pour apercevoir Peter plus loin qui nous regarde tristement.

Ah, ben oui. À quoi j'ai pensé. Oli ne m'a pas juste embrassée comme ça de la façon la plus romantique qui soit pour aucune raison.

J'essaie de chasser le drôle de sentiment qui s'est emparé de mon ventre. C'est sûr que c'est l'alcool, impossible que ce soit autre chose (genre des papillons). Beurk, juste à y penser, je m'écœure ! J'aimerais bien me jurer de ne plus jamais en boire, mais je risque de ne même pas me souvenir de cette promesse demain. En plus, ce n'est pas comme si c'était la première fois qu'on s'embrassait, Oli et moi ! Quoique là... c'était, comment dire... différent ?

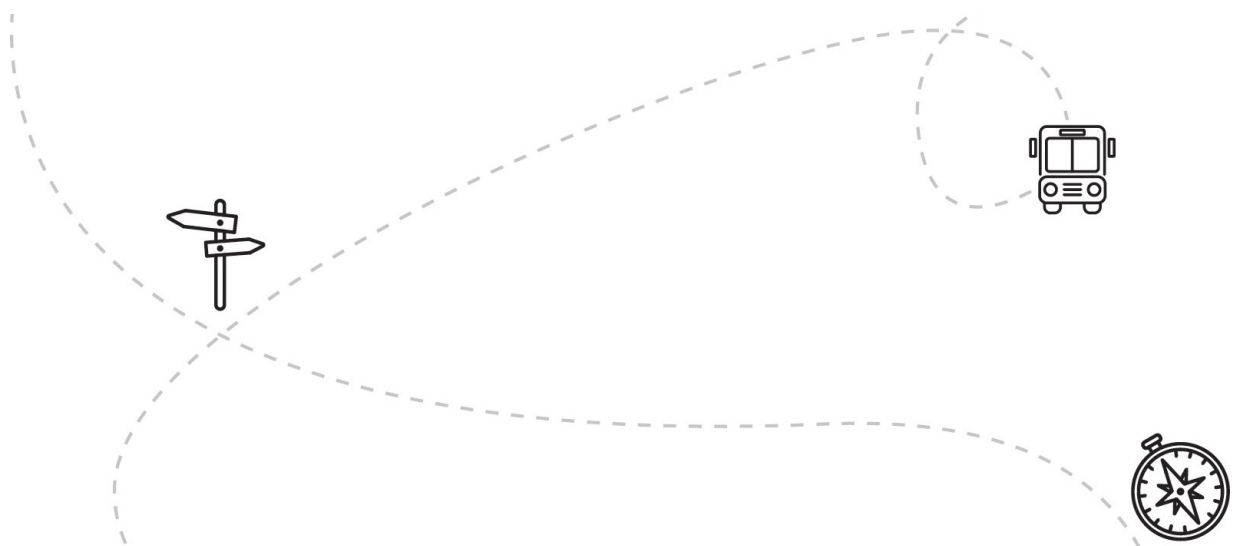
MERDE.

— Ça va ? me demande Oli, comme si de rien n'était.

— Oui, oui !

Non, ça ne va pas ! Mais pas pantoute, à part de ça !

OceanofPDF.com



Chapitre 13

MATIN *HUNGOVER*, AVEC OU SANS SOUVENIRS

Assise au banc des accusés, je lisse inutilement le rebord de ma jupe pour calmer mon anxiété. Le juge fait son retour dans la salle. Je cesse de respirer pendant qu’il s’installe pour prononcer ma sentence.

— Qu’elle soit consciente ou non de ses émotions et de ses actes ne change absolument rien à l’affaire, annonce-t-il sévèrement. L’accusée est déclarée coupable de développer des sentiments amoureux pour le plaignant, malgré le pacte légal qui les engageait tous deux préalablement. Nous la condamnons à payer amende et intérêts ainsi qu’à subir le terrible retour du karma.

Le juge soulève son maillet et tape un grand coup, presque comme s’il avait directement frappé sur ma tête.

— Votre Honneur..., dis-je faiblement pour tenter de me défendre.

— SILENCE ! hurle-t-il en recommençant à cogner avec son maillet, encore, et encore, et encore, et encore.

Le bruit me matraque et j'ouvre péniblement les yeux pour reprendre contact avec la réalité. Je quitte ce rêve stupide en maudissant mon subconscient de me faire subir des affaires de même. Après une telle absurdité, qu'il ne vienne pas se plaindre si je l'enterre encore plus profondément.

Dans ma brume de vodka, je remets à leur place, un à un, les éléments autour de moi. Le lit, les couvertures, Olivier, le plafond. Qu'est-ce que cette désagréable odeur ? que je pense en sentant la nausée me gagner. Ah merde. C'est moi !

Les coups saccadés reprennent et je comprends qu'on tambourine à la porte du minibus. Douloureusement, je me glisse hors du lit, attends un petit moment que le monde cesse de tourner autour de moi et me traîne les pieds pour aller ouvrir.

— *Goooooooood morning*, me salue le garagiste à la voix trop chantante pour un matin de lendemain de veille.

Il m'annonce tout aussi gaiement que je dois sortir du minibus, parce que ç'a l'air qu'il est prêt à le réparer. Je perds une partie de sa tirade – mon traducteur interne n'est pas tout à fait réveillé lui non plus. Cherchant encore mes esprits et la capacité de parler, je me contente de hocher la tête pour lui faire comprendre que j'ai bien capté l'info. Intérieurement, je le déteste profondément d'être aussi matinal, mais on a trop besoin de lui pour s'opposer à son horaire, et je ne suis pas en position de négocier. J'attrape

donc en vitesse une paire de lunettes de soleil et mon cellulaire qui affiche huit heures AM. Huit heures ?! *COME ON !*

Olivier sort du lit à son tour et s'habille pendant que j'évite habilement de croiser son regard. Je sors dans le matin trop lumineux à mon goût. Il semblerait que le vin maison a effacé au passage ma fin de soirée... À moins que ce ne soit la vodka ? Ou le mélange des deux ? En tout cas, j'ai l'impression qu'on me roue de coups de pied de l'intérieur.

Au loin, j'aperçois la tente de Jules et Flavie. Ils ont été *wise* : ils l'ont plantée assez loin pour ne pas se faire réveiller.

Olivier me rejoint. Je me demande s'il se souvient de la fin de sa soirée, lui, mais en tout cas, il a plutôt l'air en forme. Dorénavant, si je me soûle pour oublier, il faudra que je pense à mettre dans le même état les autres personnes impliquées dans l'histoire. En cas de doute, mieux vaut calquer son attitude sur celle de sa meute. Ou que la meute se calque sur nous. En tout cas. Qu'on soit tous maganés égal.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? que je lui demande.

— On va à l'auberge. Tu as oublié ? C'est vrai que tu as bu pas mal hier soir, hein, ajoute-t-il avec un petit sourire en coin que je ne sais pas décrypter.

Ben là ! Si je ne peux pas déchiffrer son attitude, comment est-ce que je vais pouvoir la copier ? Fais un effort, Oli !

— L'auberge appartient à l'amie du garagiste, il lui a lâché un coup de fil hier pour lui demander si elle avait une chambre à nous prêter aujourd'hui. J'ai besoin d'un coin tranquille pour retoucher les photos de la soirée. Je n'ai pas trop envie d'étirer ce contrat-là. C'est le genre de boulot

qui se fait facilement, mais qui m'ennuie aussi. En tout cas, elle avait l'air bien sympathique et elle a accepté.

— Génial ! Je vais pouvoir en profiter pour prendre une bonne douche et faire une sieste.

— Une sieste ? dit-il sur un ton moqueur. Tu viens de te lever !

Je lui adresse une moitié de sourire, mais je ne commente pas.

Après une dizaine de minutes de marche qui m'apparaissent comme un long pèlerinage, nous atteignons l'auberge de type *bed and breakfast*, ensevelie sous un jardin de fleurs. À l'intérieur, nous sommes reçus par une charmante dame qui nous invite à la suivre à l'étage, pendant que je rêve déjà de me rendormir dans ce petit havre de paix.

Apparemment, le destin aime se payer ma gueule. Ou bien c'est l'affreuse menace énoncée par le juge de mon rêve qui revient me hanter. Olivier et moi nous retrouvons dans une chambre à thématique de la Vierge Marie. Pas une pièce sobre dans laquelle on retrouverait une image pieuse au-dessus du lit, non. Thématique Vierge Marie dans le type abus intense. Sur le mur d'adoration, on retrouve au moins une vingtaine d'illustrations et tout autant de figurines. Beaucoup trop de paires d'yeux (et d'yeux purs !) sont tournés vers moi et vers mon âme qui a fait des choix douteux ces vingt-quatre dernières heures.

— On dirait une chambre dans un film d'horreur ! que je m'exclame.

— C'est sûr que c'est un peu excessif, approuve Oli en installant son ordinateur portable sur le bureau, mais vois-le autrement. Dis-toi que c'est comme la chambre d'une ado enflammée qui tripe ben raide sur un groupe de pop et qui a affiché deux mille posters du chanteur sur les murs.

Après avoir pris ma douche, j’essaie de me rendormir, mais rien à faire : la chambre m’intimide. Et puis, je me demande si le vin de Cana goûtait aussi mauvais que celui d’hier...

Hier... Qu’est-ce qui s’est passé hier après ce baiser sur la piste de danse ? Pourquoi mon subconscient m’a-t-il traînée au banc des accusés cette nuit ? Le plaignant n’a pas trop l’air affecté ce matin, pourtant. À moins qu’il ne joue la comédie pour éviter un malaise ? Je ne lui aurais quand même pas avoué de quelconques sentiments ?... Ben non ! NON.

— Je vais aller faire un tour, que j’annonce en repoussant d’un même geste les couvertures et toutes mes idées saugrenues. On se revoit plus tard.

Je file dans la cour arrière de l’auberge à la recherche d’une chaise à l’ombre, éloignée de tous. Je suis bien décidée à appeler Éloïse pour me changer les idées.

Eh merde ! En allumant mon cell, je découvre qu’hier soir, je lui ai envoyé une photo de moi dans ma robe canari. Qu’est-ce qui m’a pris ? Et qu’est-ce que j’ai essayé de lui dire en lui envoyant trois émojis de bonhomme de neige suivi d’un lion, d’une crevette et d’un HOURRA ? Ouch ! J’étais encore plus paf que je pensais !

Sa réponse m’invite à l’appeler quand je serai ressortie de mon coma alcoolisé. Ce que je fais immédiatement. Lorsqu’elle décroche, c’est pour se tordre de rire dans mon écran.

— Arrête de rire ! dis-je très sérieusement. J’té préviens, t’es mieux d’arrêter, sinon je reviens au Québec juste pour te botter les fesses !

Sous ma menace, Éloïse essaie un moment de se retenir, mais elle explose de plus belle l’instant suivant pendant que je me maudis de lui avoir

envoyé les photos. Soûle, je n'ai aucun instinct de survie.

— N'oublie surtout pas que j'ai des clichés de toi où tu as l'air encore plus ridicule, que je lui rappelle avant qu'il ne lui vienne à l'esprit de partager mes photos sur les réseaux sociaux.

C'est à cela que l'on reconnaît une vraie amitié. C'est lorsqu'il y a suffisamment de souvenirs honteux des deux parties qu'elles en viennent à choisir de tenir leur langue toutes les deux. La confiance mutuelle naît des secrets bien gardés. Ahhh, oui ! C'est ça, la vraie amitié.

— Attends, là, dit en riant ma peut-être pas si bonne amie que ça. Tu as passé des mois à te moquer de moi parce que j'ai dû porter, au mariage de ma sœur, une robe jaune et bleu qui me faisait ressembler à un Minion. Tu passais tes journées à te promener dans l'appart en criant « Banana ! ». Pis là, tu voudrais que je reste de marbre devant ta belle robe d'époque jaune serin ?

Dans mon écran de cellulaire, je vois Éloïse s'étouffer dans sa blague avant d'essuyer ses larmes.

— Toi, t'as l'air d'un Minion tout nu au teint pâle ! reprend-elle dans son délire.

Je pince les babines et je la laisse rire toute seule. Elle va bien finir par manquer de souffle, et en attendant, j'aime mieux ne pas l'encourager.

Après quelques secondes d'hilarité, elle se force à reprendre son sérieux pour me demander un *recap* des derniers jours. Je lui raconte la fumée dans le moteur, l'escale forcée en pleine année 1872, l'attrapage accidentel de bouquet, puis le fatigant qui me *cruisait* hier soir aux toilettes chimiques, ce qui nous ramène à la robe jaune et aux photos.

— Sérieux, t’as jamais été aussi sexy, dit-elle quand je conclus mon résumé. C’est sûr que t’as fait fondre le cœur d’Olivier avec ton look.

— Hein... Ben non... t’as pas rapport, que je bégaye, surprise par son commentaire.

Éloïse qui me connaît (trop) bien s’arrête aussitôt de rire et m’analyse. Je déteste quand elle fait ça. Tout comme dans mon rêve, je me tais en attendant ma sentence.

— Toi, débute-t-elle en fronçant les sourcils, t’es en train de t’attacher à Oli !

— PAN-TOU-TE !

— Eh *boy*, à réagir aussi fortement, tu me confirmes que je n’ai pas tout à fait tort, mon amie ! En même temps, ce n’est pas si surprenant. Vous vivez un truc unique, tous les deux.

— Ben là, on ne se connaît presque pas, voyons !

— Si on compte en nombre de jours, c’est vrai. Sauf que d’habitude, tu vois les gars quelques heures seulement par semaine, alors que là, vous êtes ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C’est normal que les sentiments se développent plus vite dans ces conditions-là.

— Grand Un, je n’ai pas développé de sentiments. Et grand Deux, t’aurais pu me dire ça avant que je parte en voyage.

Si j’avais su que j’allais entrer dans un monde parallèle où les émotions s’intensifient à la vitesse du son, j’y aurais pensé à deux fois avant d’accepter. Cette théorie justifie probablement mon rêve étrange et mon petit chavirement quand Olivier m’a embrassée hier. Ça me soulage, en fait.

Rien de tout ça n'est réel. C'est le genre de truc qui se passe parce qu'on est loin de nos racines, mais aussitôt qu'on sera de retour au Québec, la vie normale reprendra son cours. Je redeviendrai la Sandrine que je connais et que j'aime parce qu'elle ne flanche pas devant les beaux yeux d'un garçon. D'ailleurs, juste d'en avoir pris conscience, je sens que je redeviens moi-même.

— On n'est que des amis qui couchent ensemble le temps d'un voyage, que je résume avec déjà plus de conviction dans la voix.

— OK, OK. Si tu préfères, on va dire que vous faites juste vous fréquenter.

— Aff, que je grogne. Le mot « fréquenter », c'est juste une étiquette qui a été inventée pour ceux qui n'avaient justement pas envie d'être étiquetés !

À choisir, je préfère dire qu'on se *date*. Fréquenter, ça implique une fréquence. Le mot le dit à lui seul. *Dater*, ça concerne une *date*. C'est momentané, limité dans le temps. Rien n'est fixé, pas même l'obligation de se revoir. Tant qu'à être obligée de porter une étiquette, je choisis celle qui ne comporte pas de chaînes ni de barreaux.

— J'veux ben, mais mettons, je dirais quoi à quelqu'un qui me demanderait avec qui t'es partie en voyage ?

— De se mêler de ses affaires !!

Elle rit encore.

— Tu sais, Sandy, me réprimande gentiment mon amie, parfois, à force de vouloir tout garder simple, tu fais juste compliquer les affaires. T'es-tu

sûre, au moins, qu'Oli pense la même chose que toi ?

— Ouep !

— Vous vous êtes assis, vous en avez discuté et vous avez mis au clair les détails de votre relation pendant ce voyage ?

Touché.

— Ben là, ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça, mais j'suis sûre que c'est tout aussi évident pour lui, que j'avance, alors qu'un petit doute commence à s'inviter dans mon esprit.

— Hum hum... ! Donc, vous passez vos journées ensemble, vous dormez ensemble sans forcément baiser, et tu te laisses sauver en tant que demoiselle en détresse... Vous m'avez tout l'air d'un couple, si tu veux mon avis.

Coulé !

Je ne le veux pas spécialement, son avis, merci. Pis pour ce qui est de coucher avec lui...

Eh merde ! J'suis-tu dans une relation de couple pis je ne le sais pas, moi là ?

Ben non ! Je m'en fais pour rien. Et je devrais éviter de parler de tout ça à Éloïse, qui porte le filtre de la monogamie devant ses yeux. Oli et moi, on est des amis qui couchent ensemble et c'est tout aussi clair pour lui que pour moi.

— Je veux juste dire que...

— Non, non, que je la coupe. Ne te fatigue pas. J'ai déjà tout mis au clair dans ma tête, et avec lui. Arrête de me cuisiner, parce que j'ai mal au crâne et que j'ai pas envie d'en parler. Raconte-moi plutôt comment ça se passe pour toi.

Sachant très bien que je ne céderai pas, mon amie change de sujet et me donne des nouvelles d'elle, d'Édouard, du début de leur cohabitation (« Pas de nuages gris à l'horizon ! » me dit-elle fièrement), et de sa sœur qui vit de l'insécurité dans son rôle de mère. Puis nous discutons de son travail et du fait que je n'en ai pas, de son condo et du fait que je n'en ai pas, de ses projets et du fait que je n'en ai pas... pis de toutes ces affaires-là.

Quand nos sujets s'essoufflent un peu, on fait une brève pause de jasette et mon amie approche son visage de son écran, pour mieux voir l'endroit où je me trouve en ce moment. Par réflexe, je jette à mon tour un regard autour de moi.

— C'est juste débile à quel point c'est beau par ici. Grandiose.

Elle recule en souriant, avec un petit rire parce que j'ai compris son manège.

— Je salive d'envie chaque fois que tu m'envoies des photos de ces paradis terrestres. Olivier va faire de superbes photos, j'en suis sûre.

— Tu l'dis. Ce sont les pleins aux as qui vont être contents de se laisser convaincre, grâce au charme de ce décor, de dépenser quelques dollars dans un nouveau sac à main.

— Quelques dollars ? dit Élo en haussant les sourcils. J pense que t'as pas bien compris comment fonctionne le marché. Tu te rappelles la petite

bourse argentée que ma sœur était si fière de te montrer le printemps dernier ?

— Ouep ! J'avais dit à Stéphanie qu'elle était ridicule d'avoir acheté un sac à main dans lequel ni son portefeuille ni son cellulaire ne pouvaient entrer.

— Un bon point pour toi. N'empêche qu'elle avait payé 2 600 \$ pour ce qu'elle appelait une « œuvre d'art mode ».

— *WHAT ? NON.* Tu me niaises, que j'éclate, ébahie. Qui payerait autant pour un tout petit sac ? Pourquoi ? J'veux dire, je ne penserais même pas à dépenser autant s'il y avait 2 500 \$ piasses en argent comptant à *l'intérieur* du sac !

— J'te *feel*, mais c'est Stéphy. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Dans mon écran, je vois mon amie lever les yeux au ciel dans un mélange de désespoir et d'acceptation.

Puis soudain, je vois Olivier réapparaître dans la cour arrière du *bed and breakfast*. Je salue Élo et lui promets de la rappeler bientôt, avant de raccrocher.

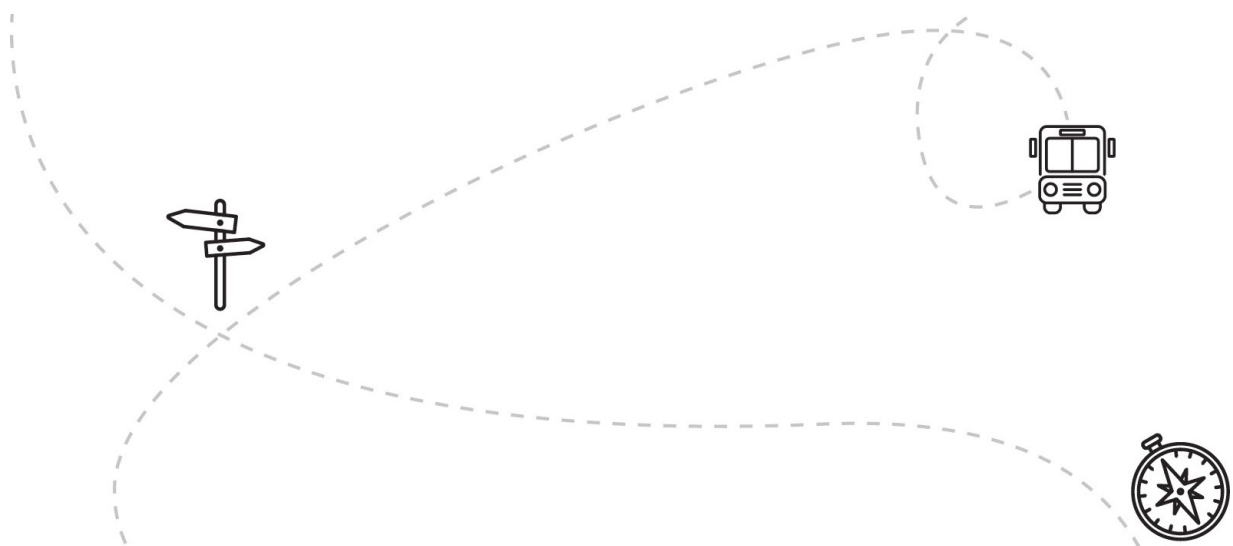
— Le minibus est réparé ? que je demande à Oli d'entrée de jeu. Paré à lever l'ancre et à quitter l'île des paumés ?

— Pas tout à fait, matelot, me répond-il, l'air désolé. Le trouble mécanique est plus grave qu'on pensait. Il va falloir commander une pièce pour terminer la réparation. C'est le mauvais côté de s'être échoués dans un trou : il va y en avoir pour trois jours avant la livraison.

— C'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire pour passer le temps ?

— J'ai une petite idée, mais elle ne va peut-être pas te plaire...

OceanofPDF.com



Chapitre 14

UNE SÉANCE RAFRAÎCHISSANTE

Si j'avais des doutes, je n'en ai plus : j'ai un très mauvais karma. Je dois même figurer sur la liste des enfants tannants dans les dossiers du père Noël. Est-ce que mon rêve était vraiment prémonitoire ? Vais-je devoir payer pour mes émotions et mes actes inconscients ?

Non seulement on est coincés ici, mais en plus, la foutue pièce coûte la peau des fesses, si bien qu'il faut rentabiliser ce temps en travaillant. Je sais, je sais, j'avais été prévenue avant le départ que cette situation risquait de survenir, et j'étais prête à me prêter au jeu. Dans la mesure où j'imaginais passer quelques heures dans un restaurant, mettons. Mais il a fallu que ce stupide minibus nous lâche dans un village où personne n'a besoin d'une serveuse... mais où la propriétaire du *bed and breakfast*, elle, était très enthousiaste à l'idée d'accueillir de nouveaux employés pour quelque temps.

Ça fait déjà cinq jours que nous travaillons pour elle. Je n'en peux plus.

Notre calvaire s'achève heureusement demain. Ça vaut mieux, parce que je ne pourrais pas jouer les femmes de ménage plus longtemps dans cet endroit qui pue l'encens et qui vibre de chants d'église en permanence. Sérieusement, si c'est à ça que ressemble une éternité sur un nuage entouré d'anges, je préfère de loin me réincarner. Ou brûler.

Pour couronner le tout, puisque le minibus est au garage et que le proprio n'était pas à l'aise de nous laisser y dormir, on loge à l'auberge. On était en début de semaine, donc il y avait des chambres de libres, et bien sûr, Oli et moi avons conservé celle de la Vierge.

Pas besoin de spécifier que j'ai hâte de quitter cet endroit. Je m'ennuie des rats laveurs. C'est dire !

Je n'ai jamais été une fée du logis et ça nous allait très bien, à Élo et moi. On gardait l'appart propre, sans plus. À mon avis, quand on en vient à la conclusion qu'il faut nettoyer les fenêtres parce qu'on n'arrive plus à dire s'il fait soleil ou s'il pleut, c'est qu'il est temps de déménager. Je n'ai jamais vu l'intérêt de faire du zèle domestique, et j'ai toujours vu le printemps comme la saison du retour des jupes courtes plutôt que comme celle du grand nettoyage annuel. Je passais le balai chaque semaine (à peu près), mais je n'ai jamais cru bon de déplacer un meuble pour nettoyer en dessous ou derrière. Si le motton de poussière ne se voit pas, il n'existe pas non plus. Y a toujours ben des limites !

Eh bien ici, au *bed and breakfast* de la Sainteté, il n'y a pas de limites. Cette femme profite de notre présence pour nous faire astiquer tous les coins de son étrange établissement. Je n'ai jamais détruit autant de toiles d'araignées en si peu de temps, et à chacune, j'ai fait le vœu que leurs

anciennes occupantes reviennent à la charge quand je serai partie, pour me venger de cette femme.

Le pire, c'est qu'elle nous fait porter un uniforme ridicule qui ressemble drôlement à un de mes kits de lingerie sexy. Sans le côté sexy. Et en plus d'avoir l'air d'une bouffonne dedans, le tissu me démange.

Et le pire du pire, c'est que pendant que Flavie et moi on se tape le ménage et que Jules s'occupe des jardins, Oli, lui, se la coule douce à prendre des photos. Il se trouve que la nièce de la propriétaire, qui s'appelle Amber, rêvait donc ben de devenir mannequin. Du coup, notre trio s'est vu refiler les tâches d'entretien pendant qu'Oli prépare un portfolio professionnel pour la fille.

OK... Peut-être que le pire du pire du pire du pire, c'est que ladite fille est juste trop canon. Voyons donc qu'on se retrouve dans un trou perdu où tous les habitants ont l'air paumé, et que celle qui passe ses journées à proximité d'Olivier est genre la plus belle fille que j'ai jamais vue.

Pour ça, je la déteste ! Elle est là à se pavaner avec ses longs cheveux blonds qui brillent comme dans une pub de shampoing. Elle sourit tout le temps et éclate de son rire cristallin pour bien nous laisser voir sa dentition parfaite. Elle cligne constamment des yeux comme si elle tentait de démarrer une tornade avec ses cils, et sa peau ne démontre aucune imperfection.

Mais puisqu'un contrat est un contrat et que nous avons besoin d'argent, je m'acquitte de toutes mes tâches sans me plaindre à voix haute.

De l'intérieur en revanche, c'est autre chose. D'abord, le sac de la balayeuse m'a explosé en pleine poire quand la patronne m'a demandé de le

vider. Mon agacement s'est transformé en dégoût lorsque je me suis retrouvée de corvée de lessive et que j'ai constaté, du fait des draps, que les visiteurs n'ont pas tous la même retenue que moi dans leurs élans amoureux. L'exaspération a laissé place à la colère lorsqu'on m'a obligée à prendre part à la messe matinale dans le séjour. Et quand la proprio m'a demandé de nettoyer le manteau de la cheminée, je me suis mise à bouillir : il ne s'agissait pas de simples vases décoratifs sur la tablette, mais bien des urnes de ses parents décédés. J'ai épousseté papa et maman en serrant les dents, mais là je compte les minutes avant la fin de mon supplice. Vivement qu'on parte d'ici, avant qu'il n'y ait une troisième urne au-dessus de la cheminée. J'dis ça, j'dis rien !

— Lorsque nous aurons fini d'épousseter la salle de séjour, elle aimerait que nous allumions les cierges puis que nous nettoyions les salles de bain, me dit Flavie qui revient vers moi.

Ça, c'est un coup dont je suis plutôt fière : dès notre arrivée, j'ai prétendu ne pas connaître un seul mot d'anglais. Si bien que la patronne ne m'adresse jamais la parole. Elle passe par Flavie pour me donner ses consignes.

— Bien noté, que je grommelle avant d'atchoumer pour la millionième fois à cause d'un nuage de poussière qui vient de se soulever dans ma face.

Sous les yeux d'une trentaine de figures saintes, je ravale mes jurons. Ma montre indique seulement treize heures quinze. C'est impossible ! On doit être demain. Ou dans une boucle temporelle. Ça ne se peut juste pas que le temps passe si lentement.

— Tu sais, dit Flavie, y en a qui pensent que lorsque notre corps développe des allergies, c'est sa manière de nous passer un message.

— Je suis tout à fait d'accord. Clairement, mon corps me dit que je ne suis pas faite pour faire du ménage. Cet endroit ne me fait pas juste éternuer, il me donne la chair de poule ! Je préférerais être n'importe où sauf ici.

En réalité, je préférerais être dehors à éloigner cette fille d'Olivier... La cour fleurie du *bed and breakfast* est devenue leur décor de prédilection, et je ne me gêne pas pour les épier. Dès qu'elle en a l'occasion, Amber y va de son grand rire et touche l'épaule ou le bras d'Oli. Pis mettons qu'elle multiplie les occasions. Plus ça va, plus elle le *cruise* ouvertement, même devant moi. Ce qui a débuté par des petits gestes subtils s'est amplifié au fil des jours.

Et Oli se laisse faire ! C'est à croire qu'il ne voit rien ou alors que ça lui plaît bien. Tandis que moi, j'ai déjà imaginé une dizaine de scénarios dans lesquels je déboule dans le jardin pour la bousculer dans les rosiers. En plus, elle est tellement arrogante. Chaque fois qu'ils font une pause, elle rentre se mettre à l'ombre et me lance un sale regard de jugement. Hautain. Suffisant. Je. La. Déteste.

Ce matin, elle a même poussé l'insolence jusqu'à me demander de lui apporter un verre d'eau. Je ne suis pas sa servante et je le lui ai très bien fait comprendre : je lui ai apporté la chaudière crasseuse qui venait d'être utilisée pour laver le plancher. Tins, hydrate-toi !

Non mais, y a toujours ben des limites ! Va te le chercher toi-même, ton maudit verre d'eau !

— Ça ne te dérange pas qu'Olivier passe autant de temps avec cette fille ? me demande Flavie après m'avoir vue les observer pour la millième fois par la fenêtre.

Retourne donc le couteau dans la plaie, tant qu'à y être...

— Non, non, que je mens. Tu sais, on est juste des amis. Il peut bien faire ce qu'il veut.

— Ouin, il m'a parlé de votre pacte, dit Flavie avec un doux sourire. Mais pour être honnête, au fond, j'étais convaincue que vous alliez quand même finir ensemble.

Wow... Ça me fait drôle de l'entendre dire ça. Je sais bien que ma réaction à la présence d'Amber est peut-être le signe de quelque chose, je ne suis pas folle... mais ça ne veut pas dire que je développe des sentiments ! Juste que j'aurais préféré ne pas partager mon ami avec bénéfices pendant le voyage. Me semble que ce n'était pas trop demander !

Si c'est rendu que Flavie se fait des histoires romantiques mettant en vedette Oli et moi, ça veut dire que j'ai laissé la chose aller trop loin. Il vaut mieux que je ravale ma rancœur. Elle n'était pas au programme. Notre pacte est venu sceller notre accord, et je ne suis pas le genre de fille qui déroge aux ententes qu'elle conclut. J'ai embarqué dans cette aventure en décidant de me laisser porter, peu importe où ça m'amènerait, dans la légèreté. Ce n'est pas le moment de changer les plans.

En prenant une respiration discrète, je tente de faire taire à la fois mes doutes, Flavie, et mon cœur qui bat à trois cent mille battements à la minute.

— Oh, tu sais, dis-je, je ne suis simplement pas faite pour la vie de couple.

Ce dont j'étais certaine, jusqu'à présent. Mais depuis notre baiser au mariage, je me sens confuse. La situation devient trop complexe. J'ai

proposé un pacte justement pour ne pas me casser la tête, mais voilà que j'ai passé les derniers jours à m'en faire. Qu'est-ce qui lui prend à mon cœur de s'énervier de même ? Je ne suis quand même pas... jalouse ?!

Oh. My. God.

— Bon, je ne devrais pas te le dire, chuchote Flavie, mais Olivier avait l'air pas mal déçu par votre pacte. Il va le respecter, ne t'inquiète pas pour ça, mais je pense qu'il craquait pas mal pour toi.

À cette confidence, je me sens rougir. Je me déteste pour ça. J'ignore ce que je veux réellement faire de cette info, mais pour le moment, je n'en peux plus de regarder Amber poser devant Oli dans des positions de plus en plus aguicheuses. Ça va faire, là !

J'ouvre brusquement le tiroir d'une commode et farfouille dedans.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande Flavie.

— Je vais mettre un terme à leur séance. Si on te demande, tu n'as rien vu !

Ma nouvelle amie m'envoie un sourire complice, contente que j'agisse et excitée qu'il se passe enfin quelque chose. Ces derniers jours, j'ai remarqué que la cour est parsemée de nombreux gicleurs qui assurent un arrosage complet et pas du tout écologique. Ce système est actionné par une télécommande, et j'ai vu la proprio la ranger dans cette commode...

Bingo.

Je m'en empare et je programme un arrosage de tout le jardin qui se déclenchera dans cinq minutes. Puis j'invite Flavie à se joindre à moi pour assister à l'achèvement de mon plan.

— Tu viens ? On va aller prendre notre pause dehors, dis-je avec un sourire malicieux.

Elle me suit et nous nous installons confortablement sur les chaises de parterre. Elle est ravie. Moi, je me réjouis de lui découvrir une petite tendance machiavélique.

— Hé, Oli, tu peux venir ici une minute ? que je lance après avoir parfaitement calculé le moment idéal pour lui faire quitter la scène de crime, afin d'éviter que son appareil photo soit aspergé.

Je retiens un sourire satisfait lorsque je le vois faire signe à Amber de l'attendre, puis s'approcher. Dès qu'il est hors d'atteinte, l'arrosage démarre. Mon plan est parfait !

Instantanément, un grand cri d'effroi retentit dans la cour. Ç'a fonctionné encore mieux que je l'espérais ! La sublime mannequin était parfaitement positionnée pour en prendre plein la gueule. Tins, toé !

La pauvre Amber lâche de petits cris, se secoue et nous rejoint en frissonnant, trempée de la tête aux pieds. Son mascara dégouline en grandes traînées sur son visage. Sa gloire vient de s'éteindre. Comme. C'est. Dommage.

— Est-ce que ça va ? que je lui demande avec la plus *fake* des empathies dont je peux faire preuve.

Au regard de tueuse qu'elle me lance, elle se doute que je suis l'autrice de ce mauvais coup... Bonne chance pour le prouver ! Maintenant c'est sûr, je vais aller rôtir en enfer. Pis ç'aura valu le coup !

Près de moi, je sens Flavie qui se retient pour ne pas se tordre de rire.

Amber et son visage saccagé ne peuvent poursuivre la séance. De toute façon, Olivier lui assure qu'il a déjà pris toutes les photos nécessaires, et il la raccompagne jusqu'à sa voiture. Moi, je me sens le cœur tellement plus léger. Se venger est très libérateur. Je devrais le faire plus souvent.

Un instant plus tard, j'accueille le retour d'Oli sur la terrasse avec un grand sourire... qui se refroidit quand je remarque son étrange air gêné, pour devenir complètement glacé lorsqu'il me demande si l'on peut s'isoler un peu pour discuter.

Je le suis, confuse. Mille et une pensées surgissent dans ma tête. Est-ce qu'il va m'accuser pour ce mauvais coup ? Il n'y avait pas de caméras de surveillance, quand même ? Comment est-ce qu'il aurait pu savoir ?...

Puis, je repense à ce que Flavie m'a confié. Est-ce qu'il va m'avouer qu'il est en amour avec moi ? Pis est-ce que j'aimerais ça ? Il en dirait quoi, le juge de mon rêve ? À moins qu'il ne veuille m'annoncer qu'il craque pour Amber et ses grandes cannes...

— Qu'est-ce qui se passe ? que j'attaque de but en blanc dès que l'on trouve un coin à l'ombre pour s'asseoir.

— Eh bien, commence Olivier sur un ton hésitant, je voulais savoir ce que tu en penses, mais Amber vient de m'inviter à souper ce soir pour me remercier.

Oh... OH !

Elle est donc ben fatigante, elle ! Même en l'arrosant comme un chat, pas moyen de s'en débarrasser ! Je reste impassible, mais mon cœur s'emballe et je réfléchis à toute allure.

— Ben, c’est une bonne idée...

Merde. Prise de court, je ne trouve rien de mieux à faire que de paniquer et de l’inciter à y aller. Je ne vais quand même pas lui demander de rester à mes côtés. Ce serait beaucoup trop *control freak* et étrange de la part d’une amie (qui n’est pas jalouse, bon !).

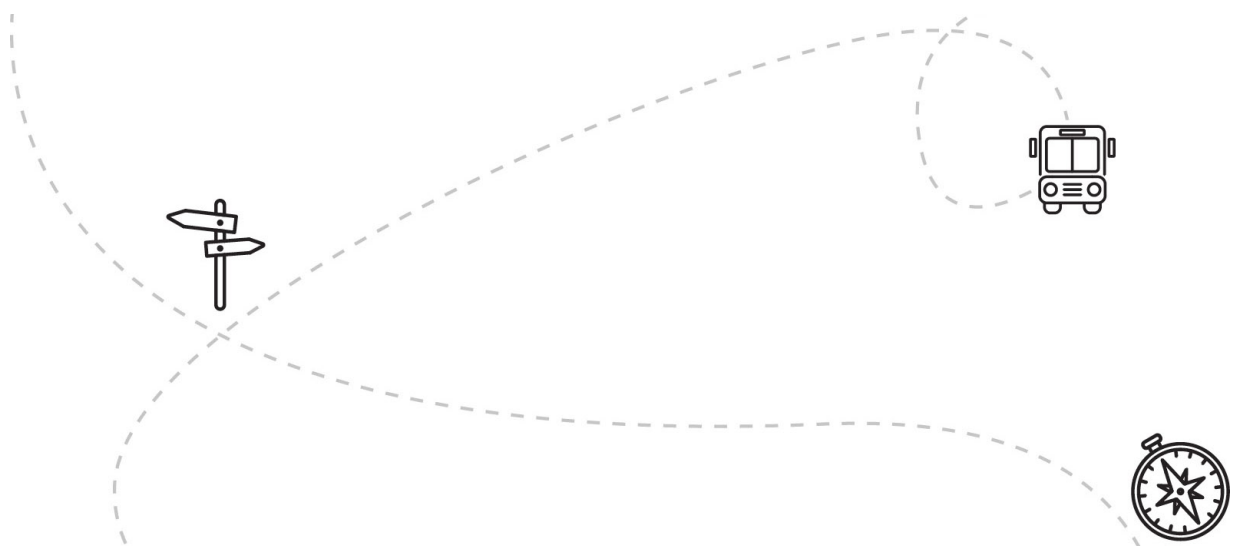
Mais à me voir serrer les dents, difficile de nier que je ne suis pas à l’aise avec le dossier.

— T’es sûre que t’es OK avec ça ? insiste Olivier.

— Mais oui, vas-y et amuse-toi. Vous avez travaillé fort et vous méritez de célébrer la fin de ce projet.

J’affiche un sourire *fake*, avec l’étrange impression que je viens de me faire hara-kiri.

OceanofPDF.com



Chapitre 15

TOI ET MOI... ET L'AUTRE

J'avais imaginé qu'Amber et Olivier souperaient ensemble à la petite cantine poche du village, entourés de plein de monde. Déjà, l'idée ne me plaisait pas, mais quand j'ai appris qu'elle l'avait invité chez elle en s'autoproclamant pro des grillades, j'ai dû réunir toutes mes forces intérieures pour conserver ma *poker face*. Pfff ! À d'autres, hein ! Elle ne me fera pas avaler ça. Elle a plutôt l'air de la pro pour se mettre en sous-vêtements devant ses conquêtes... et elle a assurément une idée derrière la tête. Maudite veuve noire !

Tout ce que je peux faire, c'est me morfondre dans ma chambre laide en me détestant pour ma réaction. Je ne suis pas ma plus grande fan, en ce moment. S'il existe un club de gens incapables de m'endurer, je pense que je vais faire une demande pour y adhérer. Je craignais tellement qu'Oli tombe amoureux de moi que je n'ai pas pensé une seconde qu'il pourrait

développer des sentiments pour une autre... Je ne l'avais pas vue venir, celle-là !

— Sandrine, je peux entrer ? s'informe Flavie après avoir cogné à ma porte. J'ai pensé que tu aurais besoin de compagnie... et j'ai amené du renfort.

Sa bienveillance me touche et je l'invite à entrer, pensant d'abord qu'elle est accompagnée de son amoureux... pour découvrir qu'elle a plutôt apporté une bouteille de vin rouge. Bonne idée !

— Comment tu vas ? me demande-t-elle en nous versant deux coupes.

— Très bien !

À voir la face qu'elle fait, elle ne semble pas convaincue par ma réponse. Je soupire et j'ajoute :

— Je ne peux juste pas piffer cette pimbêche...

— Tu ne devrais pas t'inquiéter, me dit doucement Flavie. J'en ai jaté avec Jules, et on est tous les deux convaincus qu'Oli a accepté parce qu'il se sentait obligé. Elle n'est pas son genre de fille !

Et c'est quoi, son genre de fille ? que je me demande en moi-même. Celle qui lui propose de conclure un pacte pour s'assurer de ne jamais développer de sentiments ? Celle qui, après coup, réalise qu'elle se sent chamboulée qu'il soupe avec une autre et que ça veut sûrement dire quelque chose ?

Est-ce que je suis en train d'être jalouse, moi là ?...

Ben non ! Je ne l'ai jamais été ! C'est impossible que ça se déclare de même, ce truc !

— Il doit quand même trouver ça intéressant qu'elle soit mannequin, dis-je. Elle est belle et fait partie de son monde. Peut-être qu'il préférerait que je lui laisse ma place pour continuer le voyage...

J'avale une grande gorgée de vin pour noyer le vague à l'âme qu'a fait naître en moi cette idée. Qu'est-ce qu'il adviendra de moi demain ? Est-ce qu'Olivier va me demander de quitter parce qu'il a trouvé une meilleure fille pour participer à son *trip* ?

Pis comment ça, DONC, ça me rend aussi triste ? Est-ce que, dans le fin fond du fin fond, je ressentirais...

Non, non, NON !

Pas question que je faiblisse. Émotions enfermées dans une boîte à double tour. Trois serrures et chaînes en extra ! Vous autres, vous restez là pis vous vous taisez !

— C'est sûr qu'ils ont des points communs, reprend Flavie, mais ça ne fait pas tout. Et puis, c'est à toi qu'il a demandé de venir.

— Oui. Sur un coup de tête. Peut-être que c'est un gars comme ça, qui va offrir tout aussi spontanément à Amber de vous suivre.

— Tu exagères un peu, tente de me calmer Flavie. Il t'a invitée parce que ç'a vraiment cliqué entre vous. Il a senti cette chimie, et il a su !

Pensive, je sirote mon vin en silence. Je ne trouverai aucune réponse dans cette chambre. J'ai beau retourner la situation de toutes les façons

possibles, je reste convaincue que mon sort dépend de la qualité de leur soirée.

— T’as raison, finis-je par dire. Je dois seulement découvrir à quel point ils s’entendent bien... Je vais aller jeter un coup d’œil à leur rendez-vous pour en avoir le cœur net.

Convaincue par mon idée, j’attrape mon cellulaire pour essayer de trouver où ils sont. Quand Jules a proposé de *linker* nos quatre cellulaires pour qu’on puisse les localiser au cas où il arriverait quelque chose pendant le voyage, il ne pensait sûrement pas à ce genre de situation !

— Attends ! lance Flavie en levant une main pour m’arrêter dans mon élan. Je pense plutôt que tu devrais sagement attendre qu’Olivier soit de retour pour avoir une bonne conversation franche avec lui. Tu ne peux pas aller les espionner.

— Patienter n’a jamais été mon truc. Et je ne vais pas les espionner ! Je vais juste les observer. Oui, c’est ça. Je suis une observatrice.

Ne faisant ni une ni deux, j’enfile mes chaussures et je sors, m’orientant grâce au point bleu que j’ai repéré sur mon GPS. Flavie, qui a toujours espoir de me faire retrouver la raison, me suit en tentant de me dissuader. Ses efforts ne donnent rien, et dix minutes plus tard, nous sommes chez Amber.

La mannequin vit dans une petite maison bleue sur la rue principale. Les rideaux des fenêtres à l’avant sont tirés, mais je ne me laisse pas abattre et je longe le mur vers la cour arrière.

Dès que j’entends des voix, je m’accroupis et Flavie m’imite, affichant un mélange de crainte et d’amusement – c’est quand même excitant, on va

se le dire, de commettre un délit. On entend plutôt bien leur conversation, et c'est super parce que ça camoufle le bruit de ma culpabilité. Amber jacasse boulot de mannequin, mais peu importe ce qu'elle dit, moi, j'ai juste l'impression de l'entendre miauler comme une chatte en chaleur. Olivier, lui, a l'air de bien s'amuser... Enfin, je ne sais pas. Maususse qu'il est difficile à lire, celui-là. En même temps, s'il est avec elle en ce moment, c'est assurément qu'il la trouve intéressante et non pas vide de sens, comme je l'aurais moi-même décrite. C'est peut-être parce qu'il a enfin trouvé une femme avec qui parler de son métier. C'est peut-être moi, à ses yeux, la fille ennuyante.

Je me hisse sur le bout des pieds pour tenter de capter un visuel à l'intérieur. Malheureusement, Oli me tourne le dos. Je ne peux pas savoir s'il est agacé, je ne peux pas lire son expression faciale. Ils ont tous les deux une coupe de vin en main et Amber porte le plus profond et indécent des décolletés. Je ravale mes insultes.

— Miawwww, ronronne la féline en touchant le bras de sa proie, tout en éclatant d'un grand rire d'hypocrite.

Je me rassois sous la fenêtre et j'essaie de reprendre mes esprits. Je. La. Déteste. Est-ce qu'il va coucher avec elle ce soir ? Est-ce qu'il pense à ça, en ce moment même ?

En voyant ma mine défaite, Flavie oublie ses scrupules et jette un coup d'œil par la fenêtre à son tour.

— Elle n'y va pas par quatre chemins ! siffle-t-elle tout bas en se repenchant.

— Ses intentions sont claires comme de l'eau de roche, en effet, que je maugrée.

Et Oli se laisse visiblement draguer. Je pense que j'ai mes réponses... et je réalise qu'elles me virent à l'envers bien plus que je ne l'aurais cru.

Je continue d'écouter leur discussion. Ils parlent de shootings photo, leur grande passion commune. Peut-être que je me comporte en égoïste et qu'en réalité, ces deux-là forment le *perfect match*. Peu importe à quel point cette femme m'agace, je dois me rappeler qu'Olivier n'est pas attaché à moi d'aucune façon. Il peut bien choisir de me domper pour Amber, si c'est ce qu'il veut.

Une part de moi aurait bien aimé rester pour les espionner, euh pardon, pour les observer jusqu'à la fin de leur *date*, mais soudainement, je sens ma gorge se nouer. Ma voix interne vient de se manifester. Et malheureusement, ce que ça crie à l'intérieur de moi, c'est que ce serait mieux que je ne m'en mêle pas.

— Allez, viens, on s'en va, que je chuchote à Flavie. On en a assez vu, et si ça se met à être encore plus chaud, y est pas question que j'en sois témoin. Regarde, en plus, elle a un spa ! C'est sûr qu'ils vont finir par s'envoyer en l'air dedans...

J'ai dit ça avec une grimace. À cette seule idée, j'ai comme la nausée.

— Pas question de partir d'ici avant d'avoir tenté une dernière manœuvre, dit Flavie en me faisant un clin d'œil.

Sous mon regard médusé, elle se couche au sol et rampe dans la pelouse. Elle atteint le spa et disparaît un moment derrière. Lorsqu'elle réapparaît, elle affiche un sourire victorieux et brandit deux pouces en l'air.

Elle revient vers moi en rampant, et nous quittons la propriété en courant à toutes jambes.

Après avoir dépassé quelques pâtés de maisons pour être sûres de ne pas nous faire prendre, nous nous arrêtons dans un parc pour reprendre notre souffle, appuyées aux montants d'un module de jeu.

— Qu'est-ce que t'as fait ? que je lui demande.

— J'ai vidé le spa. Bye bye les espoirs d'Amber d'une nuit torride à patauger dedans !

Je n'arrive presque pas à croire qu'elle ait osé ! Mais elle me pointe ses chaussures mouillées. Preuve indiscutable. Je me doute bien que cela ne suffira pas à freiner les avances d'Amber, mais lui pourrir un peu la vie, c'est top et on ne va pas s'en priver.

— Je vais t'en devoir une, que je lui promets entre deux fous rires.

Je suis toujours dans l'incertitude au sujet de ce qui arrivera à la suite de ce rendez-vous, et mon cœur est encore un peu à l'étroit, mais je me sens plus légère malgré tout. Je suis heureuse de partager ce moment avec Flavie.

Nous nous installons sur les balançoires, spontanément, comme on le faisait avec nos amies quand on était petites – même si on ne se connaît pas depuis très longtemps, je suis sûre que Flavie en faisait autant.

— Merci de m'avoir accompagnée ce soir, lui dis-je. Je pense que tu as raison... Si Olivier ne m'échange pas pour Miss Mannequin, il va falloir que j'aie une bonne conversation avec lui.

Je déteste devoir me l'avouer, mais c'est un fait. Toutes mes barrières ont cédé. Je n'ai respecté aucune des promesses que je m'étais faites. Je me sens tellement virée à l'envers ce soir que je pense que c'est bel et bien fini : je ne peux plus nier mes sentiments pour lui.

C'est ce que j'admets, d'une toute petite voix, à Flavie qui accueille mon aveu avec un grand sourire victorieux.

— Alléluia ! s'exclame-t-elle, en joie. Cette histoire de pacte était ridicule. Y a juste vous deux qui ne voyez pas à quel point vous êtes faits pour être ensemble.

Du coup, je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux. Gênée, je détourne la tête pour éviter que Flavie s'en rende compte. Nous nous balançons encore un moment, en silence.

Au bout d'une vingtaine de minutes, elle m'annonce qu'elle en a marre d'avoir les pieds humides et nous décidons de rentrer, bien que je n'aie aucune envie de passer le reste de la soirée à me torturer en solo. Je rassure pourtant mon amie en lui disant que je me sens mieux, et je la pousse à aller dormir après l'avoir vue retenir un bâillement. Elle prend la direction de sa tente, et moi, celle de ma chambre.

J'arrive devant ma porte pour m'apercevoir qu'elle n'est pas verrouillée. En fronçant les sourcils, je la pousse lentement... pour découvrir qu'Olivier est déjà de retour, assis sur le lit, en train de niaiser sur Internet. J'ai quitté mon poste d'« observation » il n'y a même pas une heure. À moins d'avoir des pouvoirs surnaturels en termes de performance et/ou de voyage dans le temps, il n'a pas pu coucher avec Amber.

Je le salue avec un demi-sourire. Il me rend mon salut sans me regarder. Il a la même face cool que d'habitude. Rien ne semble avoir changé – il n'a même pas l'air de vouloir me chicaner pour l'incident d'arrosage de cet après-midi, alors que c'est presque impossible qu'il n'ait pas compris que c'était ma faute.

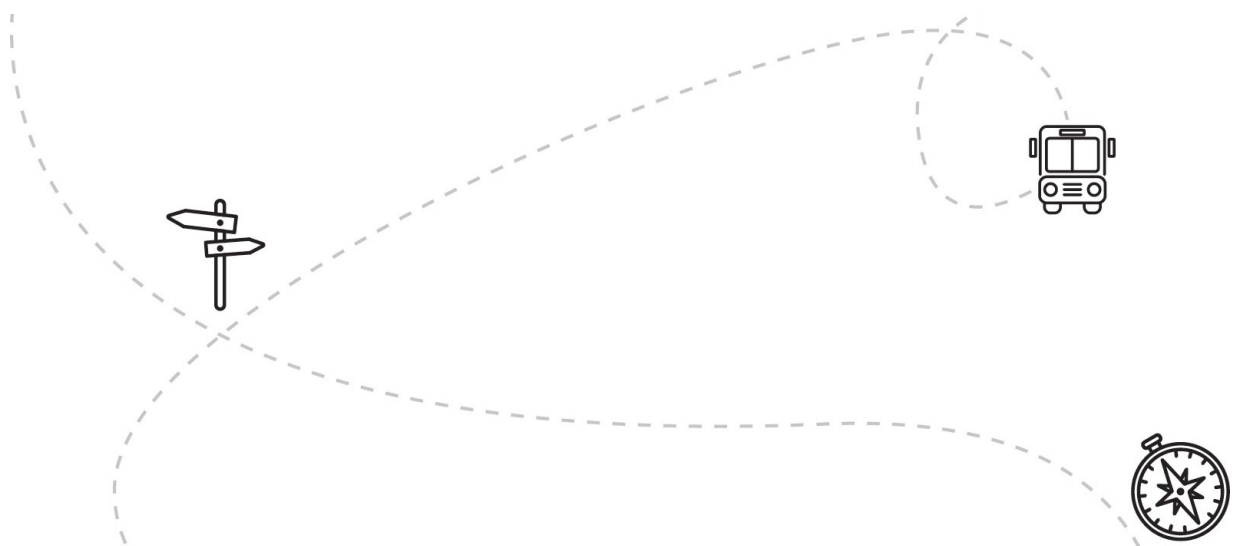
Prenant mon courage à deux mains, je décide que c'est le moment d'être 100 % honnête envers lui et envers moi-même. Pour la première fois de ma vie, je crois que je suis en train de tomber amoureuse, et c'est décidé, j'arrête de fuir.

— Écoute Oli, est-ce qu'on peut se parler ?

— Ahh... ça peut attendre demain ? Je suis crevé et j'allais prendre ma douche avant de dormir, me répond-il sur un ton à la limite de l'exaspération, sans même m'accorder un regard.

— Euh ... oui, oui, que je bégaye, prise de court.

N'ajoutant rien, il ferme son *laptop* et file à la salle de bain. Lorsqu'il en ressort, je suis déjà au lit et il prend place à côté de moi... mais loin de moi. À l'extrémité. Un univers s'est installé entre nous, m'inondant de doutes. Et si, même en soustrayant Amber de l'équation, Olivier n'avait aucune envie d'être avec moi ?



Chapitre 16

PÈSE SUR LE CHAMPIGNON

Ce matin, lorsque j'apprends que le minibus est réparé, je suis la première à sauter dedans. Je me propose même pour le premier quart de conduite, question de m'assurer qu'on détale la pédale au plancher. Adieu, maudit patelin ! Adieu, maudite Amber !

Enfin, j'ai l'impression de rouler vers la liberté. Je n'ai pas eu l'occasion de parler à Olivier, mais ce n'est peut-être pas plus mal. Notre relation est étrange depuis la nuit dernière. Il y a un malaise. Même si Amber n'a pas pris ma place dans le minibus (soupir de soulagement), elle a quand même laissé sa trace... ou peut-être que c'est moi ? Peut-être que c'est mon propre questionnement qui fait que je vois des malaises où il n'y en a pas.

Pendant que j'arpenne les routes, j'essaie d'éviter de me torturer l'esprit. D'habitude, Olivier est joyeux, alors que là, il semble pétrifié dans son propre silence. Y a un éléphant dans la pièce, pis mettons que ça prend pas mal toute la place dans un minibus.

La traversée du Manitoba vers la Saskatchewan se passe très bien. Du moins, sur la route. Dans ma tête, c'est plutôt sombre.

— J'ai l'impression qu'il m'évite, que j'avoue à Flavie lorsque nous nous retrouvons seules à nous dégourdir les jambes pendant une halte. Je suis heureuse d'être débarrassée d'Amber, mais peut-être que lui, il est déçu de l'avoir quittée.

— Impossible ! Olivier a confié à Jules qu'il la trouvait insipide. Hier soir, il avait juste hâte de se trouver une défaite pour couper court à leur rendez-vous.

Je me sens un peu rassurée d'entendre ça, mais cela ne justifie pas sa nouvelle attitude à mon égard. À chacune des haltes qu'on a faites aujourd'hui, j'ai tenté de m'approcher de lui pour lui parler, mais il avait toujours un truc important à faire et il s'installait toujours loin de moi. On dirait que cette histoire de pacte, jumelée à l'intervention d'Amber, nous a éloignés l'un de l'autre. Peut-être que c'était inévitable et que l'on ne fait que devancer le sort qui nous était réservé à la fin du voyage.

Notre expédition ne durera pas toute la vie. Bientôt, nous ferons marche arrière vers le Québec. Vaut mieux que je tente de profiter de chaque instant de liberté sur la route, peu importe la façon dont Olivier se comporte. Ce n'est pas seulement pour lui et moi, ce voyage. C'est aussi pour moi, pour mon plaisir, pour mes découvertes, et je suis en train de perdre tout ça de vue.

— Tu devrais encore essayer de lui parler, suggère Flavie l’optimiste alors que nous regagnons le minibus.

— Bof. Je pense surtout qu’il a besoin d’air.

Et peut-être qu’il en a marre de moi. Je me félicite tellement de ne pas m’être confiée à lui sur mes sentiments... J’aurais l’air ben fine, astheure !

Heureusement, la route se passe sans encombre cette fois, et nous atteignons le parc national des Prairies en fin de journée. Juste à temps pour assister à un magnifique coucher de soleil coloré, surplombant les immenses plaines verdoyantes à perte de vue. L’horizon s’étend à l’infini, me laissant percevoir quelques troupeaux de bisons au loin.

— Je t’avais bien promis que tu en aurais le souffle coupé, me rappelle Olivier en me rejoignant pour contempler le paysage.

L’espace d’un court instant, il semble être redevenu lui-même et m’adresse un sourire lumineux. Confuse, je ne sais quoi lui répondre, et avant que je puisse réagir, il a déjà tourné les talons pour aller chercher son appareil.

Malgré l’éléphant qui nous a suivis jusqu’ici, je dois avouer que c’est époustouflant. Je prends une profonde respiration en replaçant mes mèches rebelles, que le vent s’amuse à faire voler dans tous les sens. J’ai l’impression que je viens d’apprendre, en un instant, en un regard, le sens profond de ce que signifie « vivre le moment présent ». Je suis ici, maintenant, et il n’y a rien d’autre qui existe.

Vraiment, je n’arrive pas à définir ce sentiment. Je viens de tomber dans un si grand lâcher-prise que j’en ai aussi perdu l’usage des mots. Aucun ne serait assez somptueux pour décrire cette vue et ce sentiment de grandeur

qui m'habite en ce moment. Tout à coup, mes mésaventures s'évanouissent dans des souvenirs lointains, pour ne laisser place qu'à l'air frais qui entre en moi à chacune de mes respirations. L'air. L'espace. Le moment. Peut-être que c'est tout ce que ça prend, au fond. Et peut-être que c'est juste ça, l'attitude d'Olivier : un simple besoin d'air et d'espace, qui n'a rien à voir avec moi. Si c'est ça, parfait. Laissons-nous mutuellement de l'espace.

J'ai l'impression de ne jamais m'être arrêtée de ma vie, avant, pour prendre le temps de respirer. Quelque part, je me disais que ça se faisait tout seul, ce truc-là, et que ça ne servait à rien de superviser le processus, mais maintenant que je me trouve plantée ici en spectatrice de la beauté de la Terre, j'ai envie d'arrêter le temps et de le savourer. J'inspire profondément, découvrant un parfum floral qui m'envoûte. On est loin de tout, et on peut s'attendre à une magnifique nuit sous les étoiles.

Charmée, je retourne dans le minibus pour préparer le souper. Ma pause devant le coucher de soleil m'a ralentie jusqu'à demi-vitesse. Moi qui ai l'habitude de l'efficacité et des gestes brusques, je me surprends à couper lentement les légumes pour la salade. Sur mon babillard mental, je note de ramener un peu de cette légèreté, de cette lenteur, avec moi dans mes bagages.

Pendant ce temps, Jules et Flavie sont occupés à monter leur tente, à bonne distance du minibus. Malgré ma résolution de respecter l'espace d'Olivier, cette intimité ne sera pas de refus. Peut-être que c'était la chambre de la Sainte Vierge le problème, après tout...

Lorsque tout est prêt, on se rassemble tous les quatre autour d'un feu de camp que j'ai moi-même fièrement allumé, pour déguster notre repas.

— Je suggère qu'on passe un bon trois semaines dans le bout, propose Jules, qui porte un chandail sur lequel on peut lire « Si l'arbre avait su ce que la hache lui réservait, il ne lui aurait jamais fourni le manche ». C'est sympa et c'est loin de la civilisation, parfait pour se la couler douce. Faut penser que c'est bientôt la fin de juillet et les vacances de la construction. Mieux vaut prévoir être loin des gens, quand ils vont tous être en congé en même temps. Les campings sont toujours bondés à cette période de l'année, mais j'ai effectué quelques recherches et ce parc semble être oublié des joyeux lurons alcooliques et des familles criardes.

— J'approuve ! que je m'empresse de dire. J'ai eu mon trop-plein de civilisation dans les derniers jours. Je m'éterniserais bien ici, aussi longtemps que possible.

En fait, je peux être n'importe où, tant qu'Amber n'y est pas.

— Ça me va très bien aussi, acquiesce Flavie à son tour. J'ai pris du retard dans mes devoirs et me remettre à jour en pleine nature, je ne rêve que de ça.

— Pareil pour moi, confirme Oli. J'ai suffisamment de boulot pour m'occuper plusieurs jours, et j'aime bien l'idée d'étaler ça plutôt que de plancher comme un fou là-dessus jour et nuit. Quand j'ai annoncé à mes clients que nous passerions par ce parc, ils ont tous levé la main pour commander des clichés dans ces décors. D'ailleurs, je peux compter sur toi, Sandrine ? J'ai entendu parler d'une montagne plutôt chouette non loin d'ici. J'avais envie de m'y aventurer pour voir ce que je pourrais en tirer d'intéressant.

— Ou... oui, que je bégaye, surprise de sa demande.

Est-ce qu'il m'offre de l'accompagner parce qu'il veut se retrouver un peu seul avec moi ? Ou c'est juste parce que je suis supposée, en principe, être là pour l'aider ? Difficile à dire. Et il m'est impossible de lire son regard, parce qu'il fixe les flammes devant lui.

— On est tellement bien ici, ensemble, soupire Flavie qui semble réellement hypnotisée par le feu. Dites, vous avez prévu quoi, vous autres, au retour ? Jules et moi, on a pensé vivre chez mes parents pendant l'automne et l'hiver pour pouvoir se concentrer sur nos études. Ce n'est vraiment pas l'idéal, mais c'est la seule solution qu'on a.

— Moi, je n'ai aucun contrat intéressant de prévu à la fin de l'été, soupire Olivier en faisant une moue. J'ai un ami qui a un studio de photographie et qui m'a proposé un poste... mais câline que passer mes journées à prendre des clichés de familles souriantes, ça ne me le dit pas pantoute. Je vais continuer d'espérer autre chose d'ici là, mais au moins j'ai un plan B. Toi, Sandy, tu as des projets pour le retour ?

Rien de spécial en dehors d'une vie ordinaire qui sera sûrement banale, réponds-je en moi-même. J'imagine que profiter d'une si belle expérience, ça ne devait pas être gratuit. L'Univers doit me réserver un *bill* assez salé. J'vais me trouver un toit pis un job ennuyant en priant pour qu'une nouvelle occasion s'offre à moi.

Mais je ne le dis pas, parce que c'est trop déprimant comme perspective.

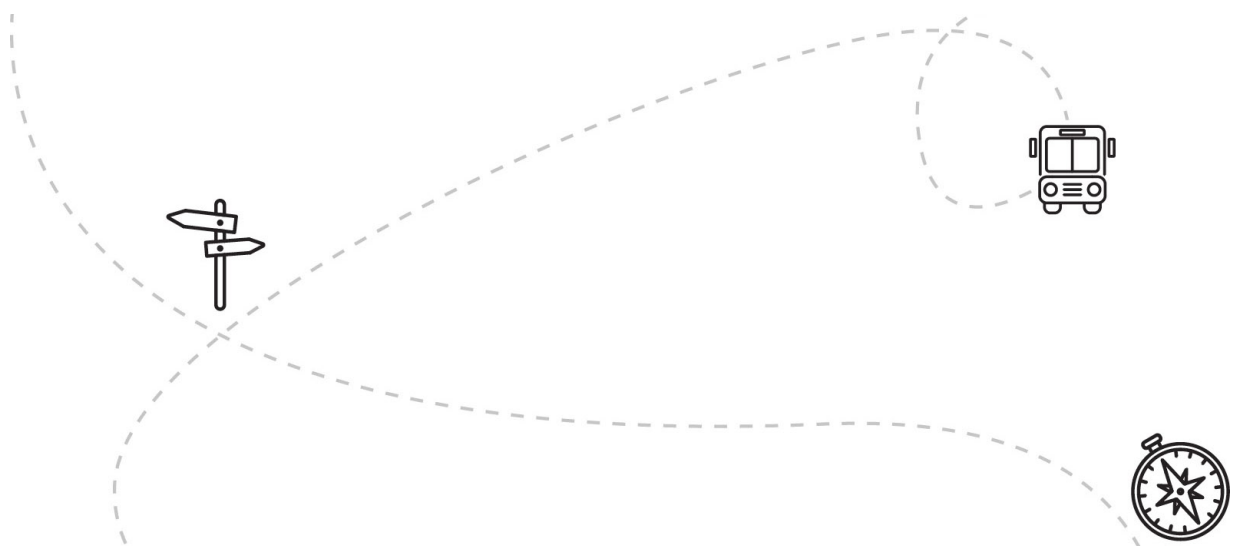
— Je n'ai pas trop pris le temps d'y penser encore, que je me contente de répondre.

Plus le temps passe, plus je me dis qu'il faudrait que je commence à envisager la suite, mais je remets toujours à plus tard. De plus en plus, ces réflexions viennent visiter mon insomnie. La nuit, je scrute le plafond du minibus en me demandant ce que je vais faire à mon retour et quel plafond je pourrai alors examiner quand le sommeil me refusera l'entrée.

— C'est bien, je trouve, que tu vives dans le moment présent. C'est super rafraîchissant.

Mon Dieu qu'elle est naïve parfois, cette Flavie. Mais j'aime bien la fausse image qu'elle a de moi, alors je ne la contredis pas.

Le soleil nous a maintenant complètement quittés pour la nuit. Nous installons une couverture sur le sol pour nous y étendre et admirer le firmament, illuminé de milliers d'étoiles scintillantes. Tout est tellement parfait que si je voyais une étoile filante, je ne saurais même pas quel vœu faire. Rien ne vient troubler cette vision de la voûte céleste, sinon nos rires, qui fendent le silence. Il y a bien d'autres campeurs sur le site, et nous en avons croisé quelques-uns en nous rendant à notre emplacement, mais le parc est si vaste que tous sont éloignés les uns des autres. Tellement qu'on se croirait seuls au monde.



Chapitre 17

HII HAA, COWBOY !

Cela fait déjà dix jours que nous vivons dans une toile aux teintes de vert, passant du foncé jusqu'à tirer sur le jaune. Dans ce décor naturel, le rythme est ralenti. Je fais même une cure de désintoxication d'écrans, et ça tombe bien parce qu'il se trouve qu'on n'a pas de réseau – il est possible qu'il y ait un lien entre ces deux éléments. Jules, qui a remarqué que je m'ennuyais à mort, m'a gentiment proposé de me prêter un de ses romans, et malgré quelques réticences initiales, je redécouvre avec étonnement et délices le plaisir de lire.

Ici, je goûte à l'ivresse de vivre au rythme de mon sommeil et de ma faim. Dormir, manger, dormir, manger. C'est ce que j'ai, dans les deux cas, un peu trop souvent envie de faire. J'ai toujours compté sur l'anxiété pour maintenir mon poids, mais maintenant que je suis en vacances éternelles, va

peut-être falloir que je commence à porter attention à mon alimentation. Ça, c'est le mauvais côté de la vie de nomade.

Pour le reste, c'est juste vraiment trop génial. Cela ne fait que quelques semaines que j'ai quitté mon appart et la ville, et mes souvenirs de cette vie-là sont déjà flous dans ma mémoire.

Le seul truc imparfait dans le portrait, c'est ma relation avec Oli. Ça fait des jours qu'il a toujours une raison de se tenir loin de moi. Ce n'est plus un éléphant qui se trouve au centre de la pièce, mais bien un troupeau tout entier. Nous n'avons eu aucun rapprochement depuis des jours. Il disparaît très tôt le matin pour prendre des photos d'animaux et ne revient que tard le soir. Il passe énormément de temps seul et étire la soirée, pour me rejoindre dans le lit uniquement lorsque je suis déjà endormie.

Même Flavie ne comprend pas ce qui se passe. Évidemment, je l'ai questionnée. Après tout, elle s'est montrée plutôt utile pour me fournir des informations pendant notre séjour à l'auberge. Mais cette fois, elle dit elle-même ne pas reconnaître son ami.

— T'es prête ? me demande Olivier en entrant dans le minibus.

— Ah oui, oui. Je finis juste deux ou trois petites choses.

Genre me réveiller, que je pense en m'agrippant à ma tasse de café matinale. Heureusement que les doubles doses d'expresso extra Baileys existent. Si c'était possible, je me les balancerais direct dans les veines ! Une petite perfusion de caféine, s'il vous plaît !

Je frotte vigoureusement mes yeux et me passe un peu d'eau fraîche dans le visage. Malgré mon air un peu ronchon du matin, je suis emballée d'EN-FIN partir en excursion à la montagne avec Oli. Nous n'avons

toujours pas pris le temps de le faire. Et je me réjouis de passer un moment en tête à tête avec lui. J'ai un peu honte de l'avouer, mais malgré le savoureux farniente et le bonheur de jouir du moment présent, il y a quand même une partie de moi qui a attendu ça toute la semaine.

Hier après-midi pendant ma sieste, j'ai même fait un rêve érotique. Dans mon esprit s'est dessiné le corps d'Olivier au-dessus de moi. Ses mains m'exploraient sans retenue. Mon corps a vibré d'appétit alors qu'il déboutonnait mon short. Je le laissais me découvrir intimement, répondant avidement à ses caresses. L'excitation a agité mes sens et ma fièvre a grandi en même temps que mon désir. Ma respiration est devenue haletante et les gémissements se sont emparés de moi.

Puis, je fus brusquement ramenée à la réalité. Olivier se trouvait devant moi, une lueur maligne dansant dans ses yeux, mais habillé (malheureusement).

— Coudonc, à quoi tu rêvais comme ça ? Tu gémissais doucement et t'es toute rouge !

Parce qu'évidemment, même ma face me lâche quand j'ai besoin de soutien. La traîtresse m'avait livrée en pâture en avouant ma gêne.

— Tu rêvais à moi, n'est-ce pas ? a-t-il demandé.

— Hein, ben non voyons, que j'ai répondu, gênée. J'étais en train de rêver que je me faisais pourchasser par des animaux sauvages... C'est sûrement pour ça que tu m'as entendue gémir. En tout cas, merci de m'avoir réveillée.

On savait tous les deux qu'il avait parfaitement deviné l'objet de mes songes. Mais j'ai préféré nier les faits. Tant qu'on ne sait rien, aussi bien

faire semblant de rien.

Puis il m'a invitée à la montagne. J'étais si enthousiaste que quand il m'a prise de court en me demandant si je savais monter à cheval, j'ai répondu par l'affirmative. Ce qui est, possiblement, un mensonge... Je trouvais ça tellement nul d'avouer que je ne sais pas conduire un animal.

Mais bon. Ça ne doit pas être sorcier. Tout le monde le fait à la télé. Et comme j'ai déjà *daté* pas mal de *bad boys*, je suis montée sur quelques motos dans ma vie. Côté équilibre, je sais que je peux me tenir. Après ça, il suffira de donner des petits coups de talons pour que le cheval avance. Facile. (Du moins, c'est ce que j'ai lu sur un tutoriel google.)

— Ça va bien aller. Ça va bien aller, que j'essaie de me convaincre moi-même à voix basse en enfilant mes chaussures, avant de rejoindre Oli à l'extérieur.

C'est ça, le problème, avec les mensonges. Ils ont toujours l'air innocents jusqu'à ce qu'ils nous explosent en pleine gueule. Ils sont là, à nous charmer... Ils nous chuchotent qu'on s'en tirera mieux en modifiant légèrement la vérité pis BANG, trop tard, te voilà prise au piège dans une toile d'araignée que tu as toi-même tissée.

Mais le truc, c'est que les mensonges m'ont sauvé les fesses un nombre incalculable de fois. Du coup, je finis toujours par penser que les probabilités pourraient être de mon bord. Dans ce cas-ci, si je reviens sans membre cassé, je pourrai crier victoire intérieurement. Voilà mon objectif : survivre dignement. Ou indignement. Au fond, juste rester en vie, ça ne serait pas pire pantoute. Je ne ferai pas ma difficile sur les détails.

Dehors m'attend un Oli tout joyeux et deux chevaux, qui ont été amenés sur place par leur propriétaire. À leur vue, ma vision semble s'affiner. Je remarque soudain à quel point le sol est rocailleux. Pas le type couvert de gentils petits cailloux ronds, mais plutôt du genre hérissé de pierres tranchantes, capables de nous fracasser la cervelle si on tombe dessus par mégarde après avoir été expulsé d'une selle par un cheval nerveux.

Je m'approche de celui qui m'a été assigné pour la journée, une grosse bête blanche et costaute qui en impose solide. Eh *boy* ! C'est vraiment plus gros en vrai que sur YouTube, un cheval !

— Bonjour, mademoiselle, me salue le proprio des animaux dans un français qui visiblement n'est pas sa langue maternelle. Voici Pégase, votre jument pour aujourd'hui. Et votre cowboy montera Zeus. Vous savez bien monter à cheval ?

— Oui, oui. J'ai déjà suivi un cours.

Un cours, un tutoriel YouTube de trois minutes... On ne va pas commencer à s'obstiner sur les détails, quand même !

Je m'approche un peu plus de la jument, intimidée par sa prestance et son élégance, même si elle n'a pas d'ailes. Vraiment, son prénom n'est que fausse représentation, mais comme j'ai peut-être moi aussi un peu modifié la réalité, je vais fermer les yeux pour cette fois. Doucement, je caresse l'encolure de l'animal pour tenter de créer un lien entre nous deux. Je fixe son regard, sentant qu'elle a vu clair dans mon jeu, et j'essaie de communiquer avec elle par télépathie.

« OK, ma grande. Toi et moi, on est parties pour faire un tour ensemble aujourd'hui et je compte sur ton aide pour que ça se passe bien. J'aimerais

ne pas me casser le cou, ni faire une folle de moi. Alors si tu peux y mettre un peu du tien pour me soutenir là-dedans, ce serait sympa. Regarde ce qu'on va faire. Je te mets en pilote automatique pis je te fais confiance. Ç'a-tu de l'allure, comme plan ? »

Pour la motiver davantage, je lui offre une pomme. C'est un pot-de-vin, mais elle n'y voit que du feu, et elle la gobe sans sourciller.

Tins ! Là tu m'es redevable, que je pense en scellant mentalement notre accord.

Le propriétaire nous baragouine des indications dans un mélange de français et d'anglais s'entremêlant l'un l'autre, l'air de se faire la guerre pour prendre le dessus. Dans l'ensemble, nous saisissons quand même l'important. D'abord, il faut éviter d'aller vers la direction nord-est en raison de ses dangereuses gorges. Ça me va très bien, mais je n'ai aucune idée d'où se trouve le nord-est. À voir l'attitude confiante d'Olivier cependant, j'imagine que lui le sait. Ou alors, il compte se fier sur moi et on va se retrouver à risquer nos vies d'ici midi. Gé-ni-al !

Ensuite, il nous recommande de revenir avant le coucher du soleil, nous expliquant que ces chevaux sont du genre à flipper devant la lune. Là-dessus, pas de problème. Je ne compte pas chevaucher jusqu'à l'éternité, quand même ! D'ici deux ou trois heures, je crois bien qu'on aura pas pire fait le tour.

Oli règle quelques détails avec le type, puis il installe son matériel de photographie dans l'un des sacs de transport accrochés à la selle de son cheval, un étalon blond doré tirant presque sur le jaune lorsque le soleil brille sur son pelage. Sa couleur ressemble à celle d'un éclair, si bien que j'en conclus que c'est ce qui lui a valu son nom. Du moins, je l'espère. Si

c'est le genre de bête qui fait sa propre loi et qu'il faut vénérer par peur de représailles, on risque l'apocalypse.

Avec agilité, Olivier enfourche Zeus, tandis que l'homme me tend la main pour m'aider à grimper sur la selle de Pégase. Jusque-là, l'opération se passe plutôt bien. Chevaucher des étalons, j'ai l'habitude ! (Bon, l'étalon est une jument ce coup-ci, mais la métaphore marche pareil.)

Nous remercions l'homme et nous nous mettons en route. Oli prend les devants, et Pégase, tel que convenu par notre accord, le suit sagement sans que j'aie à la diriger. *Good girl*. Continue comme ça toute la balade et je te promets une autre pomme à notre retour, lui dis-je encore par télépathie, puisque notre canal semble si efficace. Je ne lésine pas sur les moyens lorsqu'il est question de ma survie, de mon honneur, ou des deux jumelés.

Je l'avoue, j'ai eu peur de regretter les mille et un choix qui m'ont menée à grimper sur un animal deux fois plus grand que moi sans savoir comment le conduire, mais à présent que nous traversons l'immensité verte sous un ciel bleu parsemé de nuages blancs, je constate que je juge parfois mes choix trop sévèrement. Mentir peut s'avérer judicieux et profitable, apparemment.

Le décor que nous parcourons est somptueux. J'ai l'impression de me retrouver dans l'écran d'accueil de l'ordinateur de ma mère. Le vent frôle doucement ma peau, contrastant avec la chaleur des rayons du soleil matinal. L'expérience est tellement parfaite que j'en oublie tous mes soucis. Il n'y a plus qu'Oli et moi, ici et maintenant. Le monde pourrait exploser tout autour que l'on n'en aurait pas la moindre idée. C'est sûr qu'on ferait un maudit saut lorsqu'on reviendrait au campement, mais pour l'instant, je

prends plaisir à laisser mes pensées s'égarer dans une rêverie douce, et mes yeux se perdre dans l'étendue d'herbe infinie.

Il nous faut près d'une heure pour traverser le plateau jusqu'à la montagne tant convoitée. Le chemin se passe en silence. Faut dire que le sentier est étroit ; nous devons y chevaucher l'un derrière l'autre. Faute de pouvoir discuter, j'en profite pour prier silencieusement pour que la *ride* se passe bien. Jusqu'ici, tout roule. Alors que je craignais d'avoir du mal à garder Pégase sur la piste, elle suit le chemin comme un wagon de train bien attaché à sa locomotive. Peut-être que d'avoir passé des heures à épousseter des bibelots représentant des figures religieuses, ça m'a valu un bonus de chance gratuit ?! Ce serait le top ! J'envisagerais peut-être de faire du bénévolat dans une église à notre retour. Avoir su avant que le bon Dieu était achetable, j'en aurais profité plus tôt.

Peu importe que ce soit un cadeau du grand patron, de son adversaire cornu ou juste le fait du hasard, je le prends avec gratitude et je profite à fond de ma journée détente. L'avantage d'ascensionner une montagne, c'est qu'il ne fait pas quarante milliards de degrés comme dans la plaine. Le ciel à demi nuageux nous facilite aussi la tâche, et malgré mes craintes au sujet du cheval, il faut avouer que ça reste tout de même bien plus facile que de grimper à pied. Qui aurait cru que j'allais prendre autant de plaisir à jouer les cavalières !...

Mais mon plaisir est de courte durée. De très, très courte durée...

— AAAAHHHHHHHHHHH !!!

Je hurle à pleins poumons alors que Pégase s'arrête net, me faisant dégringoler de selle pour atterrir durement sur le sol. Ma jambe puis mes

fesses ont amorti le choc... Je n'ai même pas eu le temps d'avoir peur tellement ça s'est passé vite.

Un peu sonnée, je pousse sur mes bras de toutes mes forces pour réussir à m'asseoir dans la poussière.

— Sandrine, est-ce que ça va ? s'inquiète Oli en accourant jusqu'à moi alors que je me frotte la tête pour reprendre mes esprits.

— Je ne sais pas trop..., que je lui avoue. J'étais là-haut et l'instant d'après j'étais au sol... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Les trois Olivier qui remuaient devant moi se stabilisent doucement, pour n'en former un seul.

— On a croisé des souris, me dit-il en me scrutant de la tête aux pieds, l'air de chercher si je n'ai pas un os qui a décidé de sortir de mon corps. T'as l'air correcte.

— De quessé ?...

Je dois être encore plus sonnée que je pensais... Est-ce qu'il vient de me parler de rongeurs ?

— Y a une famille de souris qui a traversé la piste subitement et Pégase a dû avoir peur. Elle a stoppé net de trotter et ça t'a propulsée au sol. Merci, force de gravité.

— Attends, tu me niaises là ? que je bafouille, ébahie. Stupide cheval ! Elle se prend pour un éléphant ou quoi ? Et ils sont où, ses *airbags*, d'ailleurs ?! Ils m'ont refilé de la camelote !!

Je fixe Pégase qui est déjà passée à autre chose. Elle broute l'herbe, l'air de rien, en attendant qu'on se décide à se remettre en mouvement. Tu peux bien faire l'innocente, que je pense en la regardant, mais c'est terminé. Le lien de confiance est rompu entre nous. Si ça se trouve, elle mijotait son coup depuis le départ, attendant patiemment que je relâche ma garde pour me balancer par terre.

— Tu as mal quelque part ? vérifie Oli, prévenant.

Il me regarde avec tellement de bienveillance que je me sens fondre. Eh merde ! Ce n'est pas le moment ! J'ai beau essayer d'enterrer mes émotions, il passe son temps à tout faire ressurgir sans mon autorisation écrite en trois exemplaires légaux. On ne fait pas ça. On ne fait PAS ÇA !

— Je pense que c'est ma cheville droite qui a accusé le coup quand je suis tombée... mais je crois que ça va aller.

En disant cela, j'ai le réflexe de tenter de me relever en m'appuyant dessus. Pas ma meilleure idée à vie. Je retombe en grimaçant de douleur.

— Bon. OK. C'est peut-être un peu plus souffrant que je pensais..., suis-je forcée d'avouer. Je me suis déjà fait ce genre de blessure. D'ici une heure ou deux, ça ira déjà mieux. Faut juste que je lui fiche un peu la paix.

Olivier ne semble plus m'écouter depuis qu'il m'a vue grimacer de douleur. Il regarde aux alentours, cherchant je ne sais quoi exactement, puis enlève son t-shirt et lui fait faire quelques pirouettes. Il l'utilise ensuite pour immobiliser ma cheville, l'enroulant autour avec délicatesse, puis il le noue.

— Euhhhh ! Ce n'est vraiment pas nécessaire, que je tente de protester.

En même temps, la vue de son torse musclé et en sueur n'est pas pour me déplaire non plus...

— Il ne faut pas plaisanter avec les entorses, me coupe-t-il. Si on ne l'immobilise pas, y a des risques que ça empire et là, ce serait beaucoup plus long à guérir. Le mieux, c'est de stabiliser ta cheville et de te reposer pour le reste de la journée.

Devant sa confiance inébranlable, je cède.

— D'accord...

— Allons-y, maintenant. On retourne au minibus.

— Quoi ? Ben non, que je m'objecte. On n'est pas venus jusqu'ici pour virer de bord alors qu'on a presque atteint le sommet. Il ne doit pas nous rester plus de cinq ou dix minutes à faire pour y arriver. T'as des photos à prendre, et moi je veux profiter de la vue ! J'ai même pas mal si je n'appuie pas tout mon poids sur ma lâcheuse de cheville.

— OK, accepte Olivier après avoir hésité un instant, mais promets-moi que tu vas faire attention.

— Parole de scout, que je lui réponds tout en me demandant si ç'a quand même de la valeur puisque je n'ai jamais fait partie de ce mouvement.

Prévenant plus que nécessaire, Oli insiste pour que j'enfourche son cheval plutôt que la trouillarde de Pégase. Impossible de m'obstiner avec lui quand il a une idée en tête. Il m'aide donc à grimper, puis choisit, quant à lui, de terminer la route en marchant pour bien tenir les brides des deux

chevaux. C'est super gentil de sa part, mais là je me sens comme une enfant de cinq ans. Encore une fois, pour une Sandy sexy, l'effet est plutôt loupé.

Au bout d'une dizaine de minutes, nous terminons notre ascension et Oli m'aide à redescendre au sol. Il attache nos chevaux à un arbre avant de me prendre la main et de me guider jusqu'au bord de la falaise. Ben, pas trop sur le bord quand même. Il se montre prudent. Il a perdu un peu confiance en mon agilité, clairement. Je boite légèrement, mais je n'ose pas le lui avouer et je ravale mon mal derrière mes exclamations enchantées.

D'ici, la vue est à couper le souffle. Spectaculaire. On se sent si petit et si grand à la fois. Le soleil de midi rayonne sur moi, et je ferme les yeux pour respirer profondément. La nature a beau avoir tourné les coins ronds pour certains de ses projets, il n'en reste pas moins qu'elle s'est pas pire bien reprise sur d'autres. Je rouvre les yeux pour me laisser envahir, conquérir, par toute cette beauté. Au loin, j'aperçois des troupeaux d'animaux. Avec une juste distance entre eux et moi pour que je puisse les apprécier.

La distance entre Oli et moi, elle, fait cependant clignoter le témoin rouge du danger... Son bras frôle le mien. Sur la défensive, je fais mine d'éternuer, profitant de ma mise en scène ridicule pour m'éloigner un peu.

Le regard perdu à l'horizon, je réfléchis. Si je cesse un moment de cultiver le déni, je vois bien que je ressens quelque chose pour Olivier. Et, surtout, que j'ai la chienne. La grosse chienne, et son attitude distante des derniers jours n'a rien fait pour m'aider. Mais à le voir si prévenant envers moi aujourd'hui, je me demande si...

... eh bien, s'il ne ressentirait pas la même chose pour moi.

J'ignore quel est son superpouvoir, mais il a su percer ma carapace.

Et si ce voyage m'avait été destiné pour m'enseigner à laisser tomber mes mécanismes de défense et à oser envisager une vraie histoire amoureuse ? Et si l'époque de mes *dates* qui ne mènent à rien était révolue et que j'étais dorénavant prête pour découvrir autre chose ? Genre avec Oli ? Il est peut-être celui que j'attendais pour m'engager. Qui l'eût cru ?! Certainement pas moi.

Me sentant confiante et trouvant le lieu plus que parfait pour m'ouvrir, je décide de faire le pas. Je n'ai pas réussi à le faire à l'auberge, mais c'est une bonne chose au fond : cette hideuse chambre aurait été un théâtre complètement nul pour accueillir un tel moment. Ici, sur ce plateau au grand soleil avec un panorama splendide, ça nous fera un bien plus beau souvenir.

— Merci, Oli, de m'avoir proposé de vous accompagner, que je débute lentement. Je passe de merveilleux moments avec toi et...

Je voudrais continuer, mais il me coupe aussitôt.

— Merci à toi d'être là, me répond-il en fixant son regard au loin. T'es une super copilote.

Gratchhhhhhhh ! C'est le son que fait mon cœur alors qu'il se déchire.

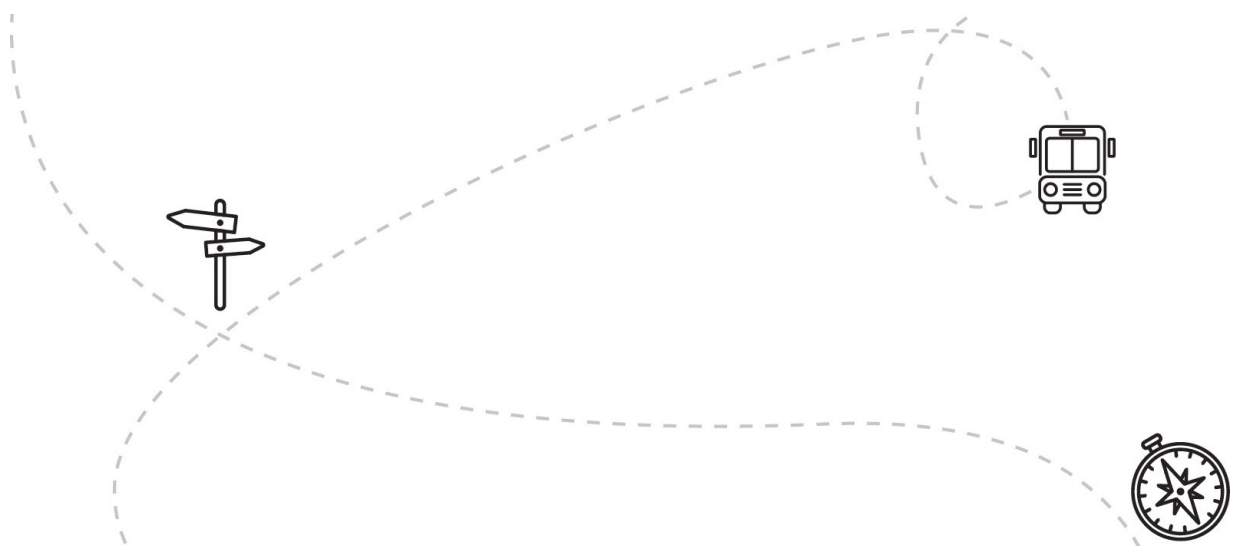
Copilote ! Ouch !

Je me vois obligée de reconnaître que si je ressens cette tristesse, c'est que c'est certain maintenant : je me suis bel et bien attachée à Olivier. Mais j'ai trop tardé à me l'avouer, et maintenant, j'en paye le prix.

Je ne peux pas lui en vouloir. Il respecte simplement les termes de notre pacte. On ne reviendra pas là-dessus. Dossier réglé.

Si je n'ai pas su capter l'enseignement qui m'était destiné pendant ce voyage, je peux tout de même me rabattre sur la leçon qui se cachait dans cette déception : profite du moment présent, ma noire. Parce qu'il ne durera pas.

OceanofPDF.com



Chapitre 18

FOUTUS VOISINS

Quand Olivier a fini de prendre ses photos, nous repartons à vitesse tortue dépressive afin de s'assurer que ma cheville ne subisse pas de soubresauts qui pourraient la blesser davantage. Une belle intention qui me vaut d'avoir les fesses hyper courbaturées lorsque je mets finalement pied à terre. D'un commun accord, nous avons choisi de couper ça court et de ne pas mentionner ma mésaventure au propriétaire des chevaux, à qui nous rendons les bêtes.

Nous retournons au campement pour être accueillis par une Flavie en furie.

— Qu'est-ce qui se passe ? que je lui demande, surprise de la trouver dans cet état.

De tout le temps que nous avons passé ensemble – quelques semaines, quand même –, elle ne m’a jamais semblé s’énervier ni se mettre en colère, pas même lorsqu’elle s’est retrouvée à faire des tâches ingrates de ménage à l’auberge, ni à aucun autre moment. Difficile d’imaginer ce qui a pu la faire sortir de ses gonds. Surtout dans un endroit si calme et paisible... Dans son tourbillon émotionnel, elle semble sur le point d’exploser, ou bien de me croquer féroce dans un débordement de folie passagère.

— On vit un véritable supplice depuis que vous êtes partis ! crache-t-elle entre ses dents, qu’elle semble maintenir fermement serrées pour éviter, justement, de mordre quelqu’un.

Par instinct de survie, je recule d’un pas.

— Je le savais que tu ne pourrais pas te passer de ma présence, que je lui réponde à la blague en espérant que ça diminuera sa colère d’un cran.

— T’entends ? T’ENTENDS ?

Loupé ! Flavie semble toujours avoir perdu la tête. Qu’est-ce qu’elle entend ? Des voix ?? Je vais creuser cette piste.

— Désolée, je n’entends rien du tout, que je lui avoue après avoir compté jusqu’à dix dans ma tête pour avoir l’air de lui avoir accordé assez de temps. Qu’est-ce que tu perçois, toi, exactement ?

Elle lève un index bien droit devant moi pour me faire signe de me taire. Ses yeux scrutent l’horizon, comme si même eux cherchaient à comprendre de quoi elle parle.

« Ping. Ping. Ping... »

— T’as entendu, hein ? T’AS ENTENDU, LÀ ?

Je hoche la tête, confirmant que les bruits ne sont pas le produit de son imagination. C'est au moins ça. Je me sens un peu rassurée. Juste un peu. La petite veine qui a l'air sur le point d'éclater sur sa tempe me rend tout de même encore nerveuse.

« Ping ! Ping ! Ping ! »

Le tintement métallique aigu se refait déjà entendre, et pendant un court instant, j'ai l'impression que Flavie va se mettre à hurler comme un démon. Jules arrive derrière elle juste à temps et lui prend les épaules, qu'il masse tendrement. Visiblement, il sait de quoi elle est capable.

— Qu'est-ce que c'est ? que je demande, intriguée, alors que le son se répète, ravivant la folie de Flavie.

— On a de nouveaux voisins, commence Jules, coupé dans son élan par sa blonde presque possédée.

— Deux gars qui se croient maîtres du monde, clairement ! De tous les endroits où ils auraient pu s'installer, ben y ont choisi de nous coller aux fesses !

Elle me pointe l'arrière du minibus et, en reculant de quelques pas, j'aperçois qu'un nouveau campement a fait son apparition aujourd'hui. Deux tentes vert forêt, assez près de notre espace personnel. C'est vrai que c'est étrange de s'installer aussi près d'autres campeurs... Quand on vient s'échouer dans un tel parc, c'est évident qu'on veut avoir la paix !

Jules me répond avant même que j'aie posé la question :

— Je suis allé leur parler tout à l'heure et ils m'ont expliqué que selon le garde-chasse, c'était le meilleur *spot* pour être près de la rivière, et ils

prévoient passer quelques jours à pêcher.

— Et à boire, ajoute Flavie sèchement. T’aurais dû voir leur boîte de pick-up remplie de caisses de bière. On n’a pas fini de les entendre, c’est moi qui vous le dis.

Le bruit agaçant résonne à nouveau et elle se crispe de plus belle, paraissant lutter contre des envies de meurtre.

— Ça doit faire six heures qu’ils jouent aux *washers*. Ils s’amusent à lancer des petits anneaux en métal dans un récipient pour marquer des points. Je ne comprends pas que ça les rende pas fous eux-mêmes. C’est l’enfer, précise-t-elle. Va falloir que je mène une bonne vie, parce que sinon c’est sûr que c’est ce qui m’attend : finir dans les flammes à entendre deux couillons jouer aux *washers* pour l’éternité. C’est comme le supplice de la goutte d’eau.

Le supplice du *washer*. Nouvelle façon de torturer les malheureux. Satan doit bien se marrer.

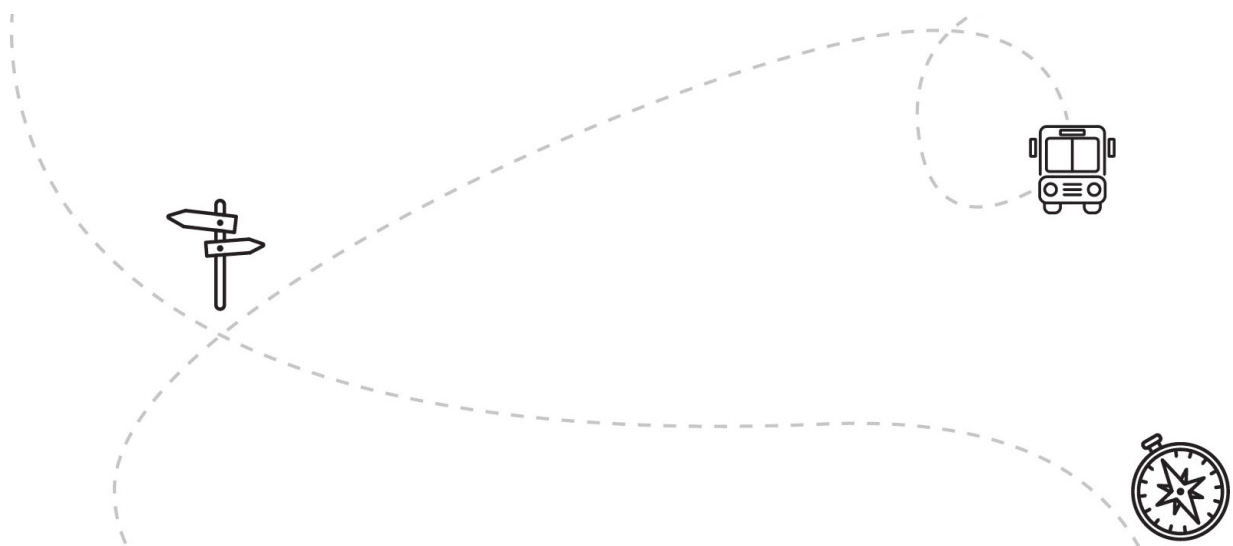
— Je suis désolée, gang, mais s’ils continuent, je ne pourrai pas le supporter. Y a quelqu’un qui n’y survivra pas pis j’pas sûre qu’on ait envie de prendre le risque de découvrir qui ça va être, menace Flavie.

— Je propose qu’on attende un peu pour voir ce qui va se passer, intervient Oli, tout en sagesse. J’peux pas croire qu’ils vont jouer à ça jour et nuit, quand même. Ils vont ben en avoir assez à un moment ou à un autre, pis en plus, ils ont prévu aller pêcher, non ? On ne les aura pas sur le dos, ou dans les oreilles, sans arrêt.

Malgré l’état fragile de Flavie, la motion d’Olivier est votée. Nous avions prévu passer encore quelques jours dans ce lieu paradisiaque et il

serait vraiment dommage de gâcher notre plaisir pour quelques sons passagers... Si la situation est insoutenable, nous décamperons plus tôt, mais pour le moment nous croyons encore que ce sera tolérable. Et puis, dans la vie, il faut bien apprendre à endurer ses voisins.

OceanofPDF.com



Chapitre 19

MALAISE ET SÉDUCTION

... sauf qu'à partir d'un certain point, l'adage « vivre et laisser vivre » se transforme en « baisse le son sinon ta vie va finir maintenant ».

— J'EN PEUX PUS !! lâche Flavie, à bout de nerfs. Donnez-moi un canif et un alibi et je vous règle ça en moins de deux. Une toute petite incision dans la toile de leur tente ou dans leur jugulaire, selon mon inspiration du moment, pis on va en avoir fini avec eux.

Je regarde mon cellulaire qui me confirme qu'on est bel et bien au beau milieu de la nuit. Le moment où la règle du bon voisinage, même en camping, c'est de se taire. De laisser dormir en paix ceux qui partagent le même air que toi.

Olivier et Jules sont déjà endormis, mais je suis restée éveillée avec Flavie qui n'arrivait pas à fermer l'œil. Il a fallu attendre que la nuit soit

tombée pour qu'ils en aient marre de jouer à leur stupide jeu de *washers*. Voulez-vous me dire qu'est-ce qu'ils ont, les garçons, à s'amuser autant à lancer des trucs dans d'autres trucs ?! Le sport qui passionne nos voisins en ce moment consiste en ce seul acte. Sérieusement. Je ne comprends pas.

Flavie était sur le bord de s'arracher les oreilles quand finalement ils se sont tannés. En dehors de quelques rires gras, on ne les entendait plus. Nous avons cru que la crise était passée et nous avons décidé de nous concentrer sur notre rituel du soir : feu de camp et bières. Mais dès que la lune s'est pointé le nez, ils ont décidé de mettre de la musique.

Je n'ai rien contre la musique. J'aime même plutôt ça, la musique. Sauf que là, c'est juste assez fort pour vibrer sous mes pieds et dans mes tympanes, mais pas assez pour qu'on puisse distinguer les paroles ou autre chose que la basse. La foutue basse.

— Y est deux heures du matin, grogne Flavie en lançant un peu trop brusquement une branche dans notre feu. J'en ai plus qu'assez de ces hommes de Cro-Magnon. Qu'ils baissent le volume ou qu'ils retournent dans leur caverne !

Même si je ne vis pas aussi difficilement qu'elle le tapage nocturne, je dois avouer être moi aussi écœurée du boum boum incessant. Je pouvais imaginer qu'ils ne savaient pas à quel point le bruit de leur petit jeu débile était agressant, mais j pense qu'ils sont assez grands pour savoir qu'à partir de minuit, tu baisses ta maudite musique.

— J'vais aller leur dire deux mots, que je décide, sûre de moi. Y a une limite à manquer de respect au monde, pis ils l'ont dépassée y a deux bières de ça.

— Je t’accompagne, me propose Flavie qui ne semble pas rassurée de me voir jouer les justicières.

Mais je refuse catégoriquement qu’elle s’en mêle. Des plans pour que notre voyage s’épice de démêlés avec la justice locale. Non merci. Pas même pour avoir une (autre !) anecdote excitante à raconter.

— Non, non. Va rejoindre Jules dans la tente et cale ta tête ben profond dans ton oreiller. Je me débrouillerai mieux toute seule.

Je ne m’en vais pas casser des gueules, quand même. Je vais juste leur demander poliment (et peut-être un peu sèchement) d’intégrer la notion de silence à leur programme de vacances. À voir les yeux exorbités de Flavie, ma mission a plus de chances de réussir si elle n’en fait pas partie.

— D’accord, abdique-t-elle en soupirant, avant de rejoindre sa tente.

Je traverse les quelques mètres qui me séparent de l’autre camp et découvre deux gars, mi-vingtaine, assis autour d’un feu à siffler les bières les unes après les autres. Et les autres. Et les autres, si je me fie à toutes les bouteilles vides qui jonchent déjà le sol. Bonne nouvelle : je les entends discuter en français, ce qui facilitera l’opération.

Je débouche devant les intrus. Quatre yeux remplis de points d’interrogation me fixent. On dirait qu’ils viennent d’apercevoir un fantôme. En même temps, c’est sûr que ça doit surprendre, une fille qui apparaît comme ça au milieu de la nuit dans un si vaste site naturel. J’espère que mon aura énigmatique les motivera à se plier à ma requête.

— Salut ! Pourriez-vous baisser le son de votre musique s’il vous plaît ? que je leur demande avec la confiance d’une mère qui a le pouvoir de punir

son ado s'il n'obéit pas immédiatement. Mes camarades et moi, on aimerait ça dormir.

— Hé, mais il est ben trop tôt pour se coucher ! me répond le plus costaud des deux. Viens donc prendre une bière avec nous.

Avant même que je ne réponde, il s'est levé pour m'offrir sa chaise et a fait rouler une grosse bûche pour l'utiliser lui-même comme siège. Pourquoi pas, que je pense en m'asseyant et en acceptant volontiers la bière qu'il m'offre. Si ça peut m'aider à les amadouer. Je leur redemande de baisser le volume pour donner une chance à Flavie, ce qu'ils font en s'excusant du dérangement, sans se faire prier.

— Moi, c'est Maxime, se présente celui qui m'a invitée à me joindre à eux. Pis lui, c'est Patrick.

— Et moi, c'est Sandrine. Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ? que je leur demande avant de devoir être la première à me confier.

— Un grand rêve pour de petits hommes, clame le dénommé Patrick.

Ils me racontent comment ils ont pris la route eux aussi depuis Montréal pour traverser le Canada. Ces amis d'enfance caressaient le rêve d'aller travailler à Vancouver quelques mois, pour profiter de l'ambiance électrisante de la ville. Ils ont donc postulé pour des emplois dans la construction et se sont trouvé une petite maison à louer, sans déterminer combien de temps exactement ils y resteront. Apparemment, il manque tellement de travailleurs là-bas que les salaires sont exorbitants et les loyers, modestes. Ils sont donc en route vers l'Ouest, profitant de l'aspect sauvage de leur voyage pour faire quelques arrêts ici et là dans les sites les plus beaux du Canada.

Je leur confie ensuite quelques infos, sans entrer dans les détails, sur les raisons qui m'ont amenée ici. Les deux gars sont charmants, amusants et intéressants, si bien que je ne refuse pas la seconde bière qu'ils me proposent. Je dois avouer que le regard perçant de Maxime sur moi y est aussi pour quelque chose. Il m'observe à la juste mesure pour avoir l'air d'un prétendant plutôt que d'un prédateur. Il est d'ailleurs assez séduisant à regarder, lui aussi. D'une large carrure, il porte très bien la barbe et le look bûcheron des bois, quoique j'ignore si c'est son look habituel ou le résultat d'une négligence de camping.

Patrick, lui, a les cheveux plus longs que les miens, qu'il a laissés lousses. Ses pantalons à motifs géométriques colorés semblent tout droit sortis d'un safari africain. Il porte aussi des bretelles non ajustées sur une camisole rose et jaune.

C'est tout de même surprenant qu'ils soient d'aussi bons amis. Ils ont l'air de n'avoir rien en commun. Pourtant, à les voir se taquiner et se chamailler, on sent bien que leur affection est profonde et sincère.

Je soupire d'envie.

— Vancouver semble être une ville tellement fascinante... Vous en avez de la chance, dis-je.

— T'as raison. Elle est plutôt... séduisante, me confirme Maxime, et j'ignore s'il parle de la ville ou... d'autre chose.

— J'y suis allé une fois en voyage scolaire, au secondaire et, depuis, je rêvais d'y retourner, ajoute Patrick, qui ne semble rien avoir pigé du double discours de son ami.

— Toi et tes copains, vous devriez modifier vos plans et nous suivre, propose l’homme des bois en plongeant son regard dans le mien.

Cette idée est charmante, mais aucune chance que mes amis acceptent. L’autre jour, je les ai entendus parler de la pollution sonore dans les grandes villes. Flavie et Jules rêvent de faire leur propre miel, pas de sortir danser dans des bars branchés. Et puis juste l’idée de me retrouver entre Olivier et Maxime... Allo le malaise !

— Mes amis sont plutôt du genre plein air et nature. Je ne les imagine pas avoir envie d’aller en ville. On va passer encore quelques jours dans le coin, on va aller voir les Rocheuses, puis on retourne au Québec. Vous prendrez un verre à ma santé là-bas. J’aurai peut-être une autre occasion d’y aller, qui sait ?

— Pourquoi tu ne viendrais pas avec nous, toi, d’abord ? La maison qu’on a louée est assez grande pour qu’on y vive à trois. Le loyer n’est vraiment pas cher, et à ce qu’il paraît, y a plein de petits jobs dans le coin, me propose Maxime, enthousiaste.

— C’est une super idée ! renchérit Patrick. Viens. On va se faire du fun !

— Ben non, les gars, c’est ridicule, voyons, que je riposte en secouant la tête.

Cette idée est absurde. Je ne vais pas partir à l’aventure avec des inconnus !... Bon, OK, c’est presque ce que j’ai fait avec Olivier, mais c’est quand même totalement différent... Non ?

Loin de se satisfaire de mon refus, les garçons enchaînent les arguments et je me perds dans le flot des mots embrouillés par l’alcool.

— Tu ne vas pas laisser passer une pareille occasion ! Tu t'en mordrais les doigts le reste de ta vie.

— Qu'est-ce que tu as de mieux à faire que de découvrir Vancouver ?

— La maison qu'on a louée est tout près de l'aéroport. Si t'en as marre, tu prends un vol et tu rentres au Québec.

— Allez. S'te plaît ! On va triper ben raide. Tu ne peux pas manquer ça. Qu'est-ce qui te retient ?

Les gars continuent sur leur lancée et commencent à semer un doute dans mon esprit. Mes premières pensées, c'était que je ne pouvais pas faire ça à Oli. Mais je suis en train de réaliser qu'il n'en a probablement strictement rien à faire que je quitte... D'ailleurs, si ça se trouve, ça ferait bien son affaire de ne pas m'avoir dans les pattes pour le retour. Depuis plusieurs jours, il est de plus en plus distant, et il a été très clair : je ne suis qu'un copilote pour lui.

Fine ! Peut-être qu'il est venu, le temps d'aller conduire une autre voiture. Et si ce n'était pas un hasard que d'avoir croisé le chemin de ces gars ? Je pourrais profiter de l'occasion pour aller découvrir Vancouver. Vu comme ça, la dernière question de Maxime résonne en moi : Qu'est-ce qui me retient ?

Il est trop tard pour essayer d'arranger les choses entre Oli et moi. J'ai peut-être commis une erreur avec ce foutu pacte, mais tant pis. Il est temps de passer à autre chose. De tourner la page vers un nouveau chapitre de ma vie. Et si c'était Maxime, ce barbu sexy au regard perçant, qui était mon prochain chapitre ?

Les deux gars se sont tus pour me donner une chance de réfléchir à leur proposition. Mais avant que j’aie le temps de répondre, Olivier déboule subitement sur le site.

— Qu’est-ce que tu fais là ? me demande-t-il, presque en panique. Je me suis réveillé pis t’étais pas là. Je t’ai cherchée partout. J’ai eu peur qu’il te soit arrivé quelque chose.

Mon regard embrumé alterne entre les trois gars, qui demeurent tous silencieux en attendant que j’éclaircisse la situation. D’un côté, il y a Oli qui me retrouve à boire avec deux inconnus. Pis de l’autre, il y a Maxime et Patrick qui doivent ben penser que j’ai un chum, astheure.

— J’ai juste pris une bière avec les voisins, que je réponds d’abord, pour calmer Olivier.

D’ailleurs, qu’est-ce qui lui prend d’être autant sur les nerfs ? On dirait presque qu’il est jaloux ! Y est ben mal placé ! Faudrait peut-être lui rappeler le dossier Amber ?

— Je te présente Maxime et Patrick. Les gars, voici Olivier, mon a-mi.

J’appuie sur le mot, tout en regardant Maxime droit dans les yeux pour m’assurer qu’il a bien compris qu’il n’y a rien de sérieux entre Oli et moi. Je ne suis pas certaine de vouloir accepter leur offre, mais je ne vais quand même pas ruiner cette chance.

Les gars se saluent par d’étranges signes de tête. Le malaise s’alourdit, et avant que l’un d’eux n’ait l’idée d’ajouter quelque chose, je me lève en faisant remarquer qu’il est très tard et qu’il est temps d’aller me coucher.

— Tu nous donneras ta réponse demain, me lance Maxime.

Je soupire de soulagement en constatant que l'intervention d'Olivier ne l'a pas démotivé.

— Oui, d'accord, que je confirme avant de disparaître dans la nuit.

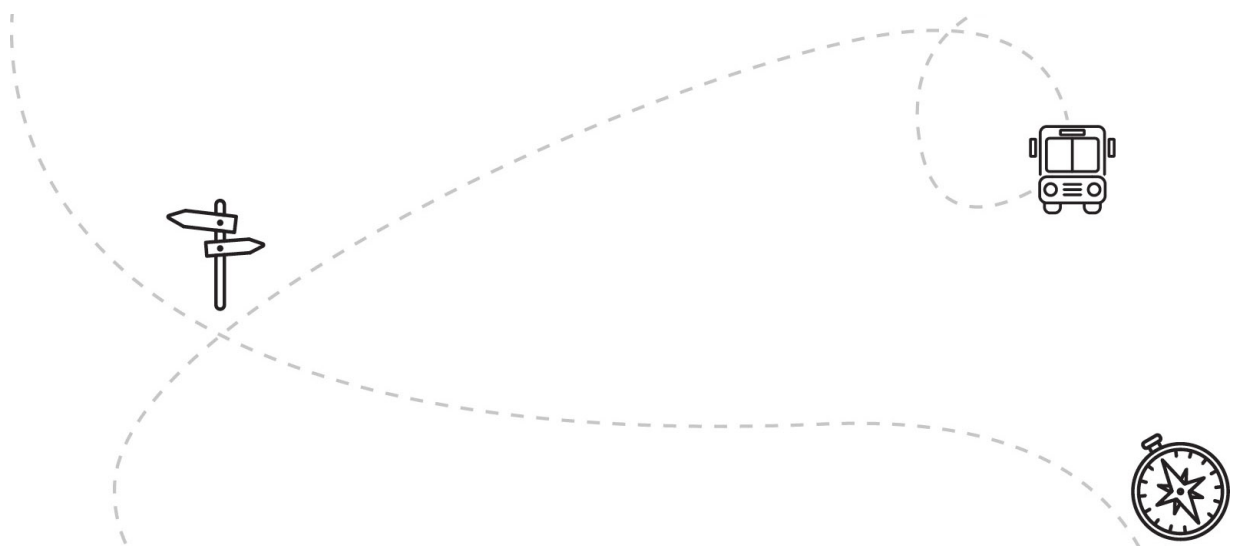
Olivier et moi marchons en silence. L'embarras nous poursuit.

— De quoi est-ce qu'il parlait ? Quelle réponse ?

— Ah, rien de spécial. Il m'a suggéré une toune à écouter, que je bafouille.

Préférant le silence au mensonge, je me tais et parcours le sentier sans un mot.

Dans le minibus, je me couche immédiatement, prétextant être morte de fatigue. Une fois dans le noir, je combats néanmoins le sommeil alors qu'Oli ronfle déjà, peinard. Je n'ai pas l'esprit tranquille et j'ai peur de m'endormir pour rêver, encore une fois, que je me retrouve au banc des accusés. Juste au cas, je prépare ma plaidoirie.



Chapitre 20

PILE OU FACE

Après avoir été assaillie de doutes, je me suis finalement endormie au petit matin pour rêver des mêmes incertitudes. La nuit a été courte et peu reposante, et je profite que la gang soit à l'extérieur du minibus pour faire la grasse matinée.

Dans mon sommeil semi-comateux de la nuit dernière, je n'ai pris aucune décision concernant l'offre de Maxime. Je dois m'avouer très tentée, mais j'ai besoin d'un peu de temps pour y réfléchir. Nous passerons encore deux ou trois jours à camper l'un près de l'autre, alors j'aurai l'occasion de discuter un peu plus avec lui pour le connaître. Je pourrais lui proposer d'aller faire une balade, ou encore m'inviter à leur feu de camp ce soir ?

Je mijote toujours mes options lorsque Flavie entre dans le minibus.

— Ah super, t'es réveillée. Je venais t'annoncer qu'on quitte le parc ce matin.

— Quoi ? Comment ça ? que je l'interroge en frottant frénétiquement mes yeux et en me secouant.

— On vient d'en discuter et on a décidé que c'était préférable comme ça. Je ne sais pas si on fait preuve de maturité ou de faiblesse devant la situation, mais Oli a suggéré qu'on aille profiter immédiatement des Rocheuses, pis ça nous a semblé être une bonne idée. Tant qu'à passer trois jours à endurer le bruit des voisins...

Ah oui ? Oli a suggéré ça ?...

Eh merde. Me voilà coincée. Je vais devoir prendre ma décision très rapidement. À quoi j'ai envie que ressemblent mes prochaines semaines ? Et avec qui je me vois les passer ?

— Ça te va ? s'inquiète Flavie en me voyant l'air. T'aurais préféré qu'on reste ici encore quelque temps ? On ne pensait pas que ça te dérangerait...

Je bouge la tête vaguement mais ne réponds pas. Oui, j'aurais préféré qu'on reste... mais ce serait malaisant d'avouer mes raisons.

— Viens, d'abord. Si t'es pas sûre, on va aller en rediscuter avec les gars, me dit Flavie en fronçant les sourcils.

— Nanon, c'est parfait. Je suis juste poquée et un peu déçue parce que ce sera notre dernier arrêt avant le grand retour.

Elle hoche la tête avec un début de sourire.

— T’as raison. On dirait que ça sent la fin du périple. Bientôt, les feuilles se coloreront dans les arbres pis il va commencer à faire frette... trop frette pour du camping en forêt. On savait qu’il y avait une date de péremption, mais c’est toujours moche de la voir approcher.

Peut-être plus que tu ne le crois, que je me dis en moi-même.

Pendant l’heure suivante, le groupe remballa la tente et le matériel de camping. Moi, je suis assise dans la porte du minibus, au beau soleil du matin, et j’essaie d’activer mes méninges encore embrumées de l’alcool d’hier. J’arrive étonnamment à mettre de l’ordre dans mes idées. Dans le processus, je salue mon long parcours de jeunesse, pendant lequel je me suis beaucoup entraînée à aller travailler un lendemain de veille.

Dans un semi-brouillard, je prends ma décision finale.

— J’vais aller faire un dernier petit tour, que j’annonce en me dirigeant vers le repaire des gars.

Sur le site, Patrick est absent. Dès que Maxime me voit arriver, il m’accueille d’un grand sourire chaleureux.

— Bon matin, Sandy. Alors, tu t’es décidée à changer de camp ? me demande-t-il d’emblée.

Hypnotisée par son regard perçant, j’en perds un instant mes moyens. Ce gars-là est vraiment une belle trouvaille... En d’autres circonstances, je serais partie avec lui sans hésiter, mais les choses se précipitent. Malgré le malaise qui semble s’alourdir de jour en jour entre Oli et moi, je me fais du fun avec les autres, et je m’étais engagée à faire ce voyage à leurs côtés... Peut-être que je regretterai ma décision. J’espère que non, mais le temps me manque pour me convaincre de choisir l’autre option.

— Je ne crois pas, non, dis-je finalement. Je vais poursuivre la route avec mes amis.

À voir sa surprise, Maxime s'était clairement convaincu que j'allais partir à l'aventure avec lui.

— Ben voyons ! Tu ne peux pas laisser passer une chance comme celle-là ! Une rencontre comme la nôtre, ça ne peut qu'être un signe.

Sa réaction me touche, mais ma décision est prise. Une rencontre, c'est aussi parfois juste le fruit du hasard, et si j'essaie de voir des signes partout, je deviendrai sûrement folle. Pas la meilleure idée, de faire la girouette constamment pour essayer d'attraper toutes les supposées chances du destin. Parfois, il faut peut-être savoir dire « non merci », et avoir la patience d'aller au bout d'une histoire avant de sauter dans une autre...

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à Vancouver que je vais trouver des réponses à mes questions. Je remercie sincèrement Maxime pour son offre et lui dis au revoir en lui faisant promettre de transmettre mes salutations à Patrick. Puis, je tourne le dos à ce qui s'avérera peut-être le plus gros rendez-vous manqué de ma vie, et je retourne voir mes amis, déjà prêts à embarquer.

J'ai le cœur un peu triste, mais je ravale habilement ce sentiment. Si une autre émotion désagréable vient me visiter, elle aboutira au fond de ma fosse émotive, comme toutes les autres avant elle.

Étant donné ma chute de cheval d'hier, les autres ont insisté pour que je ne conduise pas. Je suis donc reléguée à relaxer et/ou à ruminer pour les prochaines heures de route. Pendant qu'Oli travaille sur son ordi, je m'enveloppe dans les couvertures et observe mon écran de cellulaire en

attendant de voir enfin réapparaître le réseau. Rien de mieux pour oublier la vraie vie et faire taire mon monologue intérieur que de m'hypnotiser en épluchant la vie retouchée et filtrée des célébrités du moment.

Lorsque j'ai enfin accès à la multitude de notifications sans intérêt qui se sont accumulées au cours des derniers jours, j'en profite pour texter Éloïse, que j'imagine inquiète de ne plus avoir de nouvelles. Je rentabilise les heures de route suivantes en jumelant perte de temps sur les réseaux sociaux et placotage avec ma meilleure amie. D'ailleurs, j'aurais presque préféré rester en zone sans réseau, parce qu'elle m'a posé tellement de questions sur Oli et sur notre relation qu'elle a failli réveiller en moi ce que je travaille vraiment fort, depuis quelques jours, à éteindre.

Tout au long de cette jasette, je m'en suis tenue à ma version officielle : amis avec bénéfices et chacun son chemin à la fin du voyage. Avec Élo, il vaut parfois mieux ne pas être honnête à 100 %, sinon elle s'accroche à la moindre information qui irait dans le sens de ses lubies, et elle ne me lâche plus. Vraiment, il était préférable que je ne lui parle pas de mes doutes. Et surtout pas de Maxime. Le grand air, ça ne me fait pas, c'est tout ! Voilà. C'est comme ces gens qui manquent d'air et prennent des décisions insensées, mais à l'inverse : j'ai failli prendre des décisions insensées parce que j'avais TROP d'air. C'était juste une passade, probablement hormonale.

Voyons donc ! Voir que je voudrais être en couple, moi ! Qu'est-ce qui m'a pris de penser ça !

ÉLO

T'as commencé à penser à ce que tu allais faire après ce voyage ?

Au lieu de répondre à sa question, je lui retourne un GIF animé qui représente un petit garçon en train de réfléchir ; on peut apercevoir, dans la bulle au-dessus de sa tête, un chaton qui culbute.

Pour l'instant, le retour est encore loin. Ça ne sert à rien de me casser la tête avec ça. Mon plan, c'est de squatter le canapé d'Élo le temps de me virer de bord – je ne le lui ai pas encore dit, mais je sais qu'elle ne refusera jamais de me dépanner. Pour le reste, boulot et autres détails du genre, je verrai en temps et lieu.

Pour éviter qu'elle insiste, je fais bifurquer la conversation en lui envoyant quelques photos de moi avec les lunettes de soleil de marque qu'Oli m'a données après son shooting photo. C'est ce que j'aime de ces riches clients : puisque les accessoires sont souvent endommagés un peu par la poussière ou le sable pendant les shootings, ils ne sont pas intéressés à les reprendre. Oli se retrouve donc avec tout un tas de trucs à donner en cadeau.

Pendant que je raconte tout ça à Éloïse, tout à coup mes neurones s'agitent. En catimini, une idée germe dans ma tête...

Après une pause essence et débourdissage de jambes dans le parking de la station-service, nous reprenons la route. Notre minibus file vers les Rocheuses et je profite de mon rôle de passagère pour faire une sieste. Nous prévoyons rester encore deux semaines dans l'Ouest. L'automne nous suit à la trace, et si nous voulons revenir à la maison avant de nous les geler ben raide, il vaut mieux quitter les Rocheuses assez vite. C'est dommage. J'aurais adoré voir tous ces arbres se vêtir de leur manteau coloré, mais il faudrait dormir frigorifiés, entassés à quatre dans le minibus. Ça ne vaut pas le coup.

Mais nous visiterons encore de nombreux lacs et parcs avant de rebrousser chemin, ce qui permettra à Olivier de finaliser ses contrats de photographie. Et lorsque le mois d'août sonnera minuit moins le quart, ce sera le triste retour vers le Québec.

Quelque part, mon deuil de ce mode de vie et de mes nouveaux amis débute déjà d'une certaine façon. Le mauvais côté de vivre dans le moment présent, c'est que tu as l'impression de ne pas avoir vu venir la fin.

Tout à coup, j'entends Oli, qui est au volant, m'appeler de l'avant du minibus.

— Sandy, viens voir !

Je relève la tête et vois Flavie et Jules à ses côtés. Intriguée, je les rejoins et me faufile pour voir ce qui, semble-t-il, mérite de me faire quitter le lit.

Dès que je pose les yeux sur le pare-brise, la vue me jette à terre.

— Wooowww ! que je siffle, réellement impressionnée.

Alors que nous suivions des routes de goudron bordées d'arbres ordinaires depuis des heures, voilà que de grandes et majestueuses montagnes se dressent maintenant au loin.

— On y est. On y est enfin ! jubile Flavie qui attendait ce moment depuis le début du voyage.

Suspendus à la fenêtre, nous roulons gaiement sans quitter des yeux le décor paradisiaque qui se dessine devant nous. Cette vision est à couper le souffle, et en dehors des quelques gémissements de Flavie et de la radio en fond sonore, un silence solennel est adopté par notre groupe.

Les paysages se marient aux montagnes grises, coiffées de cimes enneigées et entourées de vallées vertes. J'ai déjà vu des photos de ces lieux, mais m'y retrouver en personne, c'est une autre paire de manches. Je suis complètement fascinée. Je n'aurais pas cru que les couleurs pouvaient être si vives... tellement qu'on dirait que je peux les ressentir. Je me sens envahie d'une émotion que je ne crois pas avoir éprouvée depuis mon enfance, quand je regardais le château de Walt Disney scintiller au début des films d'animation. Devant les Rocheuses canadiennes, on croirait entrer dans un monde fantastique, mais je ne me souviens pas d'avoir traversé une armoire magique. Aucune carte postale ne rend un hommage fidèle aux Rocheuses, et je brûle maintenant d'envie de découvrir tous ces lacs et leur eau turquoise.

Oli navigue à travers les routes et nous entrons dans le parc national de Banff, subjugués par la beauté de la nature. Déjà nous percevons des étendues d'eau dont la surface miroite sous le soleil de fin d'après-midi. Sous le charme et le magnétisme de l'endroit, nous mettons finalement pied à terre, à notre emplacement de camping pour les deux ou trois prochains jours. Étant donné le nombre élevé de sites à découvrir, nous avons choisi de jouer les nomades et de nous déplacer fréquemment pendant ce dernier segment du voyage.

Olivier, déjà submergé d'idées pour ses photos, fonce dans la forêt avec Jules pour explorer les lieux et déterminer à quel endroit il fera son shooting demain matin. Je reste donc sur place pour aider Flavie à monter la tente avant la tombée de la nuit.

Dès que nous nous retrouvons seules, elle m'attaque d'une question. Apparemment, elle attendait impatiemment d'avoir l'occasion de me la poser.

— Coudonc, il se passe quoi là, entre Olivier et toi ? Quand on a finalement été débarrassés d’Amber, j’étais sûre que vous alliez vous mettre ensemble. Pis là, je comprends même pus ce que vous faites.

— Oh, tu sais... On est juste deux amis qui profitent de la vie ensemble, le temps d’un voyage.

Je ravale ma frustration de m’entendre lui servir le même discours qu’à mon départ, mais c’est mieux ainsi. Déjà que j’ai à me gérer moi-même, je n’ai aucune envie qu’elle soit au courant que j’ai cru être tombée amoureuse d’Olivier. Il ne nous reste que quelques semaines à passer ensemble, et ensuite, on ne se reverra sans doute plus jamais. On peut-tu, s’il vous plaît, terminer ça sans drame.

— Pis ça te va, comme relation ?

— Oui, oui. Tout à fait.

Je lui mens comme une arracheuse de dents.

À voir sa tronche, ça ne fait pas tellement son bonheur, mais elle devra s’y faire. J’espère qu’elle ne passera pas tout son temps à me harceler là-dessus... Je pourrais finir par regretter de ne pas être partie avec Maxime.

Pour la faire taire et puisque sa tente est montée, je lui offre une bière.

— Boire de l’alcool au paradis, y a rien de mieux pour être heureuse, proclame-t-elle en levant sa bouteille vers le ciel qui commence à s’assombrir.

— J’ai toujours su qu’il y aurait de l’alcool au paradis, que je lui réponds. Y a eu un p’tit temps, pendant la Prohibition, ou ç’a été interdit,

mais y ont vite compris que l'éternité sans un *drink* d'été, c'est chiant à mort.

Je m'affaire ensuite à préparer le feu, question de rester occupée et de décourager les questions de Flavie.

Lorsque les garçons reviennent, le feu crépite doucement. Nous nous installons tout autour pour discuter en sirotant notre bière. J'essaie de graver l'instant dans ma mémoire, avec le plus de précision possible. Malgré les étranges malaises de ces dernières semaines, ce voyage est tout de même une sacrée réussite.

— On est tellement bien ici, que je soupire entre deux gorgées. C'est dommage que ça tire déjà à sa fin. Je veux profiter de chaque moment qu'il nous reste pour vivre intensément.

En même temps, c'est sûr qu'en pleine nature, les possibilités sont limitées. Soyons déraisonnables et faisons cramer nos guimauves sur le feu ? Utiliser de la crème solaire FPS15, quelle extravagance ! Faisons preuve de voyeurisme et observons les écureuils sans nous gêner ?

— Tu sais quoi, je pense que j'ai une idée qui pourrait vous plaire, nous titille Olivier, des lueurs énigmatiques brillant dans ses yeux au milieu de la nuit.

Je ne suis pas certaine si j'aime son air.

Intensément... J'aurais peut-être dû mieux choisir mes mots, que je me dis, inquiète de découvrir à quoi il a pensé.

— On devrait aller faire du rafting, propose-t-il.

— Ouiiii ! s'exclame Flavie.

— Super idée ! renchérit son chum. Faut absolument essayer ça.

Perso, je ne suis pas convaincue que ce soit un bon plan. J'ai dit « vivre intensément », pas « mourir stupidement » !

— Pas question ! Non. Je refuse ! Pas question !

— T'as la chienne d'essayer le rafting ? me demande Jules, l'air un peu compatissant, mais surtout baveux.

— Pantoute ! Je n'ai pas peur. Je sais juste reconnaître quand ma vie est menacée. Vous ne vous rendez pas compte ! S'il faut porter un casque pour faire une activité, c'est que c'est dangereux !

— Ça dépend, hésite Olivier. Les parents en mettent un, aussi, pour faire une petite balade à vélo avec leurs enfants dans leur rue en cul-de-sac où il passe environ une voiture à l'heure.

OK. Je lui accorde mentalement le point. Juste mentalement. Qu'il développe des dons de télépathie s'il veut découvrir un jour qu'il a remporté ce débat.

— J'vas vous dire, j'suis plutôt du type rafting de divan, moi ! On pourrait s'installer sous une confortable couverture et regarder des vidéos de casse-cou sur YouTube ? Ils se filment exprès pour ça. Faut bien les encourager un peu. C'est une façon de donner au suivant !

— Allez, dis oui, on va s'amuser, insiste Flavie. En plus, il paraît que les paysages sont super beaux tout au long du parcours.

— Encore faudrait-il que je puisse garder les yeux ouverts pour les voir !

— Tout ça, c'est juste des excuses. C'est une occasion de dépassement de soi pour devenir encore plus forte, tente Jules.

— Ben oui, qu'est-ce que tu veux que j'te dise. Je ratisse l'excuse large. Pis si tu veux, je peux te frapper pour que tu réalises que je suis déjà pas pire forte et que je n'ai pas besoin de faire du rafting pour l'être davantage. C'est super dangereux, le rafting. OK, je l'avoue là. J'ai peur de mourir.

— Ou tu as peur de vivre, ajoute le philosophe, qui se magagine vraiment l'occasion de découvrir ma force. Tu te laisses porter par le courant de la vie, mais là on te propose de plonger dans les eaux vives, de traverser les torrents de vagues pour en sortir victorieuse. Quand on est confronté à nos peurs, on peut les laisser nous affaiblir, ou s'en inspirer pour grandir.

— Beau discours, petit Bouddha. Vraiment. Mais je choisis quand même la première option. Mon animal totem, c'est le blaireau poltron. Quand y a du danger, moi, je fais la morte.

— Ma première expérience de sport extrême a changé ma vie, confie soudain Olivier. J'étais un jeune ado qui n'osait pas s'affirmer, et à dix-huit ans, je suis allé sauter en parachute. Ça m'a complètement transformé.

Coudonc ! Y en a qui aiment ça, se mettre en danger ! que je pense sans me laisser convaincre par son exposé. En plus, il est dans le champ solide ! Je vis pleinement ma vie sans avoir besoin de me lancer dans les rapides. J'aime ça, être assise sur mon divan à boire une bière et regarder des vidéos débiles. Au fond, je fais l'éloge de la lenteur. Pis ça, c'est *full* à mode !

— Après cette expérience, j'ai senti que je pouvais me dépasser dans toutes les sphères de ma vie, poursuit-il. J'avais réellement eu la chienne

dans la descente, mais par la suite, j'ai su reconnaître les moments où j'avais peur dans ma vie quotidienne pour canaliser mon énergie de façon créative. C'est grâce à ça que j'ai osé devenir photographe.

— C'est une belle histoire, Oli. Tant mieux pour toi, mais je ne vois pas ce que ça pourrait m'apporter d'aller risquer de me noyer. Allez-y et je vais rester au minibus pour vous préparer à souper.

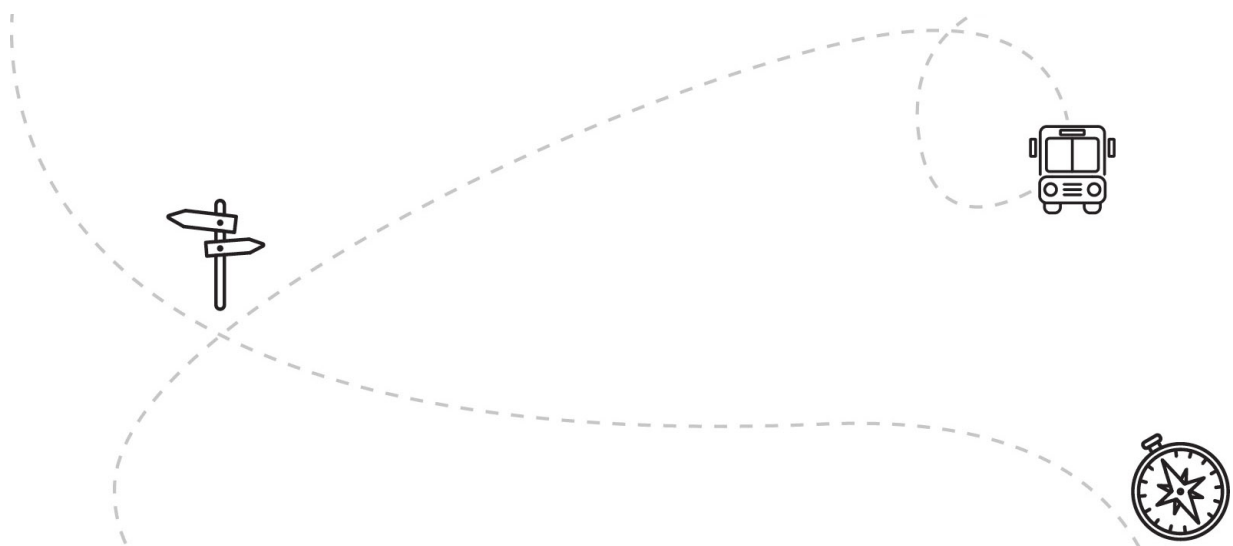
— Il faut que tu viennes ! Ça peut avoir l'air d'être juste un périple en eaux vives, mais j'te garantis que l'expérience va te transformer.

— Et qui t'a dit que je voulais me transformer ? J'aime vraiment ma version de moi-même telle quelle. Avec tous mes membres pas cassés.

Olivier se tait un moment, réalisant sans doute que j'ai gagné la bataille et qu'il ne pourra jamais me convaincre de faire du rafting. Désolée, mon grand, mais je vais garder les deux pieds sur terre et mon cœur à sa juste place, au centre de ma poitrine. Je n'ai pas envie de vivre des sensations fortes. Je n'ai pas besoin de frôler la mort ou de risquer un malheureux accident. Non vraiment, tu auras beau chercher, tu ne trouveras jamais comment me convaincre de vous accompagner. J'te l'garantis !

— Pffff ! T'es même pas *game*...

Eh merde ! Il a trouvé ma faille.



Chapitre 21

LE JOUR PROBABLE DE MA MORT

J'ai toujours su qu'un jour ou l'autre, je ferais un pacte avec le diable. Je ne me doutais simplement pas à quel point il m'apparaîtrait sous des traits sexy. Quoique, maintenant que j'y pense, c'est plutôt Lucifer qui collecte des reconnaissances de dettes à venir. Donc, selon toute logique, ce serait moi qui joue le rôle du diable ?

Ouep ! Quelque part, ç'a drôlement du sens.

— Vous avez entendu ? nous demande Flavie qui arrive en sautillant gaiement devant nous. On va même avoir l'occasion de faire une halte à la mi-parcours pour sauter d'une falaise. C'est trop génial, non ?

Nope ! Pantoute, même. Première vague de ma journée, que je tente d'ignorer. Une belle vague émotionnelle qui fait remonter en moi une

charmante nausée. Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter ? Je me demande si Lucifer a déjà regretté des marchés, lui aussi...

Jules la suit de près, l'air tout aussi heureux. Heureux... naïf... même affaire. Sous son gilet de sauvetage entrouvert, on peut lire sur son t-shirt : « Il n'y a que sur la Terre qu'on peut déguster des croissants au chocolat, alors protégeons notre planète ! »

— Prêts à dévaler les eaux et à vivre des sensations fortes ? nous interroge-t-il, l'air de s'attendre à ce que la réponse soit un oui enflammé.

J'ai des petites nouvelles pour toi, que je m'apprête à lui répondre, avant d'être coupée dans mon élan par l'arrivée de l'instructeur. Joyeusement, il nous donne quelques indications importantes pour la journée, du genre comment manœuvrer pour éviter de voir notre raft se retourner et quoi faire si ça arrive. Ça commence bien. Vraiment, vraiment bien !

Par peur de mourir (ou de vivre, *whatever*, je m'en fiche en ce moment), je me concentre pour écouter avec attention toutes ses consignes, qu'il nous livre dans un anglais heureusement très clair. Moi qui n'ai jamais lu un manuel d'instructions avant de monter un meuble et qui coche toujours la case qui confirme que j'ai bien lu les conditions même si ce n'est pas le cas, je me surprends à découvrir un domaine de ma vie où je trouve ça très très très important d'être vigilante. Lorsqu'il tente de nous expliquer comment compenser les forces qu'on ne peut pas contrôler, je constate que je trouverai rapidement mes limites dans l'eau et qu'Oli est mieux d'être bien préparé, parce que pour compenser, il va compenser !

— *Let's go* ! lance l'instructeur dans un bonheur que je ne partage pas.

Je prends place à côté d'Oli dans l'embarcation. Devant nous se trouvent Jules et Flavie, et deux inconnus sont assis derrière. L'idée de mourir avec du monde que je ne connais pas me donne un frisson d'horreur... mais j'ai accepté l'expérience, alors j'attrape ma pagaie et hoche la tête en regardant Oli, en signe de résignation.

Une première embarcation prend le large, puis notre bateau quitte la rive et glisse silencieusement sur l'eau, suivi de deux autres ensuite. Le vacarme, il se trouve en moi, avec mon cœur qui bat à deux cents milles à l'heure.

Je porte mon attention sur l'eau, d'apparence si douce et calme, mais je sais qu'elle me réserve de grandes surprises un peu plus loin. Entre l'eau et moi, disons qu'il n'y a pas un fort lien de confiance en ce moment. Apparemment, elle est censée me transformer, mais à la regarder, j'en doute. Sauf peut-être si on parle de me créer une phobie qui me suivra jusqu'à la fin de mes jours, en priant pour que ladite fin de mes jours ne survienne pas aujourd'hui.

Nous entamons la traversée et contournons des îlots. Mes compagnons de derrière ont le cœur à chanter. Ils ont repris le classique *Les roues de l'autobus font squish squish squish* malhabilement adapté au rafting. Décidément, on n'est pas tous dans le même *mood*. Et puisqu'ils ne savent pas tenir une note juste, je me surprends même à avoir hâte d'arriver aux rapides pour qu'ils se ferment la boîte.

Peu à peu, la rivière rétrécit, si bien que les rochers coupants et dangereux se rapprochent de notre embarcation. Pendant que les autres sifflent à la beauté des lieux, moi je n'y repère que de belles occasions

d'écoper d'une commotion cérébrale. Mes craintes s'accroissent en même temps que le rythme du courant s'accélère.

J'ai-tu fait mon testament, moi ? Ah oui, c'est vrai. Je n'ai rien à léguer à personne. *Anyway*, il est trop tard pour penser à ça. Il n'est plus possible d'opérer un demi-tour. Nous voilà en eaux vives. Dans un mélange d'éclaboussements, d'adrénaline et de cris, je rame en m'agrippant à ma pagaie comme si elle avait le pouvoir de me maintenir en vie. Dans la cohue, j'oublie momentanément tout ce que l'instructeur nous a appris. Il ne me reste plus que mon instinct de survie pour me soutenir. Je suis mal barrée !

— C'est le temps de compenser !! que je hurle à Oli, sachant très bien qu'il n'entend rien de ce que je beugle.

Mais je m'en fiche. J'ai besoin de crier, de faire entendre ma voix. Sans me soucier de l'opinion des autres – de toute façon, il est bien possible qu'ils ne survivent pas au périple –, je rugis de toutes mes forces. Là, perdue dans cette rivière qui pourrait bien devenir mon tombeau, il sort de moi un cri de guerrière qui me surprend et que je me plais à reproduire.

Lorsque l'eau se calme pour nous bercer plus doucement, je reprends mon souffle et mes esprits. Je jette un coup d'œil à Oli qui me regarde, tout aussi surpris que moi de ma réaction. Je hausse les épaules pour lui signifier que je ne sais pas vraiment ce qui vient de se passer.

Nous traversons ensuite une longue grotte, dans laquelle les passagers s'amusent à découvrir l'écho. Perso, je suis plutôt centrée sur mon écho intérieur. Quand je ferme les yeux, j'ai l'impression d'entendre encore mes hurlements vibrer en moi. Peut-être que mon animal totem, finalement, c'est la louve endiablée.

Mais j'ai à peine le temps d'y penser que déjà je sens l'accélération du courant. C'est d'abord léger, mais je sais maintenant ce qui s'en vient, et mon poulx imite ce *crescendo*. Je tente de sceller ma bouche pour éviter de crier encore une fois comme une perdue. D'une part parce que la pauvre Flavie est juste devant moi, d'autre part pour éviter de passer (encore) pour une méchante folle.

Ma nouvelle résolution est de courte durée, car devant moi je vois venir une cascade. Le bateau devant nous attaque sa descente, et je constate avec horreur que la rivière gagne le combat : des passagers sont expulsés de l'embarcation.

Je suis en panique. Ce mot est trop faible. Tous mes organes semblent s'être passé le mot pour m'exprimer leur mécontentement. Y a-tu moyen de mettre la rivière sur pause ? J'ai fini de jouer. Je veux débarquer ! Maintenant !!

Ma demande n'est pas acceptée par l'Univers qui s'en tient à ses stupides règles habituelles. L'espace d'un instant qui dure une éternité, j'ai l'impression que nous sommes projetés dans les airs. Tout ce que j'ai pour m'empêcher de tomber à l'eau, c'est ma pagaie, un grand lot de sacres variés et ma voix qui oublie ma précédente résolution. Lorsque finalement notre embarcation revient sur l'eau, elle le fait de manière brusque. Un choc. Pire que tomber de cheval.

Mes poumons explosent sous la puissance de mon cri qui tranche l'air. Mais mère Nature, qui doit en avoir marre de me voir gâcher la beauté des lieux de mon timbre sonore aigu, me fait taire en me balançant une grande chaudière d'eau en pleine face, ce qui me fouette comme une gifle.

OK. Merci. Je l'ai mérité, je l'avoue.

Ressaisie, je me remets à ramer tel que l'instructeur nous l'a enseigné. Concentrée. Sonnée. Je dévale les rapides à présent, en m'impliquant dans notre survie. Des larmes coulent au coin de mes yeux et je ne sais pas trop si c'est dû au vent, à la peur ou à ce quelque chose de nouveau que je ressens sans pouvoir le décrire. Vite comme ça, je dirais un mélange de rancœur profonde envers mes amis de m'avoir traînée ici et... de plaisir insoupçonné.

Une nouvelle fois, les flots se calment et moi aussi. Je constate avec soulagement qu'un bateau de notre groupe compte plus de passagers qu'au départ, signe qu'ils ont dû repêcher les pauvres jetés à l'eau dans la cascade.

Puis nous nous dirigeons vers une plage, où on nous a promis une pause collation et l'occasion de patauger dans l'eau calme avant de reprendre notre route pour traverser trois nouveaux rapides.

— Et puis, comment t'as trouvé ça ? me demande Olivier pendant que nous tirons notre bateau sur le sable.

À la façon dont il me fixe, avec cette lueur dans les yeux et ce sourire en coin, je suis sûre qu'il sait déjà ce que j'en pense.

— Je n'ai pas détesté ça autant que j'aurais cru, que je lui avoue en grimaçant légèrement.

— Tu vois, ce n'est pas si mal de dépasser ses limites.

— Ouin... T'as peut-être un peu raison.

Sans lui laisser le temps de répondre ni de protester, j'attrape sa main et je l'entraîne dans la forêt. Nous suivons en silence le sentier déjà tracé,

jusqu'à rejoindre quelques membres du groupe qui se tiennent... tout en haut d'une falaise.

— Attends, t'es sérieuse, là ? s'étonne Oli. Jamais je n'aurais cru que tu aurais envie d'essayer ça aussi !

Derrière moi, j'entends les éclaboussures des téméraires qui se jettent à l'eau. Ni le blaireau ni la louve ne feraient quelque chose d'aussi stupide. Pourtant, le feu qui crépite en moi me fait bouillir. Ça y est, leur inconscience m'a contaminée sans que je puisse rien y faire : à mon tour, j'ai envie de sensations fortes. J'ignore si je découvre une part de courage en moi ou si ça s'avère plutôt de l'imprudence et de l'insouciance, mais j'ai envie de plonger dans les flots depuis la haute crête rocheuse. Tsé, tant qu'à y être.

— Je suis 100 % sérieuse ! que je lui confirme avec conviction. J'te dis pas que je n'ai pas la chienne en ce moment, mais j'ai envie de le faire. Après ça, plus rien ne m'apparaîtra insurmontable. T'es partant ?

— J'suis partant certain ! On saute en même temps, propose-t-il alors qu'un gigantesque sourire illumine son visage.

Devant nous, les braves s'élancent dans la rivière, les uns après les autres. La plupart crient pendant la descente, mais aucun hurlement de douleur ne se fait entendre d'en bas. C'est plutôt bon signe.

Quand notre tour arrive, je sens le doute et le vertige m'assaillir et avant qu'ils ne prennent emprise sur moi, je me propulse dans l'air chaud. Un sentiment de liberté s'empare de moi et je me donne le droit de crier, beaucoup plus par libération que par peur. Mon corps fend l'air dans ma descente, jusqu'au contraste avec l'eau fraîche.

Complètement immergée, je me sens remonter lentement à la surface et je bats des pieds pour m'aider un peu. Les yeux grands ouverts dans l'eau, je me dirige vers la lueur éclatante du soleil. J'émerge de la rivière et prends une grande respiration, remplissant mes poumons d'un air nouveau. Le temps de dégager mes cheveux mouillés plaqués sur mon visage, je vois remonter près de moi la tête d'un Oli très heureux.

— Merci, que je lui dis simplement avant de lui sourire et de regagner la rive, en me sentant drôlement différente.



Ce saut de l'ange m'a sans doute permis d'abandonner quelques-unes de mes peurs au fond de la rivière. Elle les a prises en son sein, compatissante à ma délivrance, et c'est le cœur nouvellement léger que nous avons repris nos pagaies. Au terme de trois rapides, notre périple s'est achevé, et nous avons regagné le site du départ sous la menace d'une averse imminente.

Déjà trempés de toute façon de la tête aux pieds, nous rangeons notre matériel sans nous presser.

Je suis plutôt silencieuse pendant que mes amis discutent de ce qu'ils voudraient faire ensuite. Perso, je n'avais même pas prévu survivre, alors je n'ai vraiment pas de plans. Je les écoute d'une oreille distraite, prête à me conformer à leur choix.

— Marché conclu, alors, annonce Jules au terme de la discussion. Profitons-en pour passer quelques jours dans le coin. C'était une idée trop

géniale que t'a eue, Oli, de faire du rafting. Flavie et moi, on a vraiment eu la piquêre. On va remettre ça demain.

Très peu pour moi, que je pense en rangeant nos pagaies. Même si la descente en eaux vives fut enrichissante, mettons que je suis assez enrichie pour l'instant.

— Vous êtes sûrs ? que je leur demande, surprise. Regardez les nuages qui s'entassent dans le ciel. Si vous voulez mon avis, pis si vous ne le voulez pas je vais vous le donner quand même, il va pleuvoir toute la nuit et toute la journée de demain.

— Bien sûr, acquiesce Jules, sûr de lui. C'est exactement ce qu'on veut, faire du rafting sous la pluie. Ça va nous permettre de vivre une aventure différente.

Je jette à Oli un regard qui en dit long. Pousse pas ta *luck, buddy* ! Ça, c'est la limite que tu ne me verras certainement pas franchir.

— Je vais probablement rester au minibus pour travailler et passer du temps avec Sandrine, annonce-t-il aussitôt.

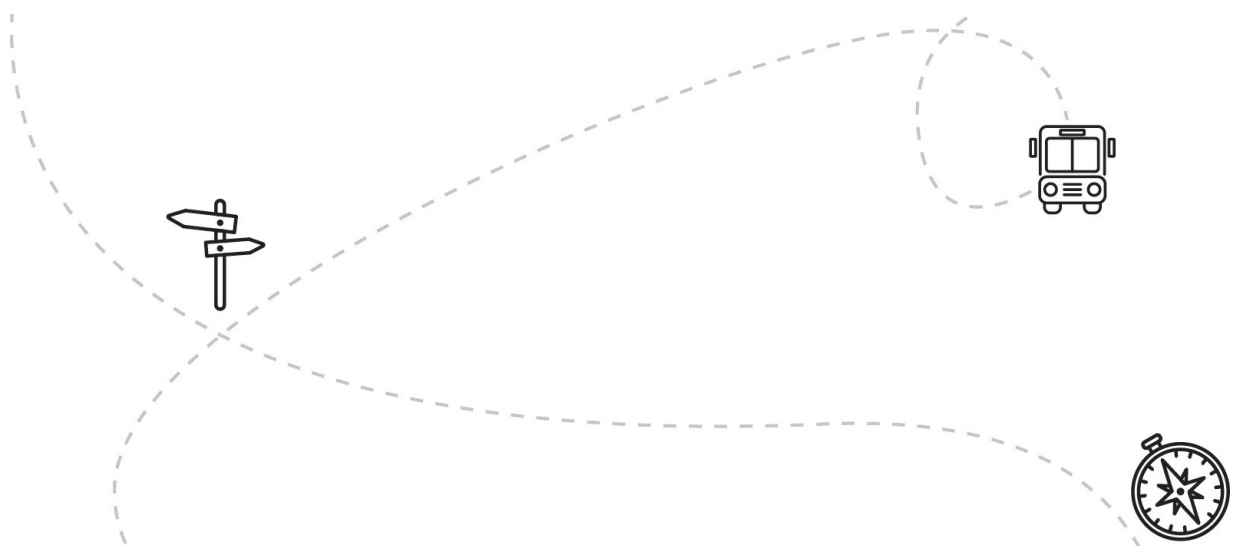
Il a visiblement compris mon message non verbal. Mais même si je suis contente de l'entendre dire qu'il veut passer du temps avec moi, je n'en saurai pas plus : il n'élabore pas.

— Vous semblez avoir mordu au jeu de l'adrénaline, on dirait ! enchaîne-t-il plutôt en souriant à Jules et Flavie.

— Oh oui, tellement ! jubile Flavie en affichant un sourire presque trop grand pour son visage délicat. Je me sens revigorée. On dirait que j'ai vécu une renaissance. Pis toi, Sandy, comment t'as trouvé ton expérience ?

— Étonnante ! Dans un sens, je me sens plus vivante, comme toi. Mais je pense aussi qu'une partie de moi vient de mourir.

OceanofPDF.com



Chapitre 22

UN PAS DEVANT, DEUX DERRIÈRE

Le feu ne met pas longtemps ce soir à nous convaincre qu'il vaut mieux regagner notre lit. Nous sommes épuisés par notre longue journée. Mais malgré la fatigue, il me reste un soupçon d'énergie et une belle vague de désir. Ces sensations fortes semblent avoir resserré les liens qui s'étaient dénoués entre Olivier et moi ces dernières semaines. Depuis qu'on a regagné la rive, je me sens comme... plus liée à lui. Amis avec bénéfices, ce n'est pas si mal, que je me dis finalement ! Malgré tous les chamboulements que j'ai traversés ces derniers temps, notre pacte incluait des relations sexuelles, et je compte bien l'honorer.

Dans l'intimité du minibus, je fixe mon regard fiévreux rempli de promesses dans celui d'Oli et m'approche pour détacher un à un les boutons de sa chemise. Je devine sa peau avant de la goûter, pendant que mes doigts font agilement glisser sa chemise à ses pieds, découvrant ses larges épaules

sexy. Son corps m'attire, me captive, et je poursuis mon exploration en ouvrant son pantalon avant de l'en débarrasser.

Répondant à mes caresses, il prend un pas de recul et son regard me met à nu. Il semble voir au-delà de mes vêtements, qui ne cachent plus rien, et je remonte ma jupe, l'invitant à passer à la vitesse supérieure. Je n'oppose aucune résistance et me laisse emporter dans le lit, tandis qu'il obéit à son désir de me mordiller.

Ses mains caressent mes fesses et je me cambre, cherchant davantage le contact avec son corps bouillant. Nos souffles et notre plaisir s'entremêlent et montent d'un cran tandis qu'avec sa chaude main il dessine de provocants voyages entre mes cuisses. Il recherche mon délice, et je l'aide à le découvrir en m'abandonnant totalement à ses gestes.

N'en pouvant plus, je l'attire finalement à moi, enchevêtrant nos corps et nos halètements dans un tout indissociable. Nos cris deviennent de plus en plus brefs et rapprochés, puis on pousse un ultime gémissement long et puissant accompagné d'une secousse indomptable.

Maintenant que nous sommes blottis l'un contre l'autre, je me sens une fois de plus submergée par mes incertitudes. Moi qui croyais qu'en redevenant la Sandrine sauvage, tout le reste s'effacerait... *Fail* ! Les ronflements d'Olivier résonnent doucement dans mes oreilles. Je ne trouve pas le sommeil aussi facilement que lui. Stupidités émotions !

C'est tellement difficile d'être un humain, parfois. Coucher avec lui ne m'a pas débarrassée de mes sentiments, bien au contraire. Ils hurlent à l'intérieur de moi, et j'ai peine à les contenir.

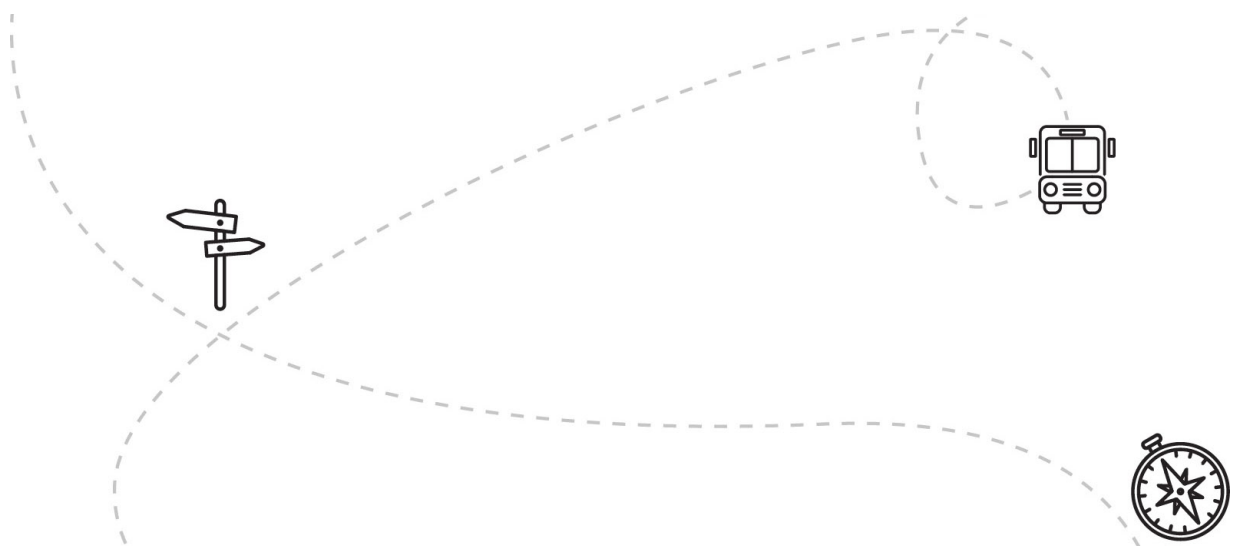
Au milieu de la nuit, je décide de cesser mes tergiversations une bonne fois pour toutes : je suis amoureuse d'Olivier. Si seulement je pouvais revenir en arrière et éviter de refaire cette erreur... Mais puisque je ne sais pas encore comment courber le temps, je dois me résigner à accepter mes propres sentiments, même si lui ne m'aime pas.

Chose certaine, je ne peux pas les lui avouer. La situation deviendrait encore plus insoutenable entre nous, et je refuse de porter le chapeau de la pauvre fille qui ne sait pas s'en tenir à son propre pacte.

Chose encore plus certaine, je ne vois pas comment je pourrais continuer à coucher avec lui jusqu'à notre retour. Ça me vire trop à l'envers. Sa seule présence à proximité et son odeur qui frôle mon nez suffisent à me mettre dans tous mes états.

Eh merde...

OceanofPDF.com



Chapitre 23

DEUXIÈME CHANCE

Le lendemain matin, je n'en mène pas large. Je trimballe mon petit cœur lourd, et j'ai beau tenter de sourire pour ne pas casser l'ambiance, je n'ai pas assez de talent comme comédienne malheureusement. Alors pendant que Flavie et Jules retournent rire au nez de la mort, je choisis de les accompagner mais sans monter en bateau. Juste pour passer la journée le plus loin possible d'Olivier.

Lorsque nous arrivons sur le site, je me dépêche de m'éloigner en espérant fuir aussi mes pensées. Je contourne les visiteurs téméraires et file tout droit vers un sentier que j'ai repéré hier, en espérant qu'une petite marche en nature me permettra d'avoir de nouveau les idées claires.

— Sandy ?

Je sursaute en reconnaissant la voix. Pas certaine d'y croire, je me retourne lentement.

— Maxime ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ben on est venus faire du rafting, rigole-t-il. C'est fou de se recroiser comme ça ! Là, tu ne peux pas nier que c'est un signe. La vie nous met sur le même chemin pour une deuxième fois !

Si notre première rencontre était un hasard, celle-ci constitue-t-elle une solution à mon problème ? Je dois prendre mes distances d'Olivier avant que mon cœur en ressorte complètement égratigné.

— Est-ce que ton offre concernant Vancouver est toujours d'actualité ? que je demande sans détour.

Le visage de Maxime s'illumine.

— C'est sûr !!

— Super. J'embarque.

— T'es sérieuse ? C'est donc ben génial ! s'enthousiasme-t-il. Quand est-ce que tu serais prête à te joindre à nous ?

— Dès que possible !

J'apprécie qu'il ne me pose pas davantage de questions. Je n'ai aucune envie de raconter comment je me sens, et surtout pas à lui, qui m'offre une voie de sortie. Nous convenons que je les rejoindrai plus tard en soirée, le temps d'emballer mes affaires et de dire au revoir à la gang – si Flavie et Jules reviennent en vie, évidemment.

De retour au minibus, je ne perds pas de temps et je commence à paqueter mes trucs.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande Olivier.

Je sursaute. Je ne l'avais pas entendu monter... Prise sur le fait, je rougis de gêne (et autres sentiments).

— Je... je m'en vais...

Ma gorge se noue et je n'arrive pas à terminer ma phrase. Je laisse mes mots s'évanouir dans l'air alors que deux yeux remplis de points d'interrogation me fixent intensément.

— Comment ça ? Où ça ? Pourquoi ?

Parce que j'ai tenté d'ignorer mes sentiments pour toi, mais ils se sont imposés d'eux-mêmes. Me voilà folle amoureuse de toi, sans que ce soit réciproque, pis ça me fait trop mal pour continuer de te voir tous les jours. Tout ça, je le dis dans ma tête, évidemment.

— On m'a proposé de visiter Vancouver et j'ai accepté, que je me contente d'expliquer. Tu me connais ! Moi et l'aventure ! Je n'avais pas envie de revenir au Québec tout de suite.

Le regard qu'Olivier pose sur moi est indéchiffrable et je me surprends à espérer qu'il me retiendra. Qu'il m'avouera ses sentiments pour moi. Qu'il s'ouvrira et me suppliera de rester. Je lui dirais oui avec joie et...

— C'est une bonne idée, me répond-il plutôt, de façon quasi mécanique.

Encore une fois : *fail*. On repassera pour la grande scène d'amour romantique, hein. Maintenant c'est plus qu'évident, je dois m'éloigner de

ma kryptonite le plus rapidement possible.

Mais je dois quand même rincer un peu ma conscience, tandis qu'il en est encore temps.

— Faut que je t'avoue un truc avant de partir, lui dis-je. Je me suis peut-être un peu mêlée de tes affaires professionnelles ces derniers jours... J'espère que ça ne te fâchera pas... J'ai trouvé une solution pour tes contrats. Il se trouve que la sœur de ma meilleure amie connaît très bien toutes ces marques, et qu'elle en raffole. Genre un peu trop, et c'est généralement très agaçant, mais j'ai pensé que ça pouvait être utile cette fois. Elle court toutes les soirées huppées et elle connaît pas mal de monde dans le domaine de la mode. Je lui ai donc demandé si elle pouvait me refiler quelques-uns de ses contacts... et j'ai ensuite envoyé quelques courriels pour voir ce que je pourrais en tirer.

En voyant Olivier dépité il y a quelques jours, et quand j'ai su combien coûte en moyenne un seul des accessoires mode qu'il a passé le voyage à prendre en photo, j'ai demandé à Stéphanie en catimini de me rendre ce service. En échange, si la pêche donne quelque chose, je lui ai promis tous les accessoires qui lui plairont, maintenant que je sais qu'Olivier les donne après le shooting, de toute façon. Tout le monde y trouve son compte. Et en plein congé de maternité, Stéphanie manque de projets. Elle a embarqué dans celui-ci sans se faire prier, et avec enthousiasme qui plus est.

— J'ai convaincu une demi-douzaine de designers de signer un contrat avec toi pour des photos. Je vais te laisser leur contact et tu n'auras qu'à les appeler pour peaufiner les détails.

Je termine ainsi mon exposé, et je me tais pour le laisser réagir. J'aurais imaginé qu'il aurait été fou de joie, mais seul le silence me répond... Puis,

il secoue la tête comme s'il voulait reprendre ses esprits.

— Merci. Wow, merci Sandrine. C'est vraiment un merveilleux cadeau que tu me fais là. C'est une chance inouïe... mais il faut que je mette quelque chose au clair.

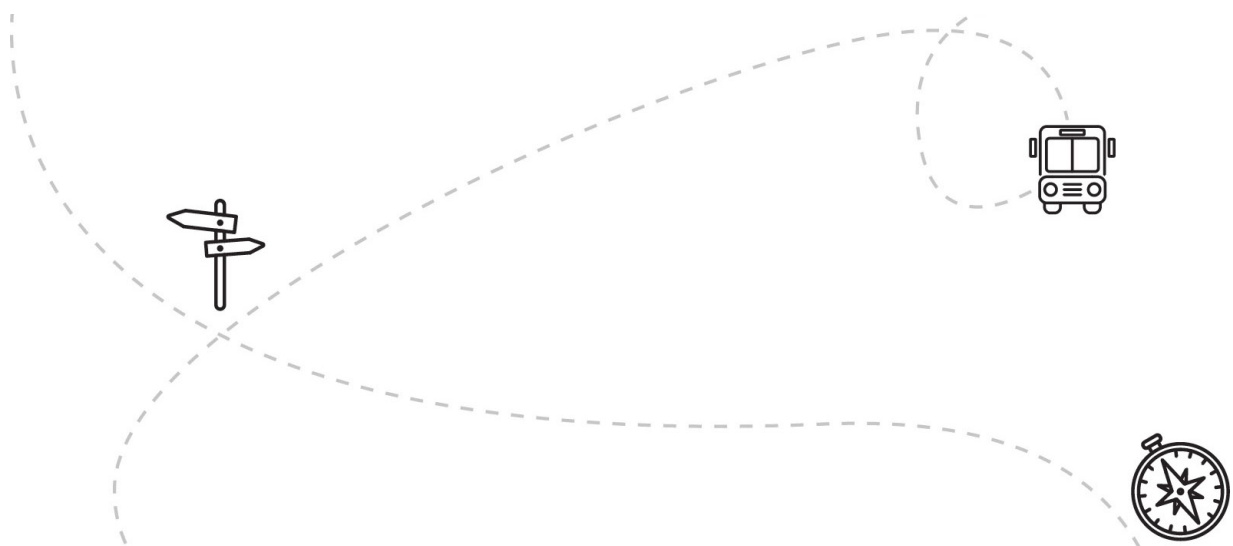
Je le coupe dans son élan en disant :

— Écoute, tu n'as pas à t'en faire, je ne demande rien en retour. Ces contrats t'appartiennent et je ne veux pas de part des bénéfices ou quoi que ce soit. Ce n'était qu'un cadeau, sans contrepartie, sans obligations.

Il ouvre la bouche pour me répondre, mais au même moment, Flavie et Jules font irruption dans le minibus. Lorsque je leur annonce mon départ, ma nouvelle amie devient profondément émotive et des perles de larmes brouillent ses yeux.

— Ben noooooon ! Ça se peut pas que tu partes comme ça, sans prévenir ! Reste au moins une dernière journée, qu'on puisse se dire au revoir correctement !

Sur le coup, je refuse, mais elle insiste tellement que je finis par céder comme une mère devant un enfant qui veut une tablette de chocolat. Nous convenons de passer notre dernière journée ensemble à faire du *paddle board* sur le lac, et je préviens Maxime par message texte que je serai prête à les rejoindre demain soir.



Chapitre 24

ALLER JUSQU'AU BOUT

Dormir dans un hamac est une très mauvaise idée. Je le constate en me réveillant trop tôt pour appeler ça le matin. C'est plutôt quelque chose comme le pré-matin. L'heure où le soleil se lève, mais où je le boude encore un peu. Je suis complètement courbaturée et je comprends maintenant que je peux dormir n'importe où, mais à condition d'être soûle. J'ai voulu éviter au maximum la proximité avec Olivier, ce qui n'est pas évident dans un si petit espace. L'option hamac m'a semblé parfaite, mais j'ai finalement passé la nuit à me sentir étouffée.

Quand je pense que certaines personnes se lèvent aussi tôt tous les jours... Il faut aimer la vie en maudit pour avoir hâte de même de *starter* son matin. En même temps, ce n'est pas plus mal d'être déjà réveillée, puisque nous avons décidé d'arriver sur le lac avant l'achalandage de touristes aujourd'hui.

Au cours des derniers jours, nous avons pu constater que l'endroit est pas mal moins magique quand il est rempli de matantes qui vivent l'expérience à moitié, se stationnant tout près et se contentant de prendre leur belle photo avant de remonter dans leur auto. Du coup, puisqu'il s'agit de notre dernier matin ensemble, on a pensé qu'il serait préférable de sauter du lit avant que le soleil n'ait étiré ses rayons pour se réveiller lui-même. En nous rendant au lac si tôt, nous aurons ainsi le privilège d'être les seuls devant lui. Une belle façon de se dire au revoir.

À moitié endormie, je dois rassembler tous mes efforts pour réussir à m'extirper de ce stupide hamac sans plonger au sol la tête la première. Je bataille ensuite un peu pour mettre mes chaussures en constatant que la droite et la gauche semblent s'amuser à changer de place. Pareil pour mon t-shirt, qui se faufile à l'envers sur ma poitrine deux fois plutôt qu'une. Note à moi-même : la prochaine fois que je devrai me lever si tôt, je me coucherai habillée !

En persévérant, je réussis à me vêtir avant qu'Oli n'ouvre les yeux. On n'étirera pas le malaise, mettons. Je sors donc dans le matin et me trouve un petit coin à l'ombre pour somnoler dans la lumière du levant, en attendant que les autres me rejoignent.

Une vingtaine de minutes plus tard, le groupe est réuni et prêt pour une dernière aventure. Frénétiquement, Oli tape dans ses mains tel un chef scout pour donner le coup d'envoi. Il est tellement bizarre depuis que j'ai annoncé mon départ ! Il est excité, fébrile. Nerveux. Il a l'air d'un enfant. Genre attachant et agaçant à la fois.

— On y est, annonce-t-il au détour d'un sentier bifurquant soudainement à angle droit. Bienvenue au paradis.

Apparemment, nous avons visé juste : les gens ont préféré dormir ce matin, ce qui laisse l'endroit complètement désert. Seuls sur Terre, nous suivons le chemin qui mène jusqu'à l'eau.

Contempler un beau panorama sans être entouré de vieux touristes qui vous accostent pour vous demander de prendre leur photo, ça change tout. Je me sens charmée par le silence. L'ambiance est calme et sereine, libre de tout voyageur jouant du coude pour obtenir un cliché parfait, en trichant pour donner l'illusion qu'il se trouvait seul sur le site.

Motivée, j'enfourche mon *board* et pagaie doucement près de mes amis. Nous partageons l'expérience dans un silence commun, ne laissant que la mélodie des vagues pour nous accompagner. *Anyway*, il n'y a aucun mot pour décrire le caractère irréel du paysage enchanteur qui s'offre à nous ce matin. Je décide que ce moment d'exception éclipsera, dans mes souvenirs, tous les instants négatifs de ce long périple dans l'Ouest.

Une fois qu'on atteint le milieu du lac, le soleil étend timidement ses rayons pour les faire scintiller sur la surface turquoise, et je m'assois sur ma planche pour accueillir sa lumière. Mes amis s'approchent de moi et m'imitent, laissant leurs jambes se glisser dans l'eau.

— J'ai une surprise pour vous, annonce Oli en ouvrant son sac à dos pour en sortir un thermos et des tasses.

Il en verse le contenu bouillant dans une tasse pour chacun. Je découvre avec grand bonheur qu'il a pensé à ajouter un peu de Baileys au café. J'en prends une gorgée et m'en délecte pleinement. Du café, et de ma vie.

— Si je pouvais fixer le temps, je le ferais maintenant. Même si y est pas encore cinq heures du mat ! C'pour dire, quand même, s'exclame-t-il, le

regard fixé sur les montagnes grises surplombées de leur cime blanche enneigée.

— C’est magnifique, renchérit Flavie entre deux gorgées de plaisir divin. Je n’avais pas tellement envie de me réveiller si tôt ce matin, mais ça valait réellement la peine. Merci, Jules, de m’avoir convaincue. Je devrais me donner des coups de pied dans le derrière plus souvent.

— Ça me fait plaisir de jouer le rôle du donneur de coups de pied pour toi. Profitons-en, car ce bonheur est éphémère.

En effet, quelques visiteurs commencent déjà à arriver sur la plage. Nous sommes assez loin du rivage pour ne pas les entendre, mais nous savons que bientôt, le lac sera rempli de *paddle boards* et de touristes bruyants.

Puis, je partirai pour rejoindre Maxime et entreprendre une nouvelle étape. Ce projet m’enthousiasme, mais je suis triste de quitter mes amis. Et Oli. Surtout que, depuis qu’il a de nouveaux contrats de photo grâce à moi, le trio a décidé de ne pas rentrer au Québec et d’en profiter pour descendre vers le chaud soleil de la Californie. Cette idée m’a immédiatement plu... mais évidemment, je ne fais pas partie de ces nouveaux plans.

— Va falloir se rendre à l’évidence, on va devoir rentrer pour se quitter, soupire Olivier, le regard perdu dans les vagues. C’est terminé.

En entendant son ton de voix lourd, Flavie et Jules décident qu’ils ont soudain envie de faire la course, probablement pour s’éloigner d’une conversation à laquelle ils ne veulent pas être mêlés. Je les envie. Moi aussi, je fuirais bien à l’autre extrémité du lac en ce moment.

Côte à côte, Oli et moi nous laissons bercer par l'eau turquoise et par le lourd malaise entre nous, en fixant notre regard bien loin sur l'horizon pour éviter de se faire face.

— Je suis désolé, Sandrine, commence Oli. Je comprends que tu aies besoin de partir maintenant. J'aurais dû respecter notre pacte. Je m'excuse. T'avais pourtant mis ça au clair, tu ne souhaites pas que ça aille plus loin entre nous... J'ai vraiment essayé de contenir mes sentiments, de taire mes émotions, mais je suis ensorcelé par ta présence. C'est plus fort que moi. Je suis vraiment désolé.

Je manque de tomber en bas de mon *paddle board*. Sa révélation me donne tout un choc.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il vient de dire ?

Je suis sans mot devant cette confidence tout à fait inattendue : pendant que je me torturais de mon côté, Olivier en faisait-il de même ?!

Lentement, je me tourne vers lui et plonge au fond de ses beaux yeux et de mes émotions, pendant que mon cœur décide d'arrêter de battre le temps de voir comment ça va virer.

— Comment j'aurais pu ne pas tomber amoureux de toi, quand tu me regardes comme ça ? dit-il encore.

Son regard affiche une tristesse que je ne lui connaissais pas. Il le détourne un moment de moi pour le laisser se perdre dans la contemplation des montagnes, l'air profondément blessé. Toutes les émotions que j'avais tant bien que mal (surtout mal) enfouies au fond de moi refont surface spontanément et me submergent entièrement.

— T’es... amoureux de moi ?

— Je sais que ce n’est pas réciproque, me dit-il avec un air résigné au visage, en levant une main comme pour m’apaiser. Et c’est OK, ne t’inquiète pas. Je voulais juste être honnête avec toi avant que tu partes.

Mon cerveau s’emballe. Ça tourne à une vitesse fulgurante. Les idées passent tellement vite que je n’arrive pas à les saisir au vol. Qu’est-ce qui se passe ? C’est quoi, ce truc que je ressens au creux de l’estomac ? Est-ce que c’est ça qu’ils appellent les « papillons » ? On fait quoi avec ça ??

Olivier vient de m’annoncer qu’il est amoureux de moi alors que je m’apprête à partir le plus loin possible des sentiments. Mais ce n’est pas des siens que je me sauve. C’est de ceux, réciproques, que j’éprouve pour lui. Sauf qu’il est trop tard. J’ai accepté de partir avec Maxime, je ne vais quand même pas le laisser tomber une deuxième fois !

À une évidente croisée des chemins, je dois prendre une décision. Maxime ou Olivier ? Fuir ou rester ?

En même temps, qu’est-ce que j’en ai à faire, de mon plan B ? Le voyage à Vancouver n’était qu’une porte de sortie. Maxime s’arrangera avec ça. Déjà que j’ai laissé Amber et ce fichu pacte se mettre entre nous deux, je ne vais pas faire la même chose avec un gars que je ne connais même pas !

Comme si le lac avait décidé de se mêler de notre histoire, le mouvement de l’eau nous pousse l’un vers l’autre. OK ! J’ai compris le message, Grand Boss !

— Et admettons que ce serait réciproque..., dis-je enfin, est-ce qu’il y aurait une place pour moi dans le minibus pour la Californie ?

Un sourire se dessine sur les lèvres d'Olivier et son visage s'illumine soudainement.

— T'es sérieuse ?

Il m'a soufflé ça dans un mélange de joie, d'espoir et d'incertitude. Il est tellement craquant à voir que j'en perds mes mots. Incapable de parler, je hoche timidement la tête et l'attire à moi, pour l'embrasser passionnément.

Les émotions, les papillons ou je ne sais pas quoi, tout ça s'envole en moi. Je me sens tellement bien, même si je ne me sens pas prête à prononcer les mots sacrés à voix haute. D'ailleurs, j'espère qu'il ne sera pas trop rapide sur ce coup-là. Faudrait peut-être qu'on fasse un pacte avant, pour ne pas aller trop vite ?...

Non, non, non ! C'est assez, les sandrineries ! Cette fois, je choisis de vivre notre aventure à fond, peu importe ce qui adviendra !

Je ne sais pas où est passée la fille que j'étais lorsque j'ai décidé de monter dans ce minibus. Je n'avais aucune idée de ce que je cherchais, mais ce que j'ai trouvé me convient parfaitement : une vie hors normes dans laquelle je me sens bien, un amoureux charmant, des décors paradisiaques à découvrir. Et puis, je dois reconnaître que j'ai eu beaucoup de plaisir à dénicher et à négocier de nouveaux contrats pour Oli. Me serais-je trouvé une passion, une voie ?

J'ai secoué le destin. J'ai joué *all in* et j'ai gagné. Et malgré cette petite crainte de me lancer dans ma première vraie relation de couple, je suis confiante. J'ai hâte de découvrir jusqu'où nous irons. Sur les routes, comme dans notre relation.

Comme dirait le grand Christophe Colomb, on ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Un premier merci à toute l'équipe des Mortagnettes qui m'aide à transformer mes mots en véritable histoire. Travailler avec vous est une chance unique et vous me permettez de réaliser le *trip* d'une vie.

Merci aussi à toi, lecteur ou lectrice qui vient de terminer mon roman. Parce que tu as choisi de me lire, tu me transmets l'envie de te faire rêver davantage. Définitivement, être autrice est pour moi le *trip* d'une vie !

Et puis un merci tout doux pour Nicolas. Tu es ma route, mon refuge, ma destination. Tu es le *trip* de ma vie !

OceanofPDF.com